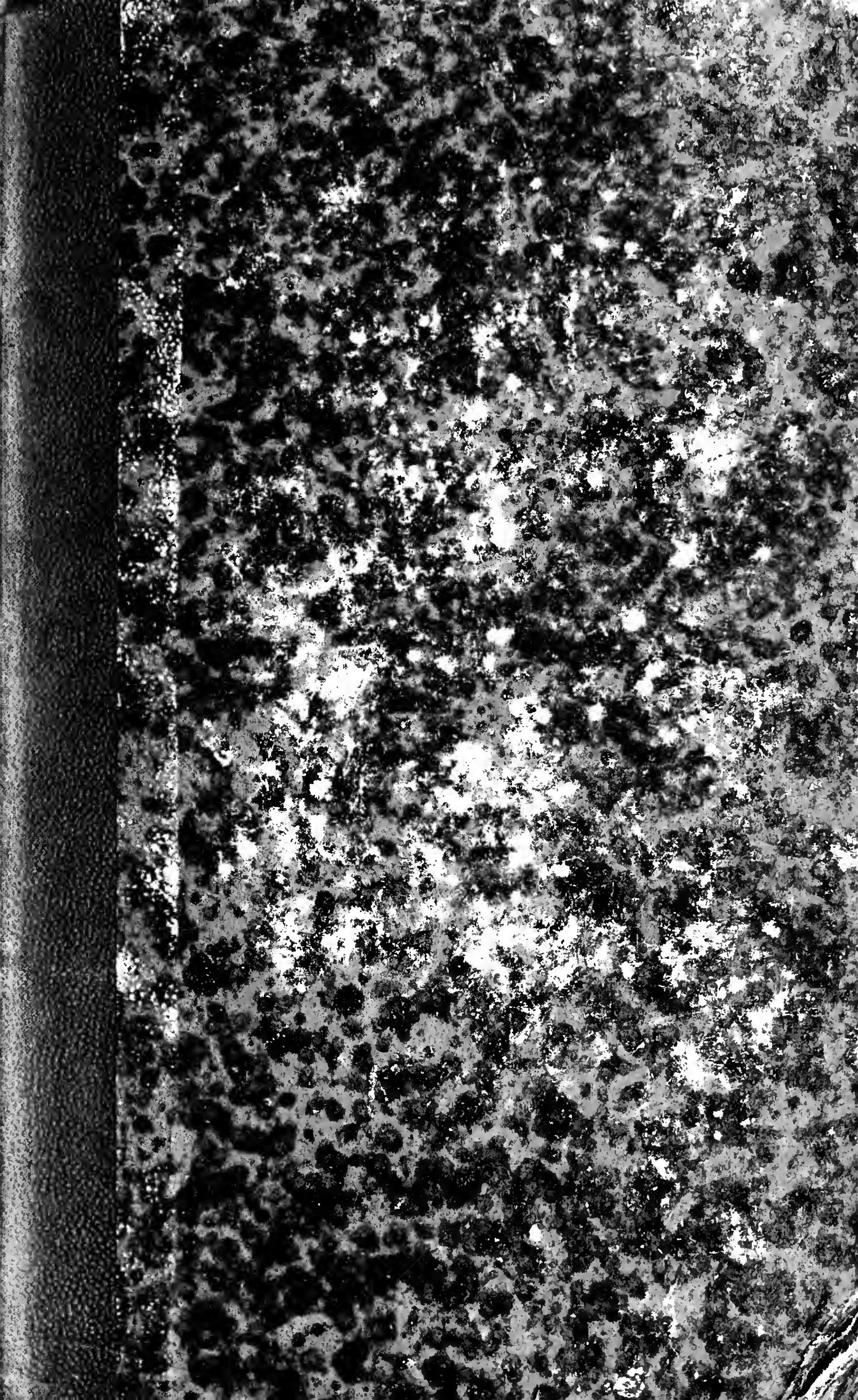


LA

REINE DES VOLEURS.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

—

La Femme d'un Ministre, par **Brisset**. . . . . 2 vol in-8.

Le Hussard de la Mort, par **P.-L. Jacob** (bibliophile). . . 2 vol. in-8.

La Croix de Paille, roman historique, par **M. J. Brisset**. . . 2 vol. in-8.

Les Châteaux en Afrique, par **la comtesse Dash**. . . . . . 2 vol. in 8.

Vergniaud, histoire du temps de la Terreur, par **Touchard-Lafosse**. . . . . 2 vol. in-8.

Le Quartier des Juifs, par **P.-L. Jacob** (bibliophile). . . . 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin, mœurs juives au 19e siècle, par **S. Henry Berthoud**. . . . . 2 vol. in-8.

Louise d'Avaray, par **Jules de Saint-Félix** . . . . 2 vol. in-8.

La Robe de Déjanire, par **Jules Lacroix**. . . . . 2 vol. in-8.

Un nouveau Roman de madame **Mélanie Woldor**. . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Imp. de E. Dépée.

JULES DAVID.

LA REINE

DES VOLEURS.

II

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1844.

III.

A l'approche de l'ennemi, le comte de Kérandraon avait retrouvé toute son autorité sur ses soldats : les gentilshommes vendéens, auxquels l'apparition subite de Marie-Caroline au milieu d'eux, n'avait pas ôté le sentiment du

péril qui les menaçait, se serraient maintenant autour du jeune chef dont ils attendaient leur salut, et ceux même qui avaient accueilli le plus facilement l'accusation flétrissante portée contre lui par le marquis de Closmadeuc, le pressaient d'aviser aux moyens d'assurer leur retraite et celle de la princesse. Personne assurément n'eût osé dans ce moment d'anxiété disputer le commandement suprême à ce même homme qui, tout-à-l'heure, était resté muet devant les reproches de trahison, et les plus intrépides, comme les plus indécis, avaient compris qu'ils devaient désormais compter sur lui seul. Henri ne recula pas devant cette responsabilité.

Au premier signal d'alarme, le garde-chasse Foucard s'était éloigné avec quelques hommes de sa bande, le comte de Kérandraon attendait son retour avec impatience, tout en s'efforçant de calmer celle des gentilshommes qui

croyaient n'avoir pas un instant à perdre : cependant, comme ils avaient encore devant eux plus d'une heure de nuit, Henri les décida à ne prendre aucun parti avant que Foucard et ses éclaireurs ne fussent revenus. Les rapports isolés des sentinelles avancées qui se repliaient sur la clairière, portaient à croire que les troupes de ligne étaient nombreuses et bien dirigées, qu'elles avaient de bons guides et des renseignements précis. Le petit bois où se tenaient les vendéens était à la vérité une excellente position pour résister longtemps aux efforts d'un ennemi qui se présentait en rase campagne ; mais il ne s'agissait pas là de tenir plus ou moins long-temps, il fallait trouver moyen de sortir de la forteresse, et tout annonçait qu'elle était cernée de toutes parts, enfin le garde-chasse reparut, et prenant à part le comte de Kérandraon, lui apprit quel était le résultat de sa reconnaissance.

— Nous sommes bloqués, dit Foucard, et le plus fin renard ne sortirait pas d'ici sans recevoir un coup de fusil.

— Il faut pourtant que nous passions, répondit le comte.

— Oh ! les gars passeront bien, ce n'est pas là ce qui m'embarasse, mais je ne sais pas ce que vous pourrez faire de tous vos beaux parleurs, et je sais encore moins, ajouta-t-il, comment nous sauverons madame.

— Voyons, le chemin de la grande haie, est-il coupé ?

— Une douzaine de gendarmes et un piquet de voltigeurs...

— Et le sentier du clos Blaireau ?

— J'y ai reconnu mes carabiniers de ce matin, ils doivent être fièrement fatigués, tout-de-même.

— Et le chemin d'exploitation du grand bois ?

— C'est Georges qui a été flairer par là, il prétend que le passage est libre; mais je ne m'y fierais pas plus qu'un vieux lapin à un filet tendu; nous serions pris à l'entrée des futaies, où je ne m'y connais pas.

— Je crois que tu as raison ; mais puisque ces messieurs se mêlent de nous tendre des piéges, je veux qu'ils y soient pris. Allons, en besogne!

Le comte eut bientôt terminé tous ses préparatifs, et donné toutes ses instructions. Le jour ne commençait pas encore à poindre, et il se hâta de profiter du reste de la nuit pour exécuter la première partie du plan qu'il venait d'arrêter. A son ordre, une petite escouade de vendéens se présenta, comme pour faire une reconnaissance, à l'entrée du chemin de la grande haie, ils y furent reçus à coups de fusil, ainsi que leur chef les en avait prévenus; mais, grâce à l'obscurité, aucune balle

ne porta, et l'expédition rentra dans le bois sans essayer de forcer le passage. Au retour de cette petite troupe, le comte de Kérandraon en lança une autre sur le sentier du clos Blaireau, avec la même consigne, cette fois encore les vendéens se laissèrent voir, échangèrent quelques coups de fusil, et rentrèrent dans le bois sans accident. Jusque là tout allait au gré du jeune chef : l'ennemi, trompé par ces deux tentatives, devait reporter toutes ses forces sur le troisième passage, concentrer la plus grande partie de son monde dans cette embuscade si bien préparée par l'occupation des deux autres routes, et le libre accès de la dernière ; mais Foucard avait eventé le piége, et les calculs de Henri se trouvèrent justes.

Il s'agissait donc de frapper le dernier coup.

Après quelques instants d'inaction, destinés à laisser aux troupes de ligne le temps d'opérer leur mouvement vers les futaies. Le comte

de Kérandraon jugea qu'il n'y avait plus à hésiter, et se mit en devoir d'exécuter la dernière partie de son plan. Il divisa sa petite troupe en trois bandes, plaça l'une sous le commandement de Foucard, la seconde sous celui d'un ancien sergent de la garde, homme sûr et déterminé, et se réserva la direction de la troisième. Foucard reçut l'ordre de suivre le chemin d'exploitation du grand bois en faisant le plus de bruit possible, et de donner dans l'embuscade tendue aux vendéens. Là il devait occuper de son mieux les troupes de ligne, pendant une petite demi-heure, après quoi le chef lui laissait liberté de manœuvres.



Lorsque foucard fut parti avec ses hommes, le comte de Kérandraon appela le sergent qui devait commander la seconde troupe, et lui donna sa consigne.

— Vous allez marcher sur le chemin de la grande haie, lui dit-il, vous attaquerez vive-

ment le piquet d'infanterie qui en garde les approches : il faut enlever la position, et ouvrir le passage lestement, vous m'entendez, vous aurez avec vous tous ces messieurs, qui m'accusaient tout-à-l'heure de les avoir attirés dans un coupe-gorge, arrangez-vous pour qu'il n'y ait pas une balle pour eux, vous leur ferez une belle place entre le chemin creux et les voltigeurs, afin qu'ils puissent se sauver à leur aise : après cela, que Dieu les conduise ; mais prenez bien garde qui ne leur arrive aucun mal, quant au rendez-vous général, vous le connaissez ? adieu, et bonne chance.

Le sergent s'éloigna à son tour, emmenant avec lui une trentaine d'hommes, et derrière lui la troupe des gentils-hommes vendéens pour lesquels il devait faire cette trouée dangereuse, et balayer le chemin creux.

Le comte de Kérandraon restait donc presque seul dans la clairière, avec l'aventureuse

princesse dont il s'était chargé de protéger la course hasardeuse, mais les dix ou douze vendéens qu'il avait conservés avec lui étaient l'élite de sa bande, des hommes dévoués, intrépides, infatigables, de véritables chevaux, connaissant bien les ressources du pays et les ruses du métier. Avec eux, Henri comptait bien sauver la duchesse de la position critique où elle se trouvait, et la reconduire en lieu sûr ; cependant il fallait pour cela attendre le résultat de la double attaque tentée par Foucard et par le sergent.

Ainsi que l'avait prévu le comte, la petite troupe placée sous les ordres du garde-chasse ne rencontra d'abord aucun obstacle sur la route, il semblait que dans leur empressement de couper la retraite aux vendéens, les bleus eussent oublié d'occuper leur chemin le plus sûr et le plus commode pour la fuite. L'embuscade était si bien dressée, au surplus, que

Foucard lui-même, qui l'avait éventée, commençait à croire qu'il pouvait bien avoir été trompé par sa propre finesse, et avoir prêté au commandant des troupes de ligne une ruse de guerre à laquelle personne n'avait pensé. En effet, le grand bois était silencieux, la route était déserte ; les chouans ne rencontraient ni sentinelles avancées, ni patrouilles, ni védettes ; c'était à faire regretter de n'avoir pas profité pour tout le monde de ce passage si facile et si ouvert, mais la scène changea bientôt. Au moment où les vendéens venaient de s'engager dans le bois, une fusillade terrible partit des deux côtés du chemin d'exploitation, et un corps de troupes s'avançant dans la plaine, prit à revers les soldats de Foucard. Les chouans s'attendaient bien à faire le coup de fusil, mais ils ne comptaient pas sur un tel déploiement de forces, en sorte qu'il se manifesta parmi eux un mouvement d'hésitation que

leur chef eut quelque peine à réprimer. Cependant, comme le jour ne paraissait pas encore, et que les coups de feu, tirés au hasard, faisaient plus de bruit que de mal, la bande vendéenne soutint vigoureusement la lutte, et parvint même à se loger dans le bois, où elle reprenait tous ses avantages contre les troupes réglées. Cette escarmouche dura aussi longtemps que Foucard le jugea convenable ; puis, quand il pensa que les deux autres bandes avaient eu le temps de profiter de cette diversion, il fit cesser le combat en un instant. Egaillez-vous, les gars ! cria-t-il, et à ce commandement la petite troupe vendéenne se dispersa en un clin d'œil. Chacun fit sa retraite à sa guise, et sans s'inquiéter du voisin, chacun se glissa comme il put dans les fosses, dans les ravins, dans les broussailles, chacun utilisa à sa manière les accidents du terrain, et l'obscurité du bois, en sorte qu'au

signal de Foucard, la troupe de ligne n'avait plus d'ennemis : les chouans leur avaient glissé entre les mains, et s'étaient évanouis comme par enchantement.

De son côté, le sergent avait exécuté avec le même bonheur les ordres du comte de Kérandraon. Les volligeurs surpris par l'attaque vigoureuse d'une trentaine d'hommes résolus avaient plié un instant sous cet effort inattendu. Le chemin creux s'était trouvé libre, et les gentilshommes bretons ne s'étaient pas fait prier pour s'échapper par cette voie, en protestant que le pays n'était pas encore mûr pour une insurrection, et que madame avait de bien mauvais conseillers. Mais de ce côté l'affaire avait été plus meurtrière. Forcé de tenir en respect le plus longtemps possible les voltigeurs qui, revenus de leur surprise essayaient de reprendre leur poste, les vendéens perdirent la moitié de leur monde à

soutenir le combat. Pendant ce temps-là, les gentilshommes gagnaient du terrein, et ce fut ainsi que M. de Kérandraon réussit à les faire évader.

Le comte avait encore à remplir la plus délicate partie de sa tâche. Il ne s'agissait plus, en effet, de faciliter le passage à des hommes jeunes pour la plupart, et pressés de se soustraire au danger qui les entourait ; Il ne s'agissait pas non plus d'occuper, comme Foucard venait de le faire, l'attention de l'ennemi pendant quelques minutes ; il fallait traverser, par ruse ou par force, une troupe deux fois plus nombreuse que celle des vendéens, et en même temps régler le pas de l'escorte sur celui de la femme faible et fatiguée qu'elle avait à protéger. Deux hommes alertes et vigoureux s'offrirent à porter la princesse aussi longtemps que le permettrait leurs forces ; mais elle s'y refusa,

disant que dans le moment de la lutte, chacun d'eux aurait bien assez de ses propres affaires, et qu'elle ne voulait pas attirer sur ceux qui se dévouaient pour elle une double part de coups de fusil. Cependant elle consentit à s'appuyer sur le bras du comte, et le petit détachement se mit aussitôt en marche, en se dirigeant avec silence et précaution, vers le sentier du clos Blaireau.

Foucard ne s'était pas trompé : les soldats auxquels on avait confié la garde de ce passage étaient bien ces mêmes carabiniers qui avaient passé leur journée à lui donner la chasse. On peut croire que malgré toute leur bonne volonté ces braves gens devaient se ressentir assez violemment de leur fatigue du jour, pour veiller d'une manière négligente, et chercher enfin un peu de repos. Le comte n'avait pas compté en vain sur cette circonstance, et l'évènement prouva qu'il avait sage-

ment choisi son point d'attaque. En sortant du bois, les chouans avaient cessé de marcher en troupe serrée, et s'étaient étendus comme des chasseurs dans une battue, à vingt-cinq pas les uns des autres. Dans cette diposition, ils surprirent deux sentinelles à moitié endormies, et ne leur laissant pas le temps de donner l'alarme, les couteaux de chasse firent silencieusement leur devoir, et l'on arriva au sentier sans plus d'encombre. Mais à cet endroit, il fallait de nouveau se réunir. Le sentier s'enfonçait entre deux haies épaisses et réservées ; à peine y avait-il place pour marcher deux de front. Les carabiniers occupaient, à l'angle du clos Blaireau, une position qui commandait le chemin tant qu'il suivait la ligne droite, c'est-à-dire sur une longueur de cinq-cents pas environ : plus loin, le sentier se détournait brusquement, et se dirigeait vers les grands bois, qu'il fallait gagner avant

le jour. La difficulté consistait donc à franchir, sous le feux du poste, l'espace de chemin qui s'étendait en ligne droite, et à prendre assez d'avance sur les soldats pour se dérober à leurs poursuites au détour du sentier.

Lorsque la disposition du terrain força les vendéens à se rapprocher, le bruit de leur marche devint plus compacte et impossible à dissimuler. Une troisième sentinelle, placée à l'entrée du sentier, ne se laissa pas surprendre comme les deux premières, et fit feu presqu'à bout portant sur le premier qui se présenta.

— En avant ! s'écria le comte, et au galop !

La sentinelle lutta quelque temps à la baïonnette contre les vendéens, mais elle tomba bientôt percée de coups. Cependant le chemin n'était pas encore libre. Déjà quelques soldats avaient sauté sur leurs armes, et se disposaient à venger leur camarade, les pre-

mières lueurs du matin commençaient à dessiner plus nettement la ligne blanchâtre du sentier, et le canon des fusils pouvait déjà suivre son point de mire avec plus de certitude : les balles ne sifflaient plus au hasard, et prenaient peu-à-peu une direction plus fatale.

— En avant, répéta le comte, qui venait de voir tomber trois de ses hommes, et qui sentait combien les instants étaient précieux.

Un effort violent et désespéré des vendéens répondit à cet appel puissant. Cinq ou six carabiniers qui se trouvaient dans le sentier, furent expédiés à coups de couteaux : deux autres chouans y périrent encore, mais le reste passa, et lorsque les soldats furent tous prêts à prendre part au combat, leurs ennemis fuyaient déjà entre les deux haies.

Malgré les bonnes raisons qu'ils avaient pour ne pas quitter leur poste. Quelques carabiniers, plus ardents ou moins fatigués que

les autres, se mirent à la poursuite des chouans. On peut dire que les chances de vitesse étaient à peu près égales de part et d'autre : car si d'un côté le poids des armes et du bagage des soldats, et surtout la lassitude qui ralentissait leur marche, semblaient donner quelqu'avantage aux fuyards, il ne faut pas oublier que ceux-ci n'avaient pas non plus l'entière liberté de leurs mouvements , et qu'ils ne pouvaient laisser en arrière un bagage aussi embarrassant que précieux. La princesse, à la vérité, faisait de son mieux pour ne pas retarder son escorte, mais bientôt ses forces manquèrent à son courage, et le comte de Kérandraon la sentit défaillir à son bras. Pour cette fois, il fallut bien qu'elle se résignât à accepter le service de ceux qui s'offraient à la porter : on forma une sorte de brancard en croisant deux fusils, et après avoir placé leur fardeau royal sur cette incom-

mode machine, les chouans reprirent leur course. Henri voulait d'abord se sacrifier, avec les trois hommes qui lui restaient, pour disputer le passage aux carabiniers, et les arrêter quelque temps dans le sentier; mais la princesse s'y opposa énergiquement, menaçant de se livrer à ses ennemis, si tout ce qui restait de ses amis ne partageait pas ses chances de salut. On recommença donc à fuir, au milieu des balles que les tirailleurs envoyaient de temps en temps lorsqu'ils s'arrêtaient pour reprendre haleine. Malheureusement pour les vendéens, ces balles ne furent pas toutes perdues. L'une d'elles vint casser la jambe de l'un des porteurs du brancard, et quelques instants après, celui qui avait pris la place du blessé tomba à son tour, mortellement atteint. Cependant le brancard fut encore relevé par un troisième porteur, et l'escorte de la duchesse, réduite à quatre hommes, en

y comprenant le comte, essaya encore de gagner du terrain.

A mesure que le nombre des fuyards diminuait, celui des soldats qui les poursuivait diminuait aussi. La rapidité de cette course avait laissé en arrière les moins bons marcheurs de la troupe, et la carabine du comte avait répondu deux fois aux fusils de munition, en arrêtant au milieu de leur élan, deux de ceux qui étaient parvenus à devancer les autres. La chasse n'était plus guère appuyée sérieusement que par le lieutenant de la compagnie, une demi-douzaine d'hommes, et surtout un sergent; qui paraissait plus acharné que personne, et qui courait toujours en tiraillant, et en rechargeant son arme. Au détour du sentier, le comte crut se débarrasser de cet enemi pressant, et se retourna pour lui faire face. Le sergent s'arrêta pour ajuster son adversaire qui profita du moment pour lui

loger une balle dans la tête : mais en tombant, le carabinier, lâcha encore le chien de son fusil, et le hasard voulut que la direction du coup, pour être détournée, n'en fût pas moins fatale. Le plomb siflla aux oreilles du comte, et alla frapper celui de ses hommes qui restait encore auprès de lui. Au même instant, une décharge générale renversa les deux vendéens qui portaient le brancard, et fracassa l'épaule de Henri, demeuré le dernier défenseur de la duchesse.

Échauffé par sa blessure, animé par la colère, pressé par le danger, le comte sembla redoubler d'énergie dans ce moment critique. Il courut à la princesse, la releva toute meurtrie, et l'entraînant avec rapidité, la soulevant comme un enfant qu'on mène par la main, il courut et la fit courir de force vers le bois où il espérait trouver un refuge. Les soldats s'étaient arrêtés pour recharger leurs armes, et

cette circonstance permit aux fugitifs de gagner encore du terrain. Déjà ils approchaient du but, et le comte rassemblait tout ce qui lui restait de force pour franchir l'espace qui le séparait encore de la lisière du bois, lorsqu'il s'aperçut que sa compagne perdait connaissance, et se trouvait hors d'état de faire un seul pas de plus. Il réussit cependant à la porter encore une centaine de pas plus loin, mais là, il sentit aussi que les forces lui manquaient, et s'assit, désespéré, sur le revers d'un fossé, attendant ses ennemis qui reparaissaient dans le lointain, et maudissant sa blessure qui l'arrêtait au moment où il touchait au salut.

La cessation du mouvement et la fraîcheur de la rosée ranimèrent la princesse, ou du moins lui rendirent sa connaissance.

— Où suis-je, dit-elle avec effroi. — Mon Dieu ! ils sont tous morts...

— Non, dit Henri d'une voix faible, non, madame, ils ne sont pas tous morts : vous avez des amis dans toute la Bretagne; relevez-vous, gagnez le bois, le ciel vous y fera trouver des défenseurs plus heureux que nous.

— C'est inutile, dit-elle en essayant de se relever ; la partie est jouée et perdue.

—Au nom du ciel ! fuyez encore : vous n'avez plus que quelques pas à faire, et je puis les arrêter ici tout le temps nécessaire.

— Il est trop tard : les voici. En effet, les soldats se rapprochaient de plus en plus ; déjà même quelques-uns d'entre eux couchaient en joue les deux fugitifs; mais Henri se leva en criant : ne tirez pas ! c'est madame !

A ces mots, le lieutenant fit abaisser les armes et s'avança pour s'emparer de cette illustre princesse ; mais en ce moment surgit au milieu du sentier, comme une apparition surnaturelle, un homme d'une haute stature

qui s'élança vers la duchesse par un bond prodigieux ; puis, la saisissant dans ses bras aussi aisément qu'il eût fait d'un enfant de trois ans, il se précipita avec elle dans l'endroit le plus épais et le plus fourré de la haie, et disparut avant que le lieutenant, les soldats et le comte de Kérandraon ne fussent revenus de leur surprise.

IV.

Deux jours après les scènes sanglantes que nous venons de raconter, le comte de Kérandraon, livré aux chirurgiens du régiment, gisait sur un méchant lit, dans une petite auberge de V***; une blessure douloureuse, l'o-

pération cruelle qu'il avait fallu lui faire subir, pour extraire la balle logée dans son épaule, et plus que tout cela, l'excessive fatigue qui avait suivi les efforts désespérés de sa fuite, l'avaient plongé dans un état d'abattement absolu, et lui avaient enlevé jusqu'au sentiment de sa situation. Depuis le moment où les carabiniers l'avaient ramassé sur le sentier du Clos-Blaireau, le délire ne l'avait pas encore quitté, la fièvre le consumait à grand feu, et toutes les ressources de sa constitution s'épuisaient dans cette lutte incessante contre la douleur. Cependant, le chirurgien-major, qui l'avait soigné avec dévouement et habileté, assurait que la blessure du prisonnier ne serait pas mortelle, et qu'il ne pouvait tarder à reprendre sa connaissance. Il ne s'en suivrait, disait-il, qu'une extrême faiblesse, dont le moral du blessé pourrait se ressentir pendant quelque temps, mais dans

des circonstances moins défavorables à une prompte guérison. Peu de jours eussent suffi pour y arriver.

Bien que le malade fût entouré d'ennemis, cette assertion du docteur parut faire éprouver un vif plaisir à deux personnages qui n'avaient presque pas quitté la chambre du comte depuis le moment de l'opération, et qui semblaient épier avec impatience l'instant de son retour à la vie. L'un d'eux était le colonel du régiment d'infanterie légère qui avait eu avec les Vendéens l'engagement dont nous avons rapporté les détails. L'autre portait un costume civil, et nous devons dire, avant toute autre observation, que son habit noir ne contrastait pas plus désagréablement avec l'uniforme du militaire, que sa figure toute empreinte de bassesse et de fausseté, ne contrastait avec l'air de franchise et de bonté qui respirait dans tous les traits du colonel. Celui-ci

était un vieux soldat de l'empire, homme brave et plein d'honneur, qui avait, comme on dit, conquis tous ses grades à la pointe de son sabre. Le colonel Moreau passait dans l'armée pour un excellent théoricien; son régiment était cité comme un modèle de tenue et de discipline; mais pour rendre pleine et entière justice à ce digne militaire, il faut avouer que son intelligence, exclusivement concentrée sur les idées du métier, n'avait jamais daigné en franchir le cercle, et qu'il était aussi ignorant des choses de ce monde, que pourrait l'être un enfant de dix ans. Or, dans une guerre comme celle qu'il avait à faire, il se présenta des circonstances où l'habileté militaire ne suffit pas, et c'était là sans doute ce qui motivait la présence auprès du colonel, d'un homme qui paraissait destiné à remplir certaines missions délicates, dont un soldat n'aime pas à se charger. Quant à

cet étrange personnage, nous n'essaierons pas de le décrire, et nous laisserons même à nos lecteurs le soin de lui donner un nom ; mais il est bon de dire qu'il appartenait en ce moment à la haute police, bien que ce ne fut pas son métier ordinaire. Au reste, l'homme noir et le militaire semblaient partager également l'intérêt dû aux tortures du blessé. Penché sur le lit du chef vendéen, qui lui avait tué deux ou trois de ses meilleurs carabiniers, le colonel suivait avec anxiété les progrès ou la décroissance du mal, et souffrait de toutes les souffrances du prisonnier, dans lequel il ne pouvait plus voir un ennemi. De son côté, l'homme en question ne demeurait pas en reste d'humanité. On le voyait interroger le docteur avec un empressement réel, examiner avec une inquiétude active les moindres mouvements du malade, écouter avec une anxiété presque maternelle les soupirs étouffés

que la douleur arrachait au comte, et recueillir avidement les moindres paroles échappées à son délire. C'était lui qui veillait avec le plus de soin à ce que ses moindres besoins fussent prévenus, à ce que nul bruit fâcheux ne vînt troubler les moments de repos que lui accordaient les intermittences de la fièvre, à ce que rien ne pût retarder d'une minute l'instant où il devait reprendre sa connaissance.

Enfin, grâce à tant de soins, le blessé retrouva, à son réveil, l'usage de ses sens. Pour la première fois alors, promenant autour de lui des regards étonnés, il chercha à se rendre compte de ce qui lui était arrivé. La lucidité de sa perception lui revenait peu-à-peu, mais semblable à un homme qui sort d'un long sommeil, il avait quelque peine à débrouiller le chaos de ses souvenirs, à faire la part des songes et celle de la réalité. Les événements de l'avant-veille se reproduisaient à sa mémoire

comme un rêve confus, et les images non moins confuses qu'un long délire avait présentées à son imagination surexcitée, se mêlaient d'une manière pénible à celles qu'il essayait de se retracer. Tout-à-coup, le comte, comme frappé d'une angoisse subite, s'agita brusquement sur son lit de douleur, et, portant la main sur sa poitrine, sembla y chercher quelque chose qui devait s'y trouver. Un gémissement sourd annonça que son attente était trompée. Le blessé laissa retomber sa tête avec désespoir, et l'expression d'anxiété qui se peignit dans ses yeux, fit bien voir que les souffrances physiques disparaissaient au moins pour un instant, devant d'autres souffrances plus intimes et plus poignantes. Le colonel Moreau ne comprit pas grand chose à ce geste de douleur; mais son compagnon n'était pas homme à s'y tromper. Les yeux ardemment fixés sur le comte, l'homme noir

épiait ses moindres mouvements avec une sorte de satisfaction cruelle. On eût dit un serpent prêt à s'élancer sur sa proie. Mais quand il vit le comte de Kérandraon reprendre une attitude de résignation passive, et attendre que ses gardiens rompissent le silence. il changea le jeu de sa physionomie, et chercha les inflexions de voix les plus compatissantes pour engager la conversation avec le malade.

— Vous souffrez beaucoup, monsieur le comte, dit-il.

Le blessé fit un signe de tête qui pouvait passer pour une affirmation; mais ce fut là toute sa réponse. Le colonel se chargea de donner la réplique.

— La belle question ! dit-il. Si vous aviez eu quelquefois une balle dans le corps, vous n'auriez pas besoin de demander si l'on souffre.

— Vous avez raison, M. le colonel, dit l'autre; mais je crois bien qu'en ce moment M. le comte ne pense guère à sa blessure.

— Eh bien ! dit le colonel, ne pouvons-nous pas le délivrer d'une partie de ses inquiétudes. Je suppose que le petit billet d'hier matin lui ferait grand plaisir.

Si le lecteur n'a pas oublié le petit billet sans date et sans signature que lisait le comte Henri de Kérandraon sur la lisière du bois où se passait la première scène de cette histoire, il sentira de quelle importance était pour ce jeune homme la perte de ce papier précieux. C'était l'adieu d'une femme à laquelle il faisait le sacrifice de sa vie, c'était son brevet d'officier Vendéen, c'était son arrêt de mort, peut-être; et en le plaçant sur son cœur, Henri n'avait oublié qu'une chose, c'était que les moindres hasards de la guerre pouvaient fort

bien lui arracher son trésor, et mettre des ennemis dans la confidence de son secret. Après la preuve de dévouement qu'il avait donnée à celle qu'il aimait en s'éloignant d'elle de peur de la compromettre, on pense bien que ce billet quoiqu'il ne fût pas signé, lui était cher à plus d'un titre. Or, les chirurgiens, en le dépouillant de ses habits, lui avaient enlevé cette lettre : qu'il eût mieux valu détruire, et le personnage non militaire qui se trouvait dans les rangs des vainqueurs, s'en était emparé au nom de l'intérêt public. Lorsque le colonel vint à prononcer ce mot de *billet*, le comte préoccupé de la perte dont il venait de s'apercevoir, s'engagea dans une fausse direction, et crut qu'il s'agissait de lui rendre son bien.

— Monsieur le colonel, dit-il alors, je vous

dois déjà de la reconnaissance pour les soins que vous m'avez fait donner. Il eut mieux valu pour moi, peut-être que vos soldats prissent la peine de m'achever sur place, mais puisqu'il en est autrement, c'est vous que je remercie. Voulez-vous compléter votre œuvre d'humanité? je vois que vous n'avez qu'un mot à dire.

— Sans doute, sans doute, dit le colonel; tout ce qui sera compatible avec mon devoir, je le ferai de grand cœur.

— Vous n'avez pas à faire à des ennemis bien cruels, ajouta l'homme noir, qui tenait à faire sa partie dans la conversation. Je suis persuadé que M. le colonel se fera un plaisir de vous rassurer sur ce qui vous inquiète.

Le colonel était certainement dans les meilleures dispositions possibles à l'égard de son

prisonnier. Cependant il hésita un instant avant de satisfaire au vœu que semblaient exprimer les paroles de son compagnon. Peut-être s'attendait-il à rencontrer de ce côté là un obstacle et non pas une sorte d'autorisation. Peut-être devina-t-il que cette aménité subite de l'homme de la police cachait quelque fourberie dont il ne lui convenait pas de se rendre complice. Le comte de Kérandraon, qui ne pouvait connaître les motifs de cet embarras, crut devoir insister.

— Me refusez-vous, colonel? ce serait une rigueur inutile, et vous ne voudriez pas aggraver la position où je me trouve.

— Non certes, et quoiqu'il puisse arriver, je ne veux pas vous laisser plus longtemps dans l'inquiétude. Vous saurez donc qu'hier matin une manière de paysan a essayé de pénétrer

jusqu'à vous malgré la consigne des factionnaires. L'obstination de cet homme a paru suspecte à vos gardiens qui l'ont arrêté, et me l'ont amené. La conversation n'a pas été longue entre nous deux, car je n'entends pas le bas-breton. Cependant, je suis parvenu à comprendre qu'il était chargé d'une lettre pour vous, et ma foi, en vertu des lois de la guerre, j'ai cru devoir lui épargner la peine de remplir sa mission jusqu'au bout; j'ai pris la lettre, et je l'ai lue, ce que vous me pardonnez sans doute, parceque dans les circonstances où nous nous trouvons, ce n'est pas un acte d'indiscrétion. Quant au contenu de ce billet, je vous avoue qu'il m'intéresse au dernier point. Je vois bien quelle est la main qui l'a tracé, je sais quels renseignements précieux il renferme, et cependant il n'est pour moi d'aucune uti-

lité. Si vous étiez en état de fuir, je me garderais bien de vous le remettre ; mais vous êtes hors de combat pour quelque temps encore, vous êtes aussi, je dois vous le dire, gardé à vue par des hommes sûrs, il n'y a donc pas d'inconvénient à ce que je laisse parvenir à son adresse ce grimoire hiéroglyphique dont vous seul avez la clef. Le voici. Ce sera, je pense, un baume pour votre blessure, et cela n'empêchera pas mon régiment de faire sa besogne.

Et en achevant, le colonel remit au comte de Kérandraon un chiffon de papier sur lequel étaient écrits ce peu de mots :

« Guérissez-vous, et reposez-vous. Le petit « bon-homme est en sûreté. Cependant, il ne « pourra pas quitter son asile, ou plutôt son « terrier, comme le nomme fort judicieuse-

« ment quelqu'un de votre connaissance,
« avant huit ou dix jours d'ici. Après cela, *il*
« *ira où vous savez*. On ne vous engage pas à
« rejoindre, parce que vous avez assez fait
« pour mériter toute la reconnaissance qu'il
« est permis d'avoir pour un seul homme. »

Henri lut ce billet avec une certaine satisfaction. Ce n'était pas là précisément ce qu'il attendait du colonel; mais quoiqu'il y eut de par le monde une autre lettre qui lui tenait fort au cœur, il ne fut pas fâché d'apprendre que la duchesse avait échappé aux poursuites pressantes dont elle était l'objet. Un mot de ces quatre lignes lui apprenait aussi que Foucard était encore sain et sauf, et véritablement cette lecture fut d'un grand soulagement pour le blessé. Cependant quand il eut exprimé de ce billet tout ce qu'il pouvait contenir

de consolation et d'espérance, le comte en revint à ses propres affaires avec plus d'inquiétude que jamais.

Je suis vraiment touché, dit-il au colonel, de la bonté que vous me témoignez, à moi, votre prisonnier, votre ennemi; mais croyez bien que cette bonté ne m'étonne pas. Je savais, en combattant, que j'avais à faire au colonel Moreau, c'est à dire à un brave; une fois tombé, j'étais sûr d'être ramassé par un homme généreux.

Le colonel s'inclina à ce compliment, et le comte reprit :

— Et maintenant que l'événement a prouvé que je ne m'étais pas trompé, j'espère que le colonel Moreau, avant de céder à la rigueur de son devoir, avant de me remettre aux mains de la justice civile qui doit connaître de mes

actions, voudra bien me traiter en militaire, et en homme d'honneur.

— Je vous l'ai dit, monsieur le comte, je ferai pour vous tout ce qui sera compatible avec mon devoir.

Eh bien, j'ai un service à vous demander, c'est de me faire rendre un médaillon que je portais au cou, et une lettre qu'on a saisie sur moi : Cette lettre ne concerne que moi seul, et n'est pas de nature à figurer dans un procès politique.

Cette demande parut prodigieusement embarrasser le pauvre colonel. Ses regards un peu confus commencèrent à rouler du comte à l'homme noir, et de celui-ci au comte, pour se reporter enfin sur l'agent de la haute police qui assistait silencieusement à cet entretien.

— Je ne sais pas, dit-il enfin, comment on a osé se permettre de vous dépouiller sans prendre mes ordres. Le droit de la guerre ne va pas plus loin que la nécessité de l'attaque et de la défense, et vous devez bien penser, monsieur le comte, qu'après vous avoir communiqué une nouvelle dont j'aurais pu rigoureusement garder le secret, je n'hésiterais pas à vous faire rendre tous ceux de vos papiers qui n'auront point un caractère politique, et, à plus forte raison, un bijou auquel vous paraissez attacher un prix d'affection. Nous allons immédiatement nous en occuper. Venez, monsieur, continua-t-il en s'adressant directement à l'homme noir, j'ai lieu de croire que vous pouvez m'aider à éclaircir cette question.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur le

colonel, dit-celui-ci, je puis vous aider à retrouver ce médaillon et cette lettre; mais avant de rien promettre à M. de Kérandraon vous ferez bien d'examiner jusqu'où s'étend cette nécessité d'attaque et de défense, dans laquelle vous renfermez le droit de la guerre.

Et il sortit avec le colonel, laissant le comte de Kérandraon méditer sur le danger qu'il y avait pour lui et surtout pour une autre personne à ce que son médaillon et sa lettre demeurassent entre des mains ennemies.

— Ah! ça, dit le colonel Moreau lorsqu'ils furent dehors, il paraît que c'est vous qui avez dépouillé mon prisonnier.

— J'ai dû le faire, et vous m'approuverez.

— S'il y a un mot de politique dans sa lettre, ou seulement une machine infernale dans un médaillon, je vous l'abandonne complète-

ment; mais autrement je ne souffrirai pas qu'on enlève un seul bouton de ses habits. Mes soldats ne sont pas les valets de la police, et je ne veux pas qu'on les accuse de voler même un chouan. Mais vous-même, enfin, si vous êtes un homme, n'avez-vous pas de honte de commettre des rigueurs inutiles? Que diable voulez-vous faire d'une lettre, qui doit être une lettre de femme, et d'un médaillon qui contient, à ce que je suppose, une mèche de cheveux noirs ou blonds, ou quelqu'autre enfantillage de ce genre? Ma foi, si c'est là votre consigne, je vous plains.

— Monsieur le colonel, dit l'autre, je ne transige jamais avec mon devoir; quelque pénible qu'il soit : c'est ma bravoure, à moi, comme la vôtre est d'affronter la mort sur le champ de bataille. Personne ne sait au juste

quelle est des deux la plus méritoire. Vous savez quelle est ma mission; laissez-moi la remplir comme je l'entends.

— Eh parbleu! je ne prétends pas vous empêcher de remplir votre belle mission, et d'y mettre tout le courage qui vous est particulier; mais je n'entends pas demeurer responsable de vos faits et gestes.

— Vous avez vu mes ordres, colonel, ils sont précis. Ce n'est pas vous qui êtes responsable dans cette affaire. Il s'agit de mettre fin à cette guerre intestine que tous vos efforts n'ont pu terminer; il ne faut plus maintenant qu'un mot de votre prisonnier pour nous livrer l'âme de l'insurrection, et nous craindrions, pour obtenir ce mot, de redoubler l'accès de fièvre d'un ennemi que vous poursuiviez hier à coups de fusil, que vous livrerez demain à la sévérité des tribunaux! Ce serait se conduire comme des enfants.

— Mais enfin, que prétendez-vous faire de cette lettre et de ce médaillon.

— Allons, puisqu'il faut tout vous dire, sachez qu'au moyen de cette lettre, où il n'est question que d'amonr, et de ce médaillon qui contient, comme vous l'avez parfaitement deviné, une mèche de cheveux blonds, je prétends terminer d'un seul coup la guerre de Vendée, livrer la duchesse de Berry aux gendarmes, faire ma fortune, et vous donner le grade de maréchal-de-camp.

Le colonel ouvrit de grands yeux; mais le ton d'assurance avec lequel son interlocuteur venait de débiter ses promesses, ne permettait pas au doute de se mêler à l'étonnement qu'elles devaient faire naître.

— Vous croyez peut-être, continua l'autre, que cet officier vendéen est votre prisonnier, détrompez-vous; il est le mien. Vous ne tenez ici que son corps; moi je tiens dans ma

main sa pensée, sa volonté, son âme tout entière : il est à moi comme le pécheur est au diable, et il n'y a pas dans son cerveau une fibre que je ne puisse faire vibrer à mon gré, un fil dont je n'aie le bout entre mes doigts.

— Tout cela est fort beau, ma foi, mais je ne comprends pas encore...

— Voici tout le secret en trois mots. Le comte de Kérandraon n'a pris les armes que pour écarter les soupçons qui planaient sur sa liaison avec une dame de ce pays. J'ai par devers moi la preuve écrite que ces soupçons n'étaient pas mal fondés : maintenant je tiens mon homme. Il faudra que nous fassions un petit marché ensemble. Je lui rendrai sa lettre et son médaillon, moyennant cette seule condition, qu'il m'expliquera l'énigme du billet d'hier matin. Il sait où est maintenant la duchesse, il sait où elle doit se trouver dans quelques jours ; les expressions même du bil-

let en font foi ; il ne s'agit donc plus que de le faire parler, et je réponds que j'en viendrai à bout.

Le colonel comprenait enfin ; mais le résultat de cette intrigue, qui devait lui valoir le grade de maréchal-de-camp, ne l'aveuglait pas sur ce qu'il y avait d'odieux dans les moyens qu'il fallait employer. Après un instont de réflexion, il se tourna vers son interlocuteur avec une grimace de mépris fort significative.

— Écoutez, monsieur, lui dit-il : vous avez ici une autorité illimitée, un pouvoir discrétionnaire, et je vous ai déjà dit que je n'avais pas la prétention de vous opposer mon autorité et mon pouvoir. Je ne veux pas examiner jusqu'à quel point il est convenable de placer comme on l'a fait, de braves et honnêtes militaires en quelque sorte sous vos ordres ; agissez donc, commandez, faites ce qu'il vous plaira ; ma res-

ponsabilité n'est pas engagée ; mais j'espère bien que si jamais je deviens maréchal-de-camp, ce n'est pas à vous que je le devrai. Quant au comte de Kérandraon, que vous croyez si bien tenir, je veux être cassé à la tête de mon régiment si vous en tirez rien.

— Vous croyez?

— C'est un honnête homme, c'est un militaire, et ce n'est pas un traître.

— Eh mon dieu ! colonel, c'est un honnête homme amoureux, c'est un militaire démoralisé par la fièvre ; il parlera.

— S'il le fait, c'est un lâche !

Et le colonel s'en alla, en retournant de mille façons dans sa pensée l'indignation qui débordait de son cœur à cette seule supposition.

Dès le soir même, l'homme noir alla proposer au comte de Kérandraon son étrange marché. Le comte avait passé une mauvaise jour-

née ; il était faible, irritable, et facile à impressionner. Le limier de la pol ice avait fort habilement calculé toutes ces chances, et choisi l'heure de sa tentative. En effet, ce n'était pas sans raison qu'il avait attendu jusqu'au soir. Il avait pensé que dans la solitude de son lit de douleur, le malade aurait tout le loisir d'appesantir son imagination sur les dangers qu'il avait à craindre, d'envisager sous toutes ses faces le résultat d'une indiscrétion, de se représenter la femme qu'il aimait, compromise ou déshonorée ; d'évoquer le fantôme menaçant d'un mari justement jaloux. En un mot, de bien se pénétrer des difficultés de la situation. D'un autre côté, il savait qu'à la fin de la journée un blessé estplus abattu au moral, que dans le moment même de ses plus grandes souffrances. Tout concourrait donc à faciliter la tâche qu'il s'était imposée. Tout conspirait contre la fidélité politique du comte de Kéran-

draon. Ce fut dans cette position que le combat fut engagé.

Au premier abord, le comte, hors de lui-même, exprima toute son indignation et tout son mépris en termes qui eussent mis fin à la lutte, s'il avait eu affaire à un ennemi moins patient et moins résolu. Tout son être se révoltait à l'idée d'une trahison aussi vile, et les refus les plus énergiques accueillirent l'infâme proposition de l'agent de la police.

—Délivrez-moi de votre odieuse présence, dit le comte, à son persécuteur; vous n'avez pas le droit d'ajouter à mon malheur les tortures et les insultes. Si les soldats qui m'ont pris m'avaient fusillé sur place, j'aurais subi sans me plaindre la chance que j'avais encourue ; mais rien ne m'oblige à vous souffrir près de moi; rien ne m'oblige à vous répondre. Retirez-vous et n'essayez jamais de me parler.

L'autre laissa froidement passer l'orage, et

quand il vit que le malade, épuisé par la colère, commençait à faiblir, il reprit avec plus de gravité que jamais, la discussion des motifs qui devaient amener le comte à changer d'opinion.

— Voyons, lui dit-il, d'une voix ferme et sèche, en appuyant sur les mots, avec une intention marquée. Voyons, parlons en hommes, et laissons de côté ces phrases toutes faites qui n'ont plus aucun sens dans les positions exceptionnelles : avez-vous peur d'envisager sous toutes ses faces la position où vous vous trouvez ? Je vais encore une fois vous épargner la peine d'y songer; mais si j'emploie des mots mal sonnants à votre oreille, ne vous en prenez qu'à vous-même, qui n'avez pas le courage de les deviner.

Vous savez qui je suis: je n'en fais pas plus mystère que je ne m'en fais gloire. Je connais donc par métier, bien des choses que le mon-

de ignore. Ne soyez pas surpris, par conséquent, si je suis en état de mettre une signature au bas de ce billet : de dire à quelle tresse de cheveux cette boucle a été dérobée. Peut-être modifierez-vous sur cette donnée, votre première détermination. Apprenez que j'ai suivi jusqu'à son origine, les traces de votre amour adultère. N'oubliez pas qu'au moindre soupçon d'un mari justement jaloux, celle que vous aimez sera sacrifiée sans pitié ; songez enfin que je suis le maître absolu de ce terrible secret, et que je suis déterminé à en tirer tout le parti possible. Voilà, monsieur le comte, ce qui vous oblige à m'entendre...

Maintenant je pose franchement et nettement la question : il me faut une réponse franche et nette. — Oui ou non : — Voulez-vous, au prix que vous savez, rentrer en possession de ce papier et de ce médaillon ? Vous avez aussi un intérêt d'honneur à accepter ce

marché. Si cela vous convient, je vous remets à l'instant même les preuves qui parlent si haut contre madame de Bougeval; sinon, je les expédie à son mari.

Le nom de madame de Bougeval, qui n'avait pas encore été prononcé, fit tressaillir le comte de Kérandraon. Jusque-là son adversaire lui avait vaguement laissé croire que cette lettre, que ce médaillon et ces cheveux blonds; que ces preuves si terribles, contre un coupable connu et désigné, pourraient bien rester inutiles et sans force entre ses mains, faute de signature au pied de la lettre, et faute d'autres indices accusateurs; mais après avoir laissé le pauvre jeune homme consumer toutes ses forces d'indignation dans le commencement de la lutte, l'agent de police employait maintenant les moyens de vigueur qu'il s'était réservés pour la fin. Il n'y avait donc plus à en douter, l'accusation était directe, nominative,

appuyée de pièces péremptoires : l'honneur, et peut-être la vie de madame de Bougeval,de cette femme tant aimée du comte, étaient entre les mains d'un homme sans cœur et sans pitié. Henri n'avait plus que le choix entre deux trahisons.

Et il dut s'élever dans le cœur du jeune homme un terrible combat entre son amour et son devoir, entre sa fidélité à celle qu'il aimait et sa fidélité à la cause qu'il servait. Quel intérêt fallait-il sacrifier ? Quel honneur fallait-il trahir ? En livrant madame de Bougeval, le comte n'était pas bien sûr de sauver la duchesse ; en livrant celle-ci, il obtenait du moins un résultat positif, et sauvait madame de Bougeval. Dans le premier cas son intérêt personnel était moins compromis, peut-être que dans le second; mais si l'égoïsme semblait faire pencher la balance d'un côté, l'équilibre n'était-il pas bientôt rétabli par le charme

d'un grand sacrifice à l'objet aimé. Il faut considérer en outre qu'Henri était bien jeune, bien passionné, bien malade surtout; que son dévouement à la cause vendéenne n'était pas pur de tout élément étranger, que son loyalisme armé n'était qu'un accident de son amour. On voit combien il devait être difficile pour lui de trancher par oui ou par non la pressante question qu'il avait à résoudre.

Cependant la balance s'inclina. Un accès de colère qui prit au blessé, en considérant l'atroce sang-froid de son bourreau, lui dicta ses dernières paroles de refus.

— Va-t-en, lui cria-t-il, homme cent fois méprisable! tu peux me torturer, mais tu ne saurais me faire commettre une infamie.

— C'est bon, dit l'autre, nous verrons quel nom M. de Bougeval croira devoir donner à la conduite de sa femme.

Et il se mit en devoir de sortir ; puis revenant sur ses pas.

— Écoutez, reprit-il d'une voix moins rude, je ne veux pas brusquer les choses : je pourrais dès ce soir communiquer cette lettre au mari ; mais j'aime mieux vous laisser encore une nuit de réflexion. — Demain, vous me remercierez.

V.

Le lendemain , une chaise de poste emportait loin de V*** le personnage mystérieux qui avait si cruellement marchandé la trahison du comte de Kérandraon.

Au même moment celui-ci brûlait en sou-

pirant une lettre et des cheveux blonds qui lui coûtaient bien cher. L'honneur de madame de Bougeval était donc sauvé ; mais on sait à quel prix.

Il faut remarquer toutefois que, par une transaction dont l'agent de police avait été forcé d'accepter les termes, le comte n'avait dévoilé que la moitié de son secret. Si l'on n'a pas oublié les expressions du billet de la duchesse, on sait qu'elle devait passer huit ou dix jours dans cette première retraite que le père Foucard, dans son langage de garde-chasse nommait un terrier : on sait aussi qu'après ce temps un autre asile, également connu du comte, devait la recevoir et la dérober aux poursuites des soldats victorieux. M. de Kérandraon refusa obstinément de livrer l'accès du *terrier :* et, comme s'il eût attenué l'odieux de sa trahison en reculant l'époque où elle devait porter ses fruits, il ne voulait

indiquer que l'endroit où devait se trouver la duchesse après l'expiration de ces huit ou dix jours. Peut-être comptait-il sur le hasard pour enlever toute valeur à sa révélation, peut-être espérait-il, que le temps amènerait quelque changement dans les projets et dans l'itinéraire prévu de la fugitive ; mais il paraît que l'homme de la police ne croyait pas avoir fait un marché de dupe, car il en avait fort loyalement payé le prix d'avance.

Cependant les dix jours s'écoulèrent bien vite, et, soit que la pensée d'avoir sauvé madame de Bougeval eût étouffé chez Henri tout autre sentiment, soit que, dans l'affaiblissement physique résultant de sa blessure, le prisonnier eût perdu aussi l'énergie de sa conscience, ces dix jours suffirent, contre toute attente à le mettre en pleine convalescence. M. de Kérandraon avait remarqué avec peine que depuis le moment où il avait repris

sa connaissance, le colonel Moreau n'avait pas jugé à propos de renouveler ses visites. Il était d'autant plus frappé de cet abandon, qu'il n'ignorait pas quelles marques d'intérêt ce digne militaire lui avait données durant la première période de sa maladie. Dès qu'il put sortir de sa chambre, il se fit conduire au logement du colonel, avec l'intention de le remercier de ses soins, et d'obtenir en même temps l'explication de cette froideur subite. Mais, à sa grande surprise, le colonel refusa de le recevoir, et lui fit remettre un passeport pour l'Angleterre, avec l'ordre de s'en servir le plus tôt possible. Le comte, qui s'attendait à être traité en prisonnier, insista pour savoir à quelle influence il devait sa liberté; mais le colonel lui fit dire qu'il n'en savait rien lui-même : que ce passeport venait, comme tous les passeports, de la direction de la police, et que le comte de Kérandraon devait discerner

parfaitement si en favorisant sa fuite , la police lui accordait une *grâce* ou une *récompense*. Le comte se retira fort humilié. C'était la première fois qu'on agissait à son égard comme à l'égard d'un traître.

Pour la première fois alors, il vit clairement toute la profondeur du gouffre où son amour adultère l'avait précipité. Il comprit que son honneur était à jamais perdu, que sa vie était marquée d'une tache indélébile, que sa faiblesse lui avait fait commettre un crime, et que ce crime était l'un de ceux dont le monde n'accepte jamais l'expiation. Et cependant si la réflexion l'entraînait au désespoir, son cœur était trop plein pour que le repentir y pût trouver place. Car la passion parlait encore plus haut que le remords. — Non, non, se disait-il, je ne regrette rien, et je ne puis m'avouer coupable. N'ai-je pas fait assez de sacrifices à cette cause perdue, n'ai-je pas montré

assez de dévouement à cette race ingrate, n'ai-je pas assez vaillamment combattu pour une restauration impossible? J'ai prodigué ma vie et ma fortune au service d'une femme, j'ai rempli pour elle le devoir d'un soldat; eh bien, j'avais aussi d'autres devoirs à remplir, j'avais aussi une autre femme à sauver. Le monde me condamne! eh! que m'importe si Emilie m'absout : je suis un infâme! que m'importe, si elle m'aime!

C'est ainsi que le jeune homme se réfugiait dans son amour comme dans un retranchement inexpugnable. Là, il lui semblait que le mépris ne saurait l'atteindre, que la honte ne saurait le toucher. Il essayait de concentrer toute sa vie dans un seul sentiment, comme un général qui ne pouvant tenir la plaine, abandonne à l'ennemi les dehors de la place, dans la confiance que la citadelle lui suffira. Mais toute la logique de sa passion ne pouvait

parvenir à repousser la cruelle arrière-pensée de son déshonneur. En vain il appelait à son aide le plus doux souvenir de son amour, en vain, il invoquait ce nom d'Émilie, qui devait l'exalter ou l'étourdir. Une voix secrète le rappelait sans cesse aux sentiments de sa misérable position. Enfin, poussé à bout par des tourments indéfinissables, le comte résolut d'aller chercher auprès de madame de Bougeval la force de supporter la honte qu'il endurait pour elle, et le courage de vivre infâme. Ce fut le premier usage qu'il fit de sa liberté.

Si en matière de passion il était toujours bien sûr de procéder du connu à l'inconnu, si l'on pouvait en suivant une déduction logique, parvenir à des conséquences aussi justes que rigoureuses, nous n'aurions pas besoin d'esquisser ici le portrait de madame de Bougeval. On connaît le comte de Kérandraon, on sait combien dans son amour pour cette femme, il

y avait d'abnégation et de dévouement, on vient de voir avec quelle résignation il avait sacrifié son honneur à l'honneur de son Émilie; il semle donc que pour se représenter le digne objet d'une passion si généreuse, il suffit d'évoquer l'un de ces gracieux fantômes que les plus heureux trouvent dans leur mémoire, les autres au moins dans leur imagination. Henri est jeune, il est beau, il est brave; mais après tout il ne manque pas de femmes assez jeunes et assez belles pour mériter d'être aimées de lui. On peut facilement ajouter à ces cheveux blonds, que nous connaissons déjà, une taille svelte et élancée, une peau blanche et fraîche, des yeux brillants et veloutés, une main délicate et mignonne, et tous les accessoires qui composeraient au gré du lecteur, une femme accomplie. Et cependant, faut-il le dire, plus on dépensera d'imagination pour enrichir de grâce et de beauté cette Émi-

lie qui régnait d'une manière si absolue sur le cœur du jeune homme, plus on s'éloignera de la réalité. Madame de Bougeval était une petite femme de trente ans, blonde, grasse, un peu précieuse, et justement assez jolie pour expliquer la jalousie de son mari. Elevée en province, elle avait, comme toutes les provinciales, médité sérieusement sur la sympathie des âmes, et sur les besoins intimes du cœur. Ses théories sur ce vaste sujet étaient fort compliquées, son système fort délicat, et très habilement combiné. Quant à ses professions de foi, nous devons dire qu'elles étaient toujours empreintes de la pureté la plus platonique, et du sentimentalisme le plus exquis. M. de Bougeval, Sous-Préfet de N*** et forcé par sa position d'ouvrir son salon à toutes les célébrités artistiques et littéraires de l'arrondissement, essayait vainement de fournir à sa femme d'autres sujets de conversation : il

sentait le danger qu'il y avait pour lui à ce que les esprits supérieurs de la contrée traîtassent incessamment chez lui d'aussi graves sujets. Mais madame de Bougeval causait si bien et si doctement sur ce point de philosophie, elle mettait tant de charmes dans ses dissertations, elle exposait avec tant de grâce et de finesse ses croyances et ses doutes, elle excellait si fort à présenter les mystères de cette religion de l'amour, qu'elle serait morte en martyre plutôt que de mettre un terme à ses prédications. Hâtons-nous de dire que l'excessive délicatesse de son appétit sentimental avait toujours été la meilleure sauvegarde pour les intérêts du mari, et que sa coquetterie de pensées était restée pure jusqu'au moment où le comte de Kérandraon s'y était laissé prendre. D'un autre côté, si madame de Bougeval craignait peu le Sous-Préfet, elle avait une terreur salutaire des mauvaises

langues de la Sous-Préfecture, et se fût jetée vingt fois au feu plutôt que de prêter le flanc à leurs attaques. A part son petit travers romanesque, elle ne manquait pas d'esprit , et savait fort bien éviter les dangers qu'elle se plaisait à courir. Bref, soit que le respect de son devoir l'eût maintenue jusque-là dans les bornes qu'elle ne pouvait franchir sans se déshonorer, soit que dans le cercle assez restreint de ses admirateurs, elle n'eût rencontré que des âmes trop grossières pour mériter ses sympathies , soit encore que la crainte du Sous-Préfet, lequel passait pour un mari fort peu accommodant, eût eloigné les soupirants les plus dangereux, madame de Bougeval avait conservé sa vertu, et, qui plus est, sa réputation.

Faut-il expliquer maintenant comment un ex-lieutenant de la Garde-Royale, un jeune homme qui n'avait jamais connu les femmes

qu'en véritable soldat, s'était laissé prendre à ce mysticisme sentimental? On sait trop bien que les effets de l'amour, comme ceux de la foudre, se constatent et ne s'expliquent pas. Au surplus, Henri de Kérandraon n'était pas ce qu'on appelle un homme blâsé. Sa vie de militaire avait bien pu lui faire connaître l'une des limites de l'empire féminin : mais il lui restait encore, à l'autre extrémité de cet empire, un champ vaste et fertile à explorer. Ce fut madame de Bougeval qui lui en ouvrit l'accès et il s'y précipita avec toute l'ardeur d'un cœur vierge. Son esprit, fasciné par l'attrait de la nouveauté, prédisposé d'ailleurs à certains sentiments chevaleresques, se tourna tout à fait à l'héroïsme, et se trouva bientôt à la hauteur des doctrines raffinées de madame de Bougeval. Or, on sait que les corps isolés sont régis entr'eux par certaines lois d'attraction. Placés l'un par l'autre dans une région

d'idées fort supérieures, Henri et madame de Bougeval subirent nécessairement le pouvoir de ces mêmes lois. Ainsi Émilie succomba précisément par les causes qui l'avaient si longtemps sauvée. Cette délicatesse de l'organe sentimental, qui l'avait préservée des adorateurs vulgaires et grossiers l'avait enfin livrée sans défense au premier qui ne l'avait pas blessée. Mais, après la chute de madame de Bougeval, il lui restait encore à conserver un trésor inestimable : sa réputation ; trésor d'autant plus précieux qu'il demeurait le seul, trésor désormais sans prix, puisque n'ayant pu lui sacrifier son amour, elle lui avait sacrifié son amant. Et si l'on songe de plus, à tout ce que M. de Kérandraon, de son côté venait de perdre pour sauver un bien si cher, ne sera-t-on pas tenté de croire que la réputation d'une femme obtient souvent plus de sacrifices que son honneur ?

Henri était donc parti de V*** pour revoir encore une fois Émilie, pour ranimer au feu de son amour, les forces dont il devait avoir besoin dans la honte et dans l'exil. Grâce au sauf-conduit que la police générale du Royaume lui avait si généreusement octroyé. Il put franchir sans obstacles les six ou huit lieues qui le séparaient de N***, chef-lieu de la Sous-Préfecture, et il s'arrangea pour n'arriver que dans la nuit à la maison de campagne que madame de Bougeval habitait près de là. On pense bien que sa marche avait été calculée de manière à dérober ses traces à tout œil indiscret: arrivé près d'une petite haie qui bordait le parc en guise de muraille, le comte y fit une trouée en se glissant avec précaution entre les tiges les moins fortes, et se dirigea aussitôt, en homme qui connaît le terrain, vers une avenue de tilleuls qui s'étendait juqu'à l'habitation. On eût dit que cette avenue avait été plan-

tée pour faciliter aux amants ou aux voleurs les abords de la maison. En effet , les tilleuls se croisaient en berceau sur une pelouse de gazon fin et moëlleux comme un tapis de turquie. Nul bruit, ne pouvait révéler la marche d'un étranger, nulle trace accusatrice ne pouvait le lendemain trahir le secret de quelque promenade nocturne. Ajoutons à cela que cette avenue se prolongeait par une courbe protectrice, jusqu'aux fenètres de la chambre que madame de Bougeval occupait au premier étage, à l'extrémité la plus solitaire du bâtiment. A la faveur de la nuit et de cette heureuse disposition des localités, Henri parvint jusqu'au pied de la maison. Un instant après, il était sur le balcon de la chambre d'Émilie, hésitant sur la façon dont il devait s'y prendre pour lui annoncer sa présence sans exciter en elle une émotion qui pouvait être dangereuse. Madame de Bougeval tournait le dos à la fenêtre, et

paraissait absorbée par la lecture d'un livre à couverture jaune qui avait bien la mine d'un roman nouveau. Mollement accoudée sur les coussins d'une ottomane, elle préludait au repos de la nuit par cette demi somnolence qui accompagne quelquefois l'occupation à laquelle elle selivrait,et semblait totalement ravie dans le pays des songes. Tout à coup, elle releva vivement la tête : le nom d'Émilie avait doucement sifflé à ses oreilles, comme s'il eût été murmuré par un être aérien, et les fantaisies plus ou moins brillantes du roman s'étaient évanouies comme l'ombre devant la lumière. Cependant madame de Bougeval crut bientôt avoir été la dupe d'un jeu bizarre de ses sens, et voulut reprendre sa lecture ; mais une seconde fois le nom d'Émilie, plus fortement accentué, se glissa dans le silence de la chambre. Henri ne craignit plus alors de se montrer : Émilie avait reconnu sa voix.

— Vous ici, Henri ! s'écria madame de Bougeval, quelle imprudence !...

— Pardonnez-moi, dit Henri, en se précipitant à ses genoux : j'ai voulu vous revoir une fois, une seule fois, et maintenant je vais mourir dans l'exil.

— Mais vous voulez donc me perdre ? M. de Bougeval est ici... par pitié, Henri, fuyez.... est-ce-donc là cet amour si dévoué que vous m'aviez juré, que j'attendais de vous ? vous êtes un ingrat, Henri... fuyez .. laissez moi, mon Dieu !

Et malgré son trouble et sa surprise, madame de Bougeval, concevant cette prudence instinctive qui n'abandonne jamais une femme dans les circonstances critiques, éteignit à la hâte la lampe qui éclairait dangereusement cette scène. Un peu rassurée par cette précaution, elle modifia alors en un instant l'accueil qu'elle venait de faire au jeune comte.

— Mais que dis-je? reprit-elle, pouvez-vous fuir?... vous êtes proscrit, poursuivi, peut-être... et vous venez me demander un asile... parlez, Henri, dites-moi ce que vous avez fait, ce qui vous menace, dites moi pourquoi ce retour imprévu.

Henri essaya alors de calmer les inquiétudes qu'Emilie pouvait avoir encore, et bientôt, dans le cœur de celle-ci, la crainte s'effaça pour faire place à un sentiment plus doux. Peu-à-peu la conversation reprit entre eux ce caractère de passion chevaleresque dont le charme était si puissant pour madame de Bougeval. Le chef vendéen lui raconta brièvement ses combats et ses dangers, et lui parla longuement des tourments qu'il avait endurés loin d'elle. Cependant, par une répugnance dont il ne put se rendre maître, il n'osa se résoudre à aborder le récit des événements qui l'avaient ramené près d'Emilie, et bien que

son intention formelle fût de lui apprendre ce qu'il avait fait pour elle, il hésitait encore à lui raconter son dévouement et son opprobre.

Tout à coup un bruit de voix se fit entendre dans le parc et imposa le silence le plus rigoureux aux deux coupables. Tous deux tressaillirent, car Emilie avait reconnu la voix de son mari, et le comte de Kérandraon avait reconnu celle de l'homme de police qui lui avait acheté son honneur et sa fidélité.

— Mais êtes-vous bien sûr, disait le sous-préfet, que la duchesse n'ait pas d'autre défenseur auprès d'elle? il n'est guère propable que les chefs de son parti la laissent ainsi seule, sous la sauve-garde d'un vieux curé sous le déguisement d'une servante de presbytère, sans être à portée de la secourir au premier signal.

— Soyez tranquille, répondit l'autre : j'ai pris moi-même tous les renseignements, et je

connais parfaitement l'état du pays. La seule bande vendéenne qui fût à craindre est maintenant dispersée, son chef, M. de Kérandraon, doit être maintenant en route pour l'Angleterre : le garde-chasse Foucard qui lui servait de lieutenant a disparu depuis l'affaire du clos Blaireau, et après eux personne ne pourra jamais réunir les chouans de votre arrondissement. Quant aux gros bonnets de la légitimité, ils sont en ce moment occupés à discuter, pour la centième fois, les plans d'insurrection, et le choix d'un général. Ils ne pensent aucunement à garder par la force le presbytère de Saint Yves, et la brigade de gendarmerie suffit pour notre expédition.

— Allons, s'il en est ainsi, nous nous passerons des traineurs de sabre, et nous aurons pour nous tout l'honneur et tout le profit de cette capture.

— Voilà donc qui est bien convenu : de-

main mâtin, faites surveiller par des hommes sûrs les abords du presbytère, et vers midi, nous terminerons d'un seul coup la guerre de Vendée.

Le reste de la conversation se perdit dans l'éloignement, et lorsque madame de Bougeval crut pouvoir, sans danger, rompre le silence qu'elle avait gardé pendant que son mari passait près de ses fenêtres, elle demanda au comte de Kérandraon l'explication des phrases qu'elle avait saisies dans ce colloque.

— Je vous en supplie, Henri, dites-moi ce qui se passe! comment votre nom se trouve-t-il mêlé à cette affaire de gendarmerie? qu'allez-vous faire en Angleterre? pourquoi les vôtres ont-ils abandonné le véritable chef de leur parti? que faites-vous ici pendant que la duchesse est en danger?

A toutes ces questions, Henri ne savait que répondre, un secret honteux oppressait sa

poitrine, et lui ôtait jusqu'à la force de l'avouer. Mais enfin, pressé de s'expliquer, il rassembla tout son courage, et osa demander la récompense de sa trahison.

— Emilie! dit-il d'une voix sourde et brève, ce que vous venez d'entendre est la suite de mon récit : la duchesse est vendue par un homme sur lequel elle a dû compter jusqu'à ce jour : elle est livrée à ses ennemis par l'un de ceux qui ont combattu pour elle avec le plus de dévouement : demain, vous le voyez, elle sera prisonnière: aujourd'hui encore, un asile sûr la cache à ses ennemis ; mais demain elle doit chercher au bresbytère de Saint-Yves un asile qu'elle croit plus sûr encore, et c'est là que la trahison l'attend!

— Et vous n'avez pas tout bravé pour la sauver.

C'est moi qui l'ai trahie.

— Vous!

— Emilie, écoutez-moi, et avant de me repousser comme un infame, jugez si je n'ai pas quelque mérite à me charger de cette infamie.

Et alors Henri exposa en peu de mots le marché qu'il s'était cru obligé de faire pour sauver l'honneur de madame de Bougeval ; il dit par quel dévouement il avait accepté l'opprobre dont il était maintenant couvert, et comment un secret d'état avait racheté un secret d'honneur domestique.

— Vous savez tout, ajouta-t-il, et je n'ai plus qu'à vous demander à mon tour le prix de ma honte. Il fallait vous sauver en me perdant, ou vous perdre en sauvant la duchesse : je n'ai pas hésité, et maintenant Emilie, je n'ai plus qu'un sacrifice à vous faire, c'est celui de ma vie ; mais désormais il n'est plus digne de vous, car je vous ai sacrifié bien davantage.

Madame de Bougeval resta comme attérée par ce récit, tant d'amour l'épouvantait, et ce dévouement passionné qu'elle avait exigé en son amant, lui semblait monstrueux au moment où elle venait de l'obtenir. Enfin, après un instant de silence, elle reprit avec plus de réserve qu'elle n'en avait montré jusqu'alors:

—Vous avez beaucoup fait pour moi, Henri, et je ne serais pas juste si je ne vous en remerciais pas sincèrement: cependant n'oubliez pas que vous venez de m'offrir encore un sacrifice; celui de votre vie. Je vous demanderai peut-être un jour de l'accomplir, non pas pour mon honneur, mais pour mon amour. Soyez toujours prêt à tenir votre promesse, mais auparavant, j'exige que vous me disiez où est maintenant cette femme que vous avez trahie pour moi, et qui porte ainsi la peine de ma coupable faiblesse.

— Elle est aux marais de V... dans une

mauvaise hutte que Foucard habite quelquefois lorsqu'il veut chasser le canard sauvage. Je vous le dis, cet asile est sûr : plût à Dieu qu'elle n'en sortît pas !

— Et c'est demain qu'elle doit se rendre à Saint-Yves?...

— Oui... mais pourquoi ces questions?...

— Vous le saurez plus tard. Aujourd'hui, monsieur le comte, je vais vous traiter en proscrit et en fugitif. Oubliez, jusqu'à demain votre amour pour moi et ma faiblesse pour vous, demain seulement je pourrai apprécier dignement le sacrifice que vous m'avez fait de votre honneur et de vos serments.

En disant ces mots, madame de Bougeval ralluma la lampe qu'elle avait si précipitamment éteinte, et sonna sa femme de chambre.

— Ecoutez-moi bien, lui dit-elle, et faites bien exactement ce que je vais vous dire. Il s'agit de cacher ici, pour cette nuit au moins,

M. le comte de Kérandraon, qui est un chef de chouans. Vous comprenez tout ce qu'il faut de précautions et de soins pour empêcher que M. de Bougeval en sache rien. Préparez au plus vite votre chambre pour monsieur le comte, vous passerez la nuit dans la mienne, mais avant tout, allez dire à Léonard que j'ai besoin de lui parler, arrangez-vous pour n'éveiller aucun soupçon.

La femme de chambre sortit, emmenant avec elle M. de Kérandraon. Quelques instants après, un domestique de vigoureuse apparence, vint, en se frottant les yeux, demander à madame de Bougeval ce qu'elle attendait de lui.

— Connais-tu les marais de V... lui dit-elle.

— Oui madame, à quatre lieues d'ici; un joli pays pour chasser le canard.

— Tu vas seller mon cheval, et m'y conduire.

Léonard ouvrit de grands yeux, et parut croire que sa maitresse était folle.

— Allons, m'entends-tu? reprit-elle; tu meneras mon cheval et le tien du côté de la grange; et j'irai te rejoindre dans un quart d'heure, fais le moins de bruit et le plus de diligence possible.

— Mais madame, le marais est impraticable la nuit. D'ailleurs, les routes ne sont pas sûres, et nous pourrions bien attraper des coups de fusils.

— Toutes mes réflexions sont faites: vas vite.

Une demi-heure après, madame de Bougival se mettait en marche, escortée de Léonard, et se dirigeait vers les marais de V..., aussi rapidement que le permettaient le mauvais état des chemins de traverse et l'obscu rité de la nuit.

VI.

Les marais de V*** qui s'étendent à plusieurs lieues du village dont ils ont pris le nom, sont traversés dans le sens de leur longueur par une chaussée assez mal entretenue et bordée d'épaisses oseraies. A droite et à gauche, la vue

se perd dans le fouillis de joncs, de bouleaux et de peupliers qui s'agitent et bruissent comme une mer houleuse. Une fois engagé dans cette route étroite, le voyageur doit mettre toute son attention à suivre le droit chemin, sous peine de s'engloutir dans les vases, s'il vient à s'écarter de la chaussée. Pendant le jour, celui qui connaît la route n'a pas de peine à s'en tirer ; mais il est réellement dangereux de s'y aventurer de nuit ou sans guide. En effet, les osiers et les herbes marécageuses ont si bien envahi la bonne voie, qu'on est facilement tenté de s'en éloigner pour suivre un sentier plus commode : puis bientôt, par quelque brusque détour, le sentier mène au précipice, ou tout au moins désoriente et fonrvoie le voyageur imprudent. C'est au milieu de ces dangers que madame de Rougeval était venue chercher la cabane du garde-chasse Foucard. C'est dans ce dédale de ter-

rains mouvants et humides, c'est entre ces flasques d'eau couvertes de nénuphar et de plantes verdoyantes, véritables pièges tendus sous les pas; c'est parmi ces trappes toujours cachées et toujours béantes, qu'elle avait hardiment poussé son cheval, malgré l'obscurité à peu près complète qui l'entourait. Le domestique la précédait en tâtonnant, et s'efforçait de conserver sous les pieds de sa monture le sol pierreux et solide de la chaussée; mais au bout de quelques instants, il s'arrêta devant une mare assez étendue qui lui barrait le passage, et déclara tout simplement qu'il n'y avait pas moyen d'aller plus loin; qu'il avait perdu la bonne voie, et que le seul parti à prendre, était d'attendre le jour pour tâcher de s'orienter.

Si impatiente que fût madame de Bougeval d'arriver au but de son dangereux pélerinage, il lui fallut bien se résigner à demeu-

rer jusqu'à nouvel ordre sur le petit tertre où elle se trouvait, et où Léonard vint la rejoindre. Une heure se passa ainsi, sans que la moindre lueur vint annoncer au ciel la venue du soleil, sans que l'espace apportât aux oreilles des voyageurs un autre bruit que celui des reptiles du marais, et celui des feuilles qui se heurtaient agitées par une brise presque insensible. Léonard essaya d'appeler du secours; mais sa voix demeura sans réponse; il poussa plusieurs fois le cri des chouans, et ce cri ne fut répété que par des oiseaux de nuit qui planaient au dessus du marais. Madame de Bougeval était désespérée, et commençait à croire qu'elle arriverait trop tard, si elle arrivait.

Mais enfin, le jour commença à poindre sur l'horizon, et Léonard assura d'un ton fort dégagé qu'il ne tarderait pas à retrouver la chaussée, et qu'il ne s'en était pas écarté de cinquante pas.

Un éclat de rire sardonique retentit sur la surface du marais, lorsque le pauvre domestique eut émis à haute voix cette opinion. Madame de Bougeval fit un bond sur sa selle, et Léonard faillit tomber à la renverse croyant que le diable se moquait de lui.

— Eh! eh! dit la voix mystérieuse, vous êtes encore un plaisant guide, mon bon ami. sachez que vous avez quitté la chaussée de plus d'un quart de lieue. Cela vous apprendra à venir troubler mes canards dans leur sommeil. Si vous n'aviez pas une dame avec vous je vous aurais déjà puni d'une autre façon.

— Qui que vous soyez, s'écria madame de Bougeval, tirez-nous d'ici, et mettez-nous sur la bonne route.

— Prenez patience, ma petite dame, je travaille en ce moment à votre délivrance.

On entendit alors le bruit d'une chaîne qui frôlait le plat-bord d'un bateau, et quelques

instants après, la cadence d'une paire d'avirons annonça l'approche de l'inconnu qui se trouvait si heureusement dans ce désert marécageux. L'homme débarqua enfin, et s'approchant des voyageurs :

—Que diable venez-vous faire par ici à cette heure, leur dit-il, ? Vous n'avez pas la mine de braconniers, et je ne sais pas trop quelle affaire une dame peut avoir à traiter avec les pluviers et les poules d'eau de ce pays-ci...

—Nous cherchons une cabane de chasseurs, dit celle-ci ; une espèce de hutte où je dois trouver le garde-chasse Foucard. Vous devez savoir où est ce réduit.

— Certainement. Vous connaissez donc ce Foucard ?

— Non, mais il faut que je lui parle à l'instant.

— Eh bien, madame, c'est moi qui suis Foucard... Mais vous ne pouvez rester dans

cette fâcheuse position : laissez votre cheval aux mains de votre domestique ; et vous, camarade, ayez bien soin de ne faire un pas ni à droite ni à gauche, ni en avant, ni en arrière. Vous allez nous attendre ici, et ce sera la punition de votre folle présomption. Madame, je suis à vos ordres : ma cabane est là en face, et je vais vous y conduire en bateau. Là, vous serez plus commodément pour causer d'affaires.

— Je vous suis, dit madame de Bougeval ; mais hâtons-nous, car en ce moment les minutes valent des heures.

En quelques coups d'aviron, le garde-chasse eut bientôt atteint le chétif réduit où il avait donné pendant dix jours l'hospitalité à une princesse du sang royal. C'était, à proprement parler, une hutte de sauvage plutôt qu'une cabane. Quatre pierres enfoncées dans le sol fangeux du marais, un toit de branchages

et de joncs entrelacés, une muraille composée de fagots et de terre-glaise, c'était là toute la construction. Quant à l'ameublement de cette habitation, il n'en démentait pas l'extérieur : un banc de bois, une mauvaise table, un lit de mousse et de genêts, une couverture grossière et quelques ustensiles de chasse, c'était là tout ce qui garnissait cette mâsure. Madame de Bougeval ne pût se défendre d'une certaine émotion lorsque ses yeux furent frappés de cet aspect misérable; mais Foucard ne lui laissa pas le temps de réfléchir longuement aux privations et aux souffrances qu'il fallait endurer dans un pareil asile.

— Madame, lui dit-il, je ne m'attendais guère à l'honneur d'une telle visite. Je pense que des motifs bien graves ont seuls pu déterminer madame de Bougeval à relancer dans son terrier un vieux chouan comme moi. Parlez, qu'attendez-vous du père Foucard.

— La duchesse n'est-elle plus ici, dit-elle.

— Quelle duchesse, fit le garde-chasse en jouant l'étonnement.

—Allons, reprit madame de Bougeval avec un mouvement d'impatience, ne perdons pas de temps à faire des finesses. La duchesse est ici. Elle doit se rendre ce matin au presbytère de Sainte-Yves. Vous voyez que je sais tout.

— Mon Dieu, dit Foucard tout décontenancé, qui vous a dit?... mais elle est perdue!!!

— Non, elle n'est pas encore perdue, et je viens pour la sauver.

— La sauver ?... vous? madame de Bougeval?...

— Mais... ce n'est pas moi qui suis le sous-préfet, ce me semble.

— Ah ! pardon, madame, je ne sais plus ce que je dis... Que faut-il faire ?

— Il faut retenir ici la duchesse et l'empêcher de se rendre à Sainte-Yves, où la gendarmerie l'attend.

— Ciel ! mais elle est à Sainte-Yves depuis hier au soir

Madame de Bougeval demeura consternée en voyant que le but de son périlleux voyage était ainsi manqué. Quant au garde-chasse, habitué à tous les chocs imprévus, il se remit bientôt, et ne songea plus qu'à utiliser l'avis qui lui parvenait, au fond de son marais d'une manière si miraculeuse. Il apprit de madame de Bougeval tout ce qu'elle savait elle-même sur les dispositions qui allaient être prises contre la duchesse, et forma son plan en conséquence. Cette conférence se termina par l'assurance formelle que donna Foucard à madame de Bougeval, qu'il trouverait moyen

d'empêcher la police de saisir sa proie, puis, sans perdre de temps, il se mit en marche vers Sainte-Yves, après avoir guidé madame de Bougeval et son domestique jusqu'à la route de N***.

De son côté, le sous-préfet n'avait pas perdu son temps. Déjà les environs du presbytère de Sainte-Yves étaient cernés par une troupe assez nombreuse de gendarmerie ; mais suivant le conseil qu'il en avait reçu, M. de Bougeval avait fait habiller ses hommes en paysans, de sorte que rien ne pouvait prévenir la duchesse du danger qui la menaçait dans son asile et sous son déguisement. Au reste, en supposant même qu'elle eût essayé de fuir seule, les dispositions stratégiques du maréchal-des-logis qui commandait le détachement étaient prises de façon à intercepter tous les chemins praticables. Le presbytère s'élevait à quelque distance de l'église, dont il était sé-

paré par le cimetière de la paroisse : une route découverte conduisait à travers un plateau de bruyères basses jusqu'au hameau de Sainte-Yves, situé à plus d'un quart de lieue du clocher, et sauf un bouquet de bois qui s'étendait derrière le jardin du curé, nul accident de terrain ne pouvait protéger une évasion ou favoriser l'arrivée d'un renfort. D'ailleurs, ce point, regardé comme le plus important, était occupé par le maréchal des-logis et quatre hommes bien armés. Le reste de la troupe était disséminé dans la plaine, avec l'ordre de se cacher autant que possible, de laisser entrer librement au presbytère ceux qui en prendraient le chemin ; mais de ne permettre à qui que ce fût d'en sortir. La demeure du recteur de Sainte-Yves était donc devenue une trappe où l'on espérait saisir à coup sûr celle qui devait s'y trouver dans cette matinée.

Le soleil était déjà levé depuis longtemps,

et personne n'avait encore paru ni dans la plaine ni dans le bois; les gendarmes commençaient à trouver que la corvée était un peu longue, et attendaient avec impatience l'arrivée du sous-préfet; mais la monotonie du paysage qu'ils contemplaient depuis le matin se trouva tout à coup rompue par un spectacle auquel ils n'étaient aucunement préparés. En effet, au détour de la route qui aboutissait au hameau, on vit paraître la tête d'un convoi funéraire qui s'avançait lentement vers la petite église. Quatre paysans robustes portaient à bras, suivant la coutume de la campagne, un cercueil recouvert d'un drap mortuaire. Auprès d'eux, quelques enfants revêtus du surplis blanc, psalmodiaient la litanie des morts, enfin la marche était fermée par quelques autres paysans qui paraissaient être les parents et les amis de celui qu'on menait en terre. A cette vue, le maréchal-des-logis qui

commandait le'mbuscade, réfléchit profondément sur ce qu'il convenait de faire dans cette circonstance. Il sentait que la survenue d'un si grand nombre d'étrangers pouvait bien compromettre le succès de l'embuscade; mais d'un autre côté, ses ordres étaient trop précis pour qu'il osât prendre sur lui de les modifier : il exécuta donc à la lettre la consigne qui lui prescrivait de laisser libre l'accès du presbytère, sauf à voir plus tard s'il pourrait exécuter de même le second point de ses instructions, et empêcher d'en sortir ceux qui y seraient entrés.

Or, il y avait dans l'intérieur du presbytère, deux personnages encore plus embarrassés que le maréchal-des-logis : c'était d'une part le curé, de l'autre un vieux bonhomme qui cumulait les fonctions de sonneur, de bedeau, de jardinier et de fossoyeur. Personne en effet n'avait pensé à leur faire savoir qu'on aurait

besoin de leur ministère dans cette matinée, car l'autel n'était pas préparé, les cierges n'étaient pas allumés, la cloche n'était pas en branle, la fosse mortuaire n'était pas ouverte. Cependant, stimulé par la multiplicité de ses devoirs, le bedeau revint le premier de sa surprise, et, pour commencer par ce qui lui semblait le plus pressé : il courut aux cloches, qu'il fit bientôt résonner d'une manière lugubre ; puis, devançant dans le chœur le recteur éperdu, il se hâta d'allumer les cierges de l'autel, et d'ouvrir à deux battants la porte de l'église, après quoi il alla chercher sa pioche pour entreprendre un autre ouvrage. En ce moment, le cortège funèbre défilait lentement devant la maison du recteur pour se rendre à la chapelle; mais tout le monde ne suivit pas jusque dans le chœur la marche du convoi, et l'œil attentif du maréchal-des-logis qui surveillait de loin cette cérémonie inat-

tendue, put voir un homme de haute taille et de robuste apparence se détacher du groupe des parents et des amis pour se glisser dans le presbytère, dont la porte se referma sur lui. Un instant après, le cortège avait disparu dans la demi-obscurité de la chapelle : les porteurs du cercueil déposèrent à terre leur pesant fardeau, qui résonna d'une manière étrange ; puis bientôt le silence le plus religieux s'établit parmi les assistants, et, quoique le prêtre se fit attendre beaucoup plus longtemps que de coutume, aucun signe d'impatience ne vint troubler le recueillement général.

Enfin, la porte du presbytère se rouvrit : le recteur en sortit, précédé par un enfant de chœur à chevelure blonde, qui portait devant lui la croix d'argent et l'eau lustrale, et dont les traits animés, les regards pleins de feu, contrastaient étrangement avec les façons un peu embarrassées du vieillard. Mais au mo-

ment où le prêtre et son jeune acolyte allaient traverser le cimetière pour se rendre à l'église, un homme se montra tout à coup au détour du sentier, et leur barra le passage.

— Au nom de la loi ! dit il au prêtre, retournez sur vos pas , et livrez-moi les clés de votre demeure.

Et il présente au pauvre recteur les papiers qui l'autorisaient à pratiquer ses perquisitions.

Les morts n'attendent pas, dit alors l'enfant de chœur d'une voix ferme et décidée.

— Les morts n'attendent pas , répéta le prêtre avec tout le courage qu'il put trouver dans son cœur : allez, monsieur, ma maison vous est ouverte ; je vais remplir mon devoir, faites le vôtre.

Et il se remit en marche vers l'église, avec l'enfant de chœur qui pressa le pas de manière à faire croire qu'il était plus désireux d'arri-

ver au but que d'observer les convenances de son costume.

L'homme en question n'était autre que cet agent de police dont la figure s'est déjà dessinée plusieurs fois dans le courant de cette histoire. attiré par le glas funèbre de la cloche, qu'il avait pris d'abord pour un signal d'alarme, il avait hâté sa course de peur de manquer son but, mais en voyant dans le fond de l'église les paysans qui entouraient le cercueil, il n'osa pas arrêter le vieux prêtre, et troubler la cérémonie qui les avait attirés. il se résolut donc à visiter la demeure du recteur pendant son absence, et sans attendre la venue du sous-préfet, il appela près de lui le chef de la petite troupe qui cernait le presbytère, et se mit en devoir de commencer ses perquisitions. Ainsi que le curé le lui avait annoncé, toutes les portes étaient ouvertes; mais la maison paraissait absolument déserte. En

vain le maréchal-des-logis sonda les murailles et les boiseries pour y découvrir le réduit secret qui devait recéler leur proie, en vain il s'aventura dans les recoins les plus obscurs, en vain il parcourut le presbytère depuis ses fondations jusqu'aux combles, rien ne trahit dans cette étroite enceinte, la présence d'un être vivant. Déjà l'homme de la police commençait à croire qu'il s'était trop hâté, et que dans son ardeur de saisir la duchesse, il ne lui avait pas laissé le temps de tomber dans le piége. Mais le maréchal-des-logis avait ses raisons pour être plus persévérant dans ses recherches; il n'avait pas oublié, en effet, que l'un des suivants du cortége s'en était détaché pour entrer au presbytère: or, il n'avait vu sortir que le prêtre et un enfant de chœur, et la plus simple logique l'amenait tout droit à conclure que cet homme y était encore, et que le même refuge pouvait fort bien servir à deux

personnes. Enfin, à force de tâtonner de son côté, pendant que son compagnon explorait d'autres chambres, il découvrit dans un grenier, derrière une vieille armoire, un enfoncement où son instinct lui dit qu'un homme devait être blotti. En militaire prudent, il voulut d'abord s'assurer de ses armes, et fit un mouvement en arrière pour saisir un pistolet; mais avant qu'il eût le temps de se reconnaître, il se sentit saisi, renversé, garotté, et bientôt après, le bruit d'une serrure que son vainqueur fermait à double tour, lui annonça qu'il était prisonnier.

Pendant que le presbytère servait d'arène à cette lutte courte, mais décisive, une scène étrange se passait dans l'église, où le recteur avait été rejoindre le cortège funèbre. A l'arrivée du prêtre, les paysans se pressèrent autour de lui et de son porte-croix avec un respect mêlé d'enthousiasme qui paraissait s'a-

dresser à l'enfant de chœur plutôt encore qu'à l'homme de Dieu. Cependant, le jeune porte-croix s'était hâté de dépouiller son costume de sacristie, et l'on pouvait reconnaître, sous ses nouveaux habits ce petit paysan aux mains délicates, à la taille grêle et féminine, qui a déjà paru dans les premières scènes de cette histoire. La porte de l'église s'était refermée aussitôt sur ceux qu'elle contenait, et le vieux curé, qui commençait à retrouver son énergie, se prépara pour une cérémonie bien différente de celle dont la cloche funèbre avait annoncé la célébration. Les paysans se rassemblèrent au milieu de la nef, le drap mortuaire qui recouvrait le cercueil fut enlevé, et l'on vit alors que ce cercueil était un caisson d'armes et de fusils. Le curé bénit avec ferveur ces instruments meurtriers, et les distribua lui-même aux soldats vendéens. Foucard avait donc tenu la promesse qu'il avait faite à madame de

Bougeval, peu d'heures auparavant : la duchesse avait trouvé des défenseurs, et tout était prêt pour le combat. Mais que fallait-il attendre encore, et pourquoi Foucard tardait-il tant à donner le signal ?

L'intrépide lieutenant du comte de Kérandraon n'avait pas perdu de temps, comme on le voit, pour rassembler les restes de sa bande, et, par une ruse de guerre dont le succès justifiait l'audace, il était parvenu à tromper la vigilance de ses ennemis, à faire pénétrer sous leurs yeux mêmes, dans cette enceinte si étroitement cernée, des armes, des munitions, et des hommes dévoués. Mais il ne lui suffisait pas d'avoir égalisé les chances du combat, Foucard voulait jouer à coup sûr, et comme il voulait opérer de son côté une sorte de diversion, il était parti seul dans la maison du curé, après en avoir fait si heureusement évader la duchesse, sous son déguisement d'enfant de

chœur. C'était lui qui venait de terrasser le maréchal-des-logis de la gendarmerie, et s'il ne l'avait pas égorgé comme il en était le maître, il faut croire que cette clémence entrait pour quelque chose dans son plan de bataille.

En effet, aux cris du prisonnier, la ligne d'observation se rompit. Les gendarmes se rapprochèrent pour délivrer leur chef et l'agent de police, qui se trouvait alors dans une autre partie du logis, chercha le garde-chasse en armant ses pistolets; mais Foucard lui épargna la moitié du chemin, reçut sans s'émouvoir ses deux coups de feu, et se précipitant sur lui avec cette force colossale dont il venait déjà de donner une preuve, l'entraîna dans une chambre reculée qui donnait d'un côté sur le cimetière, de l'autre sur une petite cour placée à côté de la maison. Là, il lui fit subir le même sort qu'au maréchal-des-logis, en ayant soin toutefois de le dépouiller de

ses habits noirs. Cela fait, Foucard tira gravement de sa poche un briquet et du tabac, alluma d'abord sa pipe, et mit ensuite le feu aux vieilles boiseries de la chambre voisine; puis il descendit barricader la porte, et propagea l'incendie dans tous les coins où le feu pouvait trouver un aliment. Bientôt d'épais tourbillons de fumée enveloppèrent l'édifice, dont la toiture et les poutres commençaient à s'embrâser. Le garde-chasse remonta alors dans la chambre où gisait l'agent de police à demi-mort de peur.

— Au nom du ciel! s'écriait celui-ci, voulez vous me faire périr d'une mort aussi épouvantable? grâce! grâce! délivrez-moi!.. ah! c'est horrible!..

Foucard ne daigna pas lui répondre, et continua de fumer sa pipe, en considérant par l'une des fenêtres les progrès de l'incendie.

— Mais c'est infâme! reprenait le pauvre

diable en se tordant dans ses liens. Tuez-moi par pitié, tuez-moi ! mais mourir ainsi !.,.

Foucard se mit paisiblement à l'autre fenêtre pour regarder les gendarmes qui arrivaient et qui hésitaient à pénétrer dans la maison.

— Je puis faire votre fortune, disait l'autre en délirant ; je puis vous donner de l'or... beaucoup d'or... laissez-moi fuir..... grâce ! grâce !...

En ce moment Foucard entendit la voix du maréchal-des-logis qui appelait ses hommes à son secours, et bientôt après, le bruit d'une porte qu'on brisait, prouva qu'une partie des gendarmes avait pénétré dans la maison. Il saisit alors son prisonnier, l'amarra fortement au bout d'une corde, et le laissa doucement glisser par la fenêtre qui donnait sur la cour. Or, les gendarmes du dehors, comme ceux du dedans crurent voir dans ce corps balotté et tournoyant, un ennemi dont on aidait la

fuite, et, sans se donner le temps d'un plus long examen, déchargèrent tous ensemble leurs fusils sur la malheureuse victime du salut de Foucard. La corde se trouva coupée par une balle, et le cadavre tomba lourdement sur le pavé de la cour. Quelques secondes après, le garde-chasse, qui ne voulait pas laisser à ses ennemis le temps de recharger leurs armes, arrivait à terre par l'autre fenêtre, et gagnait en courant l'église où ses compagnons le reçurent avec des acclamations que ne put étouffer la sainteté du lieu.

— En avant ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, en avant, pour Dieu et la bonne cause.

Et à ce signal les chouans s'élancèrent en ouvrant un feu terrible sur leurs ennemis. Une épaisse fumée se déroula bientôt sur le cimetière où les chouans avaient pris position, et déroba aux regards des gendarmes, les mouvements de la petite troupe vendéenne.

Aveuglés par l'incendie du presbytère, étourdis par cette attaque imprévue, démoralisés par la perte de leur chef, qui n'avait échappé aux flammes que pour tomber un des premiers sous la balle d'un chouan, les gendarmes, quoique bien supérieurs en nombre, ne purent gagner un pouce de terrain et la bande vendéenne se maintint vigoureusement dans son poste, pendant le temps nécessaire pour assurer la fuite de la duchesse et du vieux prêtre. Enfin, Foucard remettant son fusil en bandoulière, fit entendre encore une fois ce fameux commandement : *Egaillez-vous, les gars!* et la fusillade cessa. Les gendarmes n'avaient plus d'ennemis devant eux.

Dès le soir même, et dès qu'elle eut connaissance de ces événements, qu'elle avait contribué à préparer, madame de Bougeval fit tenir à M. le comte Henri de Kérandraon un petit billet ainsi conçu :

« Vous avez racheté mon honneur : je viens de vous rendre le prix de cette rançon en conservant le vôtre. Nous sommes quittes. Adieu, ne cherchez jamais à me revoir. »

Quelque temps après, le comte de Kérandraon se fit tuer au château de la Penissière.

UN CAMARADE DE COLLÉGE.

I.

C'est une terrible loterie que celle qui peut arracher un homme à sa famille, à son état, à ses espérances, et le courber sous la verge de fer d'un autre homme qui a sur lui le privilége des galons et de la brutalité. Sans doute

vous rencontrerez des malheureux pour qui la vie militaire semble une condition préférable à la misère qui les attendait; mais pour ceux chez qui le sentiment de la liberté bat dans la poitrine, est-il un état qui présente plus d'esclavage et de dégoûts? Faire abnégation de sa volonté pour se soumettre à une loi implacable; devenir automate, ne marcher, ne mouvoir les bras, la tête, les yeux même que sur le commandement d'un supérieur, voilà ce qu'on nomme la discipline, voilà ce que le sort peut imposer à un homme qui pense. Encore pendant la guerre, il y a la gloire, vain mot qui sonne creux, mais qui étourdit; mais durant la paix, cette vie passive n'est-elle pas accablante, alors que le rôle d'un soldat se réduit à servir de passe-temps aux princes et de figurants dans les promenades publiques?.

Aussi, allez dans la grande salle de l'Hôtel-de Ville, un jour où le hasard décime la po-

pulation : quel silence impatient pendant que l'on déroule le papier sur lequel est inscrit l'arrêt fatal : On lit : c'est un numéro qui ne laisse aucun espoir à celui qui l'a tiré, et il se fait dans toute la salle un murmure de joie auquel le triste conscrit s'efforce de répondre par un sourire. Tel est aujourd'hui ce spectacle, tel il était à l'époque où Richard, le héros de cette histoire, payait à sa patrie le tribut de ses vingt ans. Mais Richard n'eut pas à essuyer les rires sardoniques de la foule : le numéro qui lui échut étant un des plus élevés, la chance à laquelle il échappait retombait sur les autres.

— Mon ami, je te félicite, lui dit d'un ton qu'il rendait le plus affectueux possible un jeune homme vêtu avec la dernière élégance.

—Je suis fâché, mon cher Alfred, de ne pouvoir te féliciter aussi ; mais ce qui me tranquillise, c'est qu'avec ta fortune tout peut s'acheter.

— Il est vrai que le malheur eût été plus grand pour toi, bien qu'à tout prendre, dans ta position, l'état militaire soit un gagne-pain comme un autre.

— Et ma sœur, et mon père, s'écria Richard en rougissant de dépit.

— Parbleu ! tu as raison, je ne pensais qu'à toi.

— Je le crois facilement.

Il y avait dans le ton des deux interlocuteurs, d'un côté, un air de supériorité et de protection, et de l'autre, la fierté d'un amour-propre qui s'en trouvait blessé. Vous eussiez facilement reconnu que, malgré leur familiarité, il n'existait entre eux aucune intimité véritable. Cependant ils sortirent en se donnant le bras, et se dirigèrent avec empressement vers une des maisons les plus propres du quai de la Ferraille.

Un vieillard se tenait sur le seuil d'une

boutique de chétive apparence, ayant à ses côtés une jeune fille fraîche et blonde, et leur regard à tous les deux plongeait avidement sur toute la longueur du quai. Richard les aperçoit, en un instant il est dans leurs bras.

— Oh ! mon père, ô Julie, je reste près de vous pour vous servir d'appui.

Et il les pressait tous deux sur son sein avec effusion ; c'est qu'alors sa carrière paraissait libre devant lui, c'est qu'il voyait se déchirer le rideau d'incertitude que les chances du sort tiraient sur son avenir.

Alfred contempla quelque temps ce tableau , mais ses yeux exprimaient l'impatience et non l'attendrissement ; on lisait même sur sa bouche comme un sourire de dédain ; puis, tout à coup, à un regard de la jeune fille, qu'il semblait épier, il fit un gracieux salut et disparut.

— Ton ami s'éloigne, dit le vieux Gauthier ; notre accueil l'aura peut-être blessé.

— En effet, ajouta timidement Julie, nous aurions pu lui faire comprendre au moins que nous nous apercevions de sa présence.

— Non, non : c'est une âme forte, qui ne se plait pas aux scènes de famille ; il est parti, la raillerie sur la bouche, et nous prenant en pitié.

— Oh ! mon frère, en parlant ainsi, vous le calomniez peut-être.

— Je désire me tromper, mais je ne crois pas, ma bonne Julie ; et ce que je souhaite, continua Richard en fixant sur sa sœur un regard de tendresse inquiète, c'est de rencontrer Alfred ici le plus rarement possible.

Nos personnages sont en scène : faisons maintenant plus ample connaissance avec eux. Gauthier est un modeste antiquaire, où, pour parler le langage du sièle, un marchand de bric-à-brac, mais un marchand de bric-à-brac modèle, amateur passionné de toutes les vieilleries qui encombrent sa boutique, et narra-

teur ou inventeur d'une foule de chroniques curieuses qui se rattachent à chacune d'elles. Il possède des médailles trouvées dans des ruines quelconques, un morceau de l'armure de la Pucelle, l'écu de Dunois, des pots en porcelaine d'un roi du Japon, de vieux chapeaux à trois cornes, et une foule d'autres pièces originales; tout cela reste dans un chaos que l'on croirait cent et cent fois inextricable. Eh bien, demandez-lui le plus petit objet de son *cabinet de curiosités*, et il vous le donnera avec une merveilleuse promptitude. C'est que jamais main étrangère n'est venue troubler, par un arrangement inopportun, cet admirable désordre ; c'est que depuis trente ans, il a eu le loisir d'étudier et de classer cet amas de choses, et qu'il pourrait, au besoin, dire l'histoire de toutes les générations d'araignées qui se sont succédées dans cette tranquille demeure. Tel est le père Gauthier : il porte une redin-

gote d'un gris passé, mais propre, un pantalon à pieds, une casquette à large visière, des lunettes bien larges et bien rondes, et, avec tout cela, la figure la plus respectable et la plus bienveillante qui se puisse voir.

Julie, sa fille, est une jolie petite ouvrière de seize ans, l'air enjoué, la figure rose et attrayante. Richard quoique mis avec une égale simplicité, a quelque chose dans son extérieur qui semble se rattacher à une classe plus élevée que celle de son père et de sa sœur. C'est que Richard était le filleul d'un homme assez riche, qui lui avait fait donner à ses frais ce qu'on appelait alors une bonne éducation. Puis cet excellent parrain était mort, et Richard, privé de son appui, se trouvait moins avancé sur cette route qu'il ne l'eût été sans doute sur une autre moins brillante.

Cependant il avait senti qu'il devenait le bras droit de sa famille, à laquelle le com-

merce de son père ne pouvait plus suffire, et il trouvait dans cette idée de quoi soutenir son courage. Mais jusqu'ici sa position était encore bien précaire, et plusieurs fois déjà il avait vu ses premiers pas entravés, ses premières espérances cruellement déçues.

Les malheurs se suivirent : une fausse spéculation avait ruiné le négociant chez lequel Richard travaillait, puis sa mère était morte à la suite d'une longue maladie, dont les frais avaient encore augmenté la gène de Gauthier et de sa famille. Un jour, le vieillard prend son fils à part et lui dit :

— Richard, mon ami, te voilà homme maintenant, ton père peut te confier ses peines et ses inquiétudes, parce que tu es en âge de les soulager. J'ai toujours vécu de la manière la plus modeste. Je me trouvais heureux au milieu de tous les monuments des temps passés que je me plaisais à contempler, parce que, Dieu

merci, il y avait toujours du pain pour ma femme et mes enfants. Jamais, je l'espère, personne n'a eu à se plaindre de moi et j'aurais voulu m'endormir doucement au milieu de ces souvenirs tranquilles ; mais le ciel avait réservé les chagrins pour mes derniers jours. Ils ont commencé à la mort de ta pauvre mère, de ma vieille compagne. Il en coûte cher pour mourir à Paris ; et d'ailleurs maintenant notre commerce est gâté par une foule de traficants qui ne cherchent qu'un sordide intérêt, et qui n'ont rien de grand rien d'artistique dans l'âme. Pour subvenir aux dépenses de la maladie et aux frais des derniers devoirs que nous avons rendus à ta mère, j'ai emprunté pour la première fois de ma vie. Dans cinq jours, je dois rendre 2,000 francs ; je désespère de les trouver, et si tu n'es pas plus heureux que moi, il me faudra voir déshonorer en un jour plus de cinquante ans d'honneur et de probité.

— Merci, mon père, merci de cette confiance... Mais pourquoi avoir tardé si longtemps? les instants qui nous restent sont bien courts,

Richard avait quelques amis ; mais les vrais amis d'un homme sans fortune sont toujours sans fortune comme lui, et l'offre de leur modeste bourse ne pouvait lui être d'aucune utilité. Deux jours s'étaient déjà écoulés, et le terme fatal approchait sans que Richard eût seulement l'espoir de sauver à son père le chagrin qu'il redoutait. Dans cette extrémité, il songea à Alfred, mais l'idée de lui demander un service répugnait à sa fierté.

Alfred de Vallore avait fait ses études au même collége que Richard.

Là, une espèce d'intimité s'était établie entre eux ; mais, plus tard, la différence de fortune et la différence plus grande encore de caractère, avaient réduit cette intimité à des

relations très rares, et dans lesquelles, comme nous l'avons déjà vu, le juste amour-propre de l'un était continuellement en garde contre l'orgueil de l'autre. Alfred, à son entrée dans le monde, s'était livré à tous les plaisirs que sa fortune lui permettait, et son cœur n'avait pas été long à se corrompre. Aussi Richard, qui le connaissait, le voyait-il avec peine dans la maison de son père, parce qu'il craignait que sa sœur qui n'avait pas une âme à croire à la perversité, ne se laissât séduire au gracieux abandon et à l'aimable laisser-aller d'Alfred.

Cependant, c'était le lendemain qu'il fallait avoir trouvé la somme nécessaire, et Richard qui voyait l'anxiété de son père, à laquelle il opposait des espérances qu'il n'avait pas lui-même, ne put résister plus longtemps. Ce jour là, Alfred passa dans un élégant cabriolet; Julie travaillait dans la boutique : il l'aperçut et descendit. Après avoir serré machi-

nalement la main de son ancien camarade, honoré le père Gauthier d'un salut protecteur et la jeune fille d'un regard empressé, il s'apprêtait à étourdir la pauvre enfant de son babil du grand monde et de son enjouement prétentieux.

Mais Richard l'interrompit :

— Alfred, j'ai besoin de te parler : me feras-tu la grâce de m'écouter un instant ?

Alfred fixa sur lui un regard étonné, cherchant à lire dans ses yeux la cause de cette apostrophe. Il n'avait point coutume de lui entendre faire de confidences, et la curiosité le poussa à le suivre aussitôt.

Richard ne lui laissa pas le temps de l'interroger ; son secret lui pesait trop au cœur :

— Le sort ne t'a pas favorisé, Alfred, et, sans aucun doute, tu ne veux pas être soldat : il te faut donc un remplaçant.

— Oh ! certes, je chargerai un autre de dé-

fendre la patrie ; c'est un honneur dont je ne me soucie point.

— Eh ! bien ! si au lieu de prendre au hasard, dans une classe dépravée, un homme qui ne te présente aucune garantie, je t'offrais l'occasion de sauver une famille de l'opprobre et de t'acquérir en même temps un remplaçant dont je suis aussi sûr que de moi-même, tu ne refuserais pas ?

— Pourquoi refuserais-je, s'il ne faut pas payer à part le prix de son honnêteté.

— Ne crains rien. Seulement, comme la circonstance qui l'oblige à se sacrifier ainsi ne peut être que très pressante, il met pour condition expresse que l'affaire sera terminée et la somme payée demain. C'est là tout ce que je te demande, tout ce que je te conjure d'obtenir de ton père ; mais dis-lui bien que c'est un marché que je lui propose, et un marché dont il n'aura pas à se repentir.

Le reste du jour Richard fut plus tranquille, et son calme fit renaître la joie et l'espérance au cœur de son vieux père. Au moment de partir il l'embrassa avec tendresse :

— Dans quelques heures, tu pourras remplir tes engagements.

— Oh ! mon fils, si le ciel est juste, il entendra ma bénédiction.

Et pourtant une grosse larme roulait dans les yeux du jeune homme, c'était le dernier adieu de Richard à la liberté.

II.

Quand Richard arriva chez M. de Vallore, il lui fallut attendre longtemps que celui-ci se rendit visible. Dans tout autre moment, sa fierté aurait été révoltée; mais alors il ne souffrait que d'impatience. On l'introduisit enfin.

— C'est vous dont mon fils m'a parlé hier, et qui vous proposez pour être son remplaçant.

— Oui, Monsieur, et l'on a dû vous dire aussi quel est le motif qui me réduit à cette nécessité.

— Oui, et je consens à y croire : comment vous appelle-t-on ?

— Richard Gauthier.

— Richard ! c'est le nom de celui qui a répondu de vous à Alfred.

— Je lui ai répondu de moi-même.

M. de Vallore daigna alors le regarder, et le résultat de l'examen fut satisfaisant, puisqu'il souscrivit définitivement à la demande et aux conditions du jeune homme. Le traité fut conclu, on remit au lendemain pour remplir les formalités exigées par la loi. Aussitôt que Richard se vit maître de rendre le bonheur à son père, il oublia toutes les humiliations qu

avaient navré son cœur, et se sentit presque de la reconnaissance pour celui qui venait de le marchander.

En partant il rencontra Alfred, qui sortait négligemment de son appartement.

— Te voilà déjà, Richard? Il paraît que pour toi l'heure fixée est vraiment l'heure militaire. L'affaire est-elle déjà terminée et mon remplaçant admis ?

— Oui, tout est fini.

— J'en suis ravi pour toi; mais, dis-moi : trouverai-je encore ton protégé chez mon père Au moins faut-il que je le voie.

— Tu peux, pour cela, te dispenser d'aller plus loin. il est devant tes yeux.

— Tu plaisantes sans doute ; toi, mon remplaçant.

— Penses-tu que ce soit un sujet à plaisanter ?

— La chose est du moins presque incroya-

ble. Il y a quelques jours quand je te parlais de l'état militaire, tu me répondais avec tant de feu. *Et mon père, et ma sœur !*

J'aimais alors ma liberté, parce que je savais qu'elle leur était utile : aujourd'hui je l'ai vendue, parce que le prix leur en est indispensable.

Alfred ne trouva dans la sècheresse de son âme que de ces phrases banales, de ces consolations qui pèsent au lieu de soulager. Dailleurs, les moments étaient précieux pour Richard, qui songeait à l'inquiétude poignante de son père. Il se hâta de le rejoindre. Quelques instants après son retour, on vint réclamer l'exécution des engagements que Gauthier avait pris, et l'heureux vieillard montra fièrement qu'il était en devoir d'y satisfaire.

Cependant des bruits de guerre commençaient à circuler. On était en 1823 : nos gouvernants préparaient une promenade en Es-

pagne, et leurs trompettes sonnaient aussi fort pour cette ridicule momerie que s'il se fut agi d'une guerre nationale. On menaçait d'appeler aux armes les conscrits de la classe dont Richard faisait partie ; mais le père Gauthier, qui suivait les évènements politiques avec une persévérance pardonnable à son âge, ne voyait dans cette nouvelle qu'un sujet de se réjouir ; car le sort avait délivré son fils de toute inquiétude. C'est lorsque tout est agité autour de soi que l'on goûte le mieux le calme dont on jouit.

Un jour il reçut, à l'adresse de son fils, une lettre portant le cachet du ministère. Richard était alors absent ; le brave antiquaire et sa charmante fille cherchèrent à deviner le but de ce message, et ils lui en donnèrent cinquante, mais tous selon leur cœur. Richard rentra, Julie lui rendit sa lettre avec empressement.

— Tiens, regarde, dit-elle en riant ; tu nous as caché quelque chose.

— Déjà ! s'écria-t-il tristement; car le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il se flatte toujours de quelque espérance ; et lorsqu'arrive le malheur qu'il a prévu, il en est encore frappé comme d'un incident subit. Richard, pour toute] explication, présenta la lettre à son père.

— Oh ! je comprends maintenant ! dit celui-ci après l'avoir lue... si je ne suis pas mort de honte, c'est pour mourir aujourd'hui de chagrin. Il pressait la tête de son fils contre sa poitrine avec une douleur déchirante.

Il est si pénible de tomber ainsi tout à coup lr-desaécurité la plus parfaite à la certitude du malheur ! Il s'était vu dans son avenir, appuyé sur le bras de son fils, terminer doucement sa carrière ; et maintenant il ne restait auprès de lui que sa fille, pauvre enfant qui

ne pouvait lui donner que ses caresses, et à laquelle le bras protecteur de Richard n'était pas moins nécessaire qu'à lui-même.

Dix jours après, le triste jeune homme s'arrachait de la maison paternelle pour obéir à l'ordre qu'il avait reçu et regagner le régiment dans lequel il avait été incorporé. Là, il fit bientôt les premières épreuves des dégoûts qui lui étaient réservés. Une prévention malheureusement trop justifiée existe contre les remplacants ; Richard était remplaçant, il avait l'âme trop délicate pour étaler les généreux motifs qui lui avaient fait sacrifier sa liberté. Il souffrait cruellement, mais avec patience. Malgré la fierté de son caractère, il se pliait courageusement à la condition qu'il s'était imposée. En agissant autrement, il aurait dû paraître se repentir de ce qu'il avait fait pour son père.

Cependant l'ordre était donné aux troupes

de se concentrer vers les frontières d'Espagne; son régiment était sur le point de se mettre en chemin, Richard reçoit une lettre de son père, il l'ouvre avec joie, c'était là maintenant toute sa consolation ; mais à peine a-t-il la force de la terminer. Une expression de rage et de douleur se peignait sur sa figure, habituellement douce. Il court à son chef, lui demande un congé de quelques jours, des affaires qui ne souffrent pas de retard exigent impérieusement sa présence à Paris. Le congé lui est refusé malgré ses instances, ses prières, ses larmes même. Les circonstances ne le permettent pas.

Les circonstances ne lui permettent pas d'aller sauver son père du désespoir, d'aller venger sa sœur indignement outragée, car c'est là cette fatale nouvelle qu'il vient d'apprendre. Un ravisseur, Alfred, celui à qui il s'est vendu, a profité de son absence pour séduire

le cœur de Julie. Il s'est fait un mérite de ce qui était à jamais un opprobre pour lui. Si Richard a perdu sa liberté, c'est qu'il a voulu le priver du bonheur de lui rendre service ; Et Alfred parvint à persuader ces mensonges à la trop crédule jeune fille, qui se sentit pour lui toute la reconnaissance d'une âme tendre ; alors l'infâme en a abusé, et Julie a disparu de la maison de son père.

Que l'on se mette à la place de Richard avec son caractère impétueux, et l'on ne s'étonnera pas si le soir, même, malgré ses chefs et la discipline, il était en route pour Paris. Il trouva son père abîmé dans la douleur ; sa vue le ranima un peu. Le vieillard était loin de soupçonner le danger terrible auquel son fils s'exposait pour venir à son secours. Richard courut chez M. de Vallore ; la première personne qu'il aperçoit, c'est Alfred, Alfred qui pâlit comme par l'effet d'une vision terrible.

— Tu me croyais encore bien loin, n'est-ce pas, Alfred, et tu espérais te jouer à ton gré d'un vieillard et d'une jeune fille? Lâche! rends-moi ma sœur!

— Ta sœur? dit Alfred d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, personne ne l'a ravie; tout ce qui est arrivé ne s'est fait que de son plein gré.

— Imposteur! tu la calomnies!

Eh! Richard, pas tant d'insultes; tu te crois offensé, tu veux une réparation? je suis prêt à te la donner, quelque sanglante que tu la désires.

— Non! non! ce serait trop d'honneur pour toi; et d'ailleurs tu n'y risquerais pas assez : ma mort t'assurerait l'impunité, et la tienne n'effacerait pas la honte dont tu as flétri la virginité de ma sœur et les cheveux blancs de mon père. A tant d'ignominie il n'est qu'une réparation : je l'exige, entends-tu? je l'exige,

et si ton orgueil me la refuse, il existe des tribunaux où l'on punit le rapt et la violence; je t'y traînerai, misérable, je livrerai ton nom à l'exécration publique, et ce n'est que si la loi ne me rend pas justice que j'aurai ta vie ou que tu auras la mienne.

Quand Richard revint chez son père, il y trouva Julie, Julie qu'on avait ramenée. Oh! quel cruel ravage, un mois de désespoir avait fait sur la figure de la pauvre enfant! ses traits portaient l'empreinte d'une longue souffrance; son air d'enjouement avait fait place à une morne tristesse; et aussitôt qu'elle aperçut son frère, elle s'évanouit de frayeur. Cependant combien ce dernier était loin de vouloir lui adresser des reproches? Quand il la vit dans cet état déplorable, il fondit en larmes, et ses larmes soulagèrent un peu son oppression. Il fit part à son père de ses espérances, et un rayon de joie traversa jusqu'au cœur du

malheureux Gauthier, qui appelait alors son fils, l'ange consolateur de sa vieillesse.

La nuit rendit un peu de repos au père Gauthier, tandis qu'elle ramena à l'esprit de Richard l'idée des dangers où sa fuite l'exposait. Jusq'alors les sensations fortes et nombreuses qui l'avaient assailli ne lui avaient pas permis de mesurer l'abîme au bord duquel il se trouvait. A présent qu'il était plus calme, il lisait au fond : *Mort et ignominie.*

Cependant, le lendemain, la force de son âme dominant sa juste frayeur, il allait sommer Alfred de lui donner la satisfaction qu'il exigeait, lorsqu'on lui remit une lettre qu'il reconnut pour être d'Alfred lui-même. Un tremblement soudain le saisit, il lit avidement : « Richard, as-tu pensé que je voulais payer par l'esclavage de toute ma vie une folie de jeune homme? Erreur. Je brave ton courroux et le mépris de mon père, je brave la justice

dont tu me menaces ; si tu tiens à la vengeance, tâche de découvrir ma retraite. A l'heure où tu recevras cette lettre je serai hors de France. Si tu crains la mort où les galères, je te conseille en ami, de suivre mon exemple. Adieu, au revoir. »

— Oui, je te suivrai? murmura sourdement Richard, et il tomba comme anéanti.

Quelques minutes après, la boutique de Gauthier était encombrée par des gendarmes qui arrêtaient, au nom de la loi, Richard, déserteur. Tant de coups avaient brisé le cœur de son pauvre père; sa douleur à ce moment terrible ne peut pas être dite. Le déserteur fut arraché des bras de son père presque expirant; Julie s'était pendue à son cou et voulait le suivre; mais les soldats la repoussèrent, et elle resta seule aux pieds du vieillard, dont la douleur avait usé le reste de vie, et avec la perspective de la honte et de la misère.

Richard Gauthier, accusé et convaincu de désertion en temps de guerre, mais avec circonstances atténuantes, fut condamné à dix ans de fers et à la marque.

Ses juges le recommandèrent à la clémence du roi.

L'ENFANCE D'UN GRAND MUSICIEN.

Il y a deux choses, dans l'ordre moral, qui sont merveilleusement pesantes; à savoir : un secret pour le cœur d'une femme, un oratorio inédit pour le portefeuille d'un auteur. S'il est difficile de se débarrasser de l'un, l'autre

n'est pas moins difficile à garder. Le secret est un paquet mal attaché, toujours prêt à glisser dans vos mains ; l'œuvre inédite est un boulet de fer qu'il faut traîner sans cesse au bout d'une chaîne artistement rivée. Or, maître Joachim Roller était condamné à ce boulet : depuis longues années le tiroir de son bureau était gros d'un chef-d'œuvre, et le moment de la délivrance n'arrivait pas. Depuis trente ans, pourvu du modeste emploi de maître d'école, Joachim Roller végétait tristement à H...., petite ville sur la frontière de la Hongrie, et dévorait impatiemment son obscurité. Nous verrons tout à l'heure comment l'oratorio inédit rendit à l'art musical un service important, et comment son auteur ignoré à mérité notre reconnaissance.

Roller joignait, selon l'usage, les fonctions de maître de chapelle à celles de maître d'école. En effet, dans presque toute l'Allema-

gne, les enfants apprennent la musique en apprenant à lire, et souvent leur admirable instinct pour cet art se développe avant leur intelligence. Quant à Roller, il s'acquittait de ses doubles fonctions en véritable Allemand, c'est-à-dire avec zèle et conscience ; et grâces à ses leçons, soutenues de temps en temps par le judicieux emploi des verges et de la férule, une trentaine de marmots étudiaient à la fois l'alphabet et la gamme. Il fallait voir, le dimanche, avec quel orgueil magistral le grave Roller dirigeait l'exécution de quelque vieille fugue, de quelque ancien motet des grands-maîtres, lorsqu'après vingt mois de peine et vingt répétitions, les plus habiles d'entre ses élèves se trouvaient en état de dire ces morceaux à l'orgue de la paroisse ! Souvent même, il ne dédaignait pas de confier à leur jeune talent ses propres compositions, et plus d'une fois, les habitants de H...., purent admirer

le génie musical de leur magister : c'eût été bien autre chose, vraiment, s'ils eussent connu certain oratorio.

Un jour cependant, le ciel sembla prendre pitié du compositeur ignoré en lui présentant une occasion de se faire connaître. Il s'agissait de la réception d'un nouveau seigneur, et l'église devait dans cette circonstance, déployer toutes les pompes et toute la majesté de ses cérémonies. Roller se promet bien d'y faire briller aussi tout son talent : parmi ses nombreux chefs-d'œuvre, il choisit avec soin les plus saillants et se hâte de les faire répéter à ses écoliers . Le seigneur doit être un homme de goût ; il appréciera sans doute ces mélodies gracieuses, cette harmonie pleine de richesse et de force; grâce à lui, l'oratorio verra le jour.....! Il faut, en attendant, l'accabler de chefs-d'œuvre; aussi Roller, dans une nuit d'inspiration, prépare-t-il un *Vivat in œternum*

à trois voix qui doit terrasser son auditoire. Deux jours encore, et le glorieux dimanche allait arriver ! deux jours encore et Roller devenait un grand homme ! Hélas ! le ciel avait voulu soumettre le pauvre grand homme à une cruelle épreuve. Le vendredi, à l'heure de la répétition, son premier soprano n'était pas encore venu, Le jour se passe, point de nouvelles de l'enfant. Roller se fâche d'abord, et bientôt il tremble. Les minutes sont pour lui des heures d'ennui, et chaque moment redouble son inquiétude. Enfin il n'y peut plus tenir ; il court chez les parents du jeune chanteur, et apprend de la bouche même d'une mère éplorée que le pauvre garçon s'est cassé le bras en tombant d'un arbre. Je vous laisse à penser quelle fut la douleur du compositeur désappointé : tout son avenir détruit, toutes ses espérances brisées, tous ses soins perdus ! Il accuse, dans sa colère, et le ciel et l'enfer ;

il s'emporte contre les arbres qu'il rencontre, il les battrait volontiers. Bientôt, épuisé par le désespoir, il rentre chez lui, et sans écouter les reproches de sa gouvernante, dévore en jurant le dîner qu'elle lui présente, et vide, dans son indignation, trois bouteilles au lieu de deux. Ne croyez pas qu'il songe le moins du monde au malheur de l'enfant et à son bras cassé : oh! la douleur est plus égoïste; il ne pense le brave homme, qu'à la perte de son meilleur chanteur, qu'à l'impossibilité de faire dire ses solos, et surtout ce précieux *Vivat in œternum*, idée cruelle, qui le fait dîner à la hâte, endosser machinalement son habit marron, saisir d'une manière instinctive sa longue canne à pomme d'or, placer sa perruque de travers, enfoncer son chapeau sur ses yeux, et s'élancer à grands pas sur la route qui traverse la ville, comme pour échapper à ses chagrins.

Roller absorbé par les plus tristes pensées, marcha longtemps sans savoir où il allait. La soirée était belle, la route très douce; il ne songea pas un instant à revenir sur ses pas. Mais enfin la nuit le surprit au bout d'un petit village de Robrau, près d'une maison qui paraissait appartenir à un charpentier. Le pauvre voyageur, hors d'état de faire une pareille remarque, aurait sans doute continué beaucoup plus longtemps sa lugubre promenade s'il n'eût eté tiré de sa rêverie par un bruit extraordinaire qui se faisait entendre dans cette maison; Roller tressaillit, écouta attentivement, puis s'approcha doucement d'une fenêtre qui était restée entr'ouverte. Alors il put distinguer les sons d'une espèce de harpe, dont les accents sourds et plaintifs rappelaient le timbre voilé des cordes basses du violoncelle. Après un prélude grave et plein d'énergie, un profond silence régna

dans la maison. Roller se préparait à reprendre le chemin de H...., lorsque d'autres accents, soutenus par les accords de cet étrange instrument, le forcèrent de s'arrêter. Deux voix pleines de fraîcheur et de charme entonnaient une prière du soir, dont la mélodie simple et suave se dessinait avec grâce sur un accompagnement non moins simple et suave.

Mais Rollér n'écoutait rien de tout cela. Parmi ces deux voix si justes, si pures son oreille exercée avait reconnu le timbre plus mordant d'une voix d'enfant. Une vague espérance entra dans son âme, et il se mit à suivre avec un intérêt indéfinissable les broderies bizarres dont cette voix couvrait le chant plus doux d'une femme et les écarts prodigieux, l'agilité merveilleuse de ses arpéges, brillants et hardis... Roller se précipite dans la maison, « Sait-il lire la musique, s'écrie-t-il, sait-il lire la musique? » Il avait répété dix

fois cette question avant que les pauvres musiciens se fussent remis de cette brusque interruption. Enfin, le joueur de harpe, le charpentier répondit, à l'impatient Roller que personne, chez lui, ne savait la musique. Grand désappointement du maître d'école. Il insiste cependant : il se hasarde à faire compliment au charpentier sur l'instrument qu'il a inventé, à la mère sur les heureuses dispositions de son fils ; enfin, à force d'amabilité, il parvient à se faire pardonner son apparition tant soit peu fantastique. Puis quand il croit avoir assez préparé les voies, il en vient à son but, et propose aux parents du jeune Sepperl de se charger gratuitement de son éducation physique, intellectuelle et musicale. Le pauvre charpentier était l'unique soutien d'une nombreuee famille : une pareille proposition devait lui sourire infiniment : il accepta, et, dès le même soir, après avoir embrassé sa mère, Sep-

perl, ou si vous l'aimez mieux, Joseph alla coucher à H.....

Roller s'était imposé une rude tâche. Dès l'aube du jour il dut se mettre à l'œuvre. Ce n'était pas chose facile que d'apprendre, note par note, phrase par phrase, huit ou dix pages de musique à un enfant de six ans. Il fallait compter bien fermement sur les moyens naturels de Sepperl pour oser tenter un pareil essai. Mais cette voix, pour ainsi dire, toute faite, cet instinct musical si extraordinaire, et plus que tout cela, le désir de faire connaître son oratorio; encourageaient maître Joachim. A deux heures, Il était consolé, à trois heures, il avait trouvé dans Sepperl son premier soprano; à quatre heures, il s'applaudissait de l'aventure et remerciait le ciel d'avoir cassé le bras de son meilleur élève. Alors il songea à ménager les poumons de l'enfant merveilleux que la fortune lui envoyait, et le reste

du jour fut consacré au repos. Roller, comme un autre Alexandre, s'endormit profondément jusqu'au lendemain, et lorsque les cloches de la paroisse, carillonnant à toute volée, vinrent le réveiller, il n'éprouva pas le moindre sentiment de crainte : avec Sepperl il était sûr du succès.

Je n'essaierai pas de vous dépeindre l'effet prodigieux que produisit la voix du premier soprano solo dans les morceaux où le jeune Sepperl se fit entendre. Roller était radieux. Il y avait un charme si puissant dans ces accents toujours si purs qui se déroulaient majestueusement à travers les voûtes sonores de l'église, il y avait tant de grâce et d'éclat dans les traits, souvent difficiles, que Roller n'avait pas cru devoir supprimer, il y avait tant de bonheur enfin dans l'exécution des *solos* que l'auditoire paraissait transporté. Quant au seigneur, que maître Joachim Roller obser-

vait avec tout l'intérêt qu'on peut croire; il ne quitta pas un seul instant l'attitude de la plus vive attention; après l'*O Salutaris*, il s'appuya même sur le bord de son prie-dieu, comme un homme profondément ému. Roller triomphait, et embrassait le jeune Sepperl qui le secondait si bien. Enfin, le trio *Vivat in œternum* vint terminer dignement cette glorieuse matinée, et un murmure flatteur, que sans doute le bon Roller ne manqua pas d'attribuer au mérite intrinsèque du morceau, témoigna encore une fois de l'admiration des assistants pour l'organisation prodigieuse du premier soprano.

Aprés l'office, Roller se hâtait de descendre pour recevoir les compliments que lui devait le seigneur dont il venait de célébrer la bienvenue, lorsqu'il fut accosté par un petit homme d'apparence assez bizarre, qui lui dit d'un ton brusque :

— Il y a du bon dans votre musique. Vous avez une ou deux voix passables parmi vos enfants. Quel âge a votre soprano ? Montrez-le-moi.

Sepperl descendait en cet instant. Roller le présenta à l'inconnu, et courut après le seigneur, dont il voulait gagner l'amitié.

— Mon ami, dit l'inconnu à Sepperl, depuis combien de temps celui-là t'apprend-il la musique ?

— Depuis hier, dit l'enfant.

— Quel âge as-tu ?

— Six ans.

— Ton nom ?

— Joseph Haydn.

— C'est bien. Moi, je m'appelle Reiter, je

suis le maître de chapelle de la cour; je ne te perdrai pas de vue.

En effet, deux ans après, en 1740, Joseph Haydn faisait partie des musiciens de la chapelle impériale, et Reiter donnait les premières leçons de composition et d'harmonie à celui qui devait écrire un jour les partitions des *Saisons* et *la Création*.

Je ne finirai point sans vous parler de Roller et de son oratorio. Hélas! la joie de son triomphe fut de bien courte durée. Ce seigneur si profondément attentif, ce seigneur dont la protection éclairée devait mettre en lumière le chef-d'œuvre du magister de H..., n'était, à la vérité, qu'un vieux marchand de laines retiré du commerce; j'aime à croire cependant, que la simple audition du moindre morceau de la messe qu'on venait d'exécuter

l'eût facilement prévenu en faveur de l'oratorio inédit..... Malheureusement il était sourd comme une crosse de fusil.

UN NAUFRAGE ENTRE HONFLEUR ET LE HAVRE.

Ce fut un des moments les plus cruels dont il me souvienne, celui où je reçus, sous le timbre *Paris*, un billet à peu près conçu en ces termes : « Cher ami, je t'annonce l'arrivée au Hâvre d'une famille entière. M. Martel que tu

connais, sa femme, ses enfants, ses neveux et ses nièces ont dû prendre à Rouen le bateau à vapeur ; j'espère que tu les recevras à leur débarquement, et ce sera un plaisir pour toi de leur faire les honneurs de ta ville. »

Eh oui ! pour mon malheur je les connais ! m'écriai-je désespéré. Cette famille est le choléra des provinciaux ;dès les premiers jours de la belle saison, elle abandonne son logis et court la grande route infatigablement, posant le pied partout, mais les yeux nulle part. Quelle mauvaise étoile m'a donc conduit, l'hiver dernier, dans les salons de M. Martel, m'a fait rire et danser chez lui ! Provinciaux ! provinciaux ! brouillez-vous avec un tel homme, car trois fois malheur à celui qui le connaît, l'a vu ou lui a parlé quelque part ! Si vous vous trouvez dans ce cas, ne soyez point surpris qu'une invasion subite s'effectue sur vos

terres, que votre parc soit rempli, votre jardin bouleversé, votre maison peuplée depuis le haut jusqu'en bas : c'est la famille de M. Martel qui voyage et vous rend visite,

M. Martel était jadis un bonnetier paisible, coulant des jours faciles entre son comptoir et son feu : maintenant il n'exerce plus d'autre fonction que celle de curieux : mais il l'exerce avec autant de conscience que la précédente, et, si Dieu lui prête vie, je crois qu'il mangera dans celle-ci plus d'argent qu'il n'en a gagné dans l'autre. Il appartient à cette classe nombreuse d'ignorants qui s'éprennent d'un bel amour pour le savoir, et voyagent à sa poursuite. L'instruction que M. Martel a conquise de la sorte est une instruction plaisante : il sait que Gisors et Pontoise sont des relais de diligence, que l'on dîne fort bien à Mantes et très-mal à Beauvais: mais il ne peut

vous dire s'il a rencontré Mantes, Gisors et Pontoise sur la route d'Amiens ou sur celle de Rouen. Quoiqu'il ait fait six cents lieues pour voir les cathédrales de Reims et de Strasbourg, d'Orléans et de Chartres, il lui est impossible d'en donner à quelqu'un la plus légère idée, car il les confond toutes. Il a dans son buffet quelques pièces de coutellerie achetées à Moulins, et d'autres à Châtellerault dans la Gascogne et Moulins dans la Picardie.

La famille de cet effréné cosmopolite, sans partager absolument sa rage, se laisse entraîner par lui. Elle est d'ailleurs si nombreuse que ses voyages ont l'air d'une émigration. Tous les membres qui la composent paraissent fort aimables lorsqu'on les voit séparément; mais, réunis, ils vous accablent par leur multitude. Quel supplice! pensai-je donc: servir de cicerone à vingt Parisiens dans une

ville comme le Hâvre, leur trouver des plaisirs en un lieu d'affaires, et des curiosités là où il n'y en a point ! Cette corvée m'effraya si fort que je fus au moment d'abandonner le Hâvre, et de me réfugier pour quelques jours à la campagne. Mais, réflexion faite, je pensai que nos pèlerins venaient uniquement dans l'intention de voir la mer . qu'ils s'en donneraient à leur aise pendant la traversée, et qu'aussitôt venus, il songeraient à repartir. Je me résignai donc à deux ou trois journées de tribulations et les attendis de pied ferme.

Je m'informai du jour où le paquebot à vapeur était attendu dans le port, et je fis préparer chez moi le repas le plus maritime qu'on pût imaginer ; je retins l'écaillère la plus rouge qu'il y eût pour toute la ville ; puis je descendis sur le quai. rempli de confiance pour mes préparatifs. La foule se pressait à

bord du *Louis-Philippe*, et je suivis la foule. M. Martel, à mon aspect, poussa des cris de joie ; il m'accueillit comme l'aurait pu faire Robinson Crusoé s'il m'eût rencontré dans son île. Et moi, je remarquais avec une satisfaction bien vive que M. Martel n'avait point convoqué le ban des arrière-neveux, car il n'avait à sa suite qu'une douzaine de personnes. Il prit terre, et sur le grand quai du Hâvre, entre les matelots, les balles de coton, les poutres et les charrettes, au milieu des houras sans cesse renaissants, avec toute la solennité qu'il déployait dans les salons de la rue Meslay, il me présenta gravement la seule personne de sa suite qui me fût encore inconnue. C'était son quarantième ou cinquantième neveu, M. Léonidas Fabricius Martel, aussi républicain que ses prénoms, qui sortait du collége avec trois prix sur les épaules et moins de

trois idées dans la tête. Quand on eut bien dévisagé les maisons du grand quai, que l'on eut fait porter son bagage à l'hôtel, et humé l'air marin pendant un quart d'heure, je proposai modestement mon petit déjeûner.

— Bah! répondit M. Martel, déjeûner entre quatre murs! c'est trop parisien. J'ai vu sur la jetée un petit jardinet sur la porte duquel est écrit : *Restaurant de l'ancien parc aux huîtres*. Allons déjeûner là! Qu'en pensez-vous, mesdames? Qu'en penses-tu Fabricius?

Le Romain fut de cet avis, et j'eus beau protester que le restaurateur en question était un gargotier infâme, un monsieur de la société, qui savait beaucoup de proverbes et les plaçait heureusement, nous dit : — En voyage comme en voyage.

J'ai promis de vous raconter un naufrage, et non les extases d'une société parisienne transplantée dans un port de mer. Ainsi, je ne vous peindrai pas la promenade de rigueur tentée sur le galet, ni le jeune rhétoricien déclamant quelques vers en présence de la plaine liquide. Cela se fit, veuillez m'en croire: une demoiselle remplit son flacon d'eau de mer, et plusieurs, sans songer à la marée prochaine, écrivirent leurs noms sur le sable fin de la plage. Tous ces détails ont, en dépit de leur vulgarité, un parfum d'enfantillage qui peut séduire encore ; mais je les passe sous silence pour arriver à mon sujet.

C'est une chose si belle à Paris qu'un homme naufragé, il a des titres si incontestables à l'admiration publique, que je voudrais pouvoir vous dire : M. Martel et sa famille, voyant les vagues irritées et le ciel orageux, se mirent

tout exprès en mer, amoureux de la gloire comme un peintre célèbre qui bravait la tempête pour la fixer sur sa toile. Hélas ! notre voyage fut arrêté d'une façon plus prosaïque, Depuis cinq grandes heures nous errions sur les quais, faisant notre possible pour admirer les ponts tournants,les navires de toute espèce, et jusqu'aux cahutes des douaniers. Comme nous commencions à ne plus tenir sur nos jambes, M. Martel me dit :

— Que ferons-nous demain ? S'il y a des monuments, il faut se hâter de les voir.

— Je vous ai montré, répondis-je, le théâtre et l'église ; vous avez admiré la maigreur du premier , le mauvais goût de l'autre : je ne connais point dans la ville d'autres monuments que ceux-là. Mais on trouve à moins d'une lieue l'abbaye de Graville ; à deux, la jolie ba-

silique d'Harfleur, à trois, Montivilliers avec ses environs délicieux et sa vieille église.

— Oh ! nous avons assez d'églises s'écria vivement une dame ; on ne voit pas autre chose à Rouen.

— Monsieur, ajouta gravement un de nos compagnons, armé du *Guide du Voyageur au Hâvre*, on cite là-dessus plusieurs monuments remarquables : la tour de François Ier, la douane, l'entrepôt. Il fallut donc chercher la tour, la douane et l'entrepôt. Le *Guide* nous conduisit de là vers la maison de ville et le palais de justice. Ces monuments émerveillèrent assez peu nos Parisiens. Mais l'intrépide lecteur continua :

— « Les étrangers ne peuvent s'abstenir de visiter Honfleur ; c'est un trajet délicieux ; les

rives de Basse-Normandie offrent des points de vue magiques. Honfleur est renommé pour sa biére, ses pêcheurs , ses fabriques , et la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours , sur la côte qui porte son nom. »

— Va donc pour Honfleur! murmurai-je. M. Martel se persuada de louer une petite barque; il était complètement las du bateau à vapeur, et les dames voulaient montrer qu'elles ne craignaient point le mal de mer. On me créa tout d'une voix capitaine de l'embarcation, et, comme nos messieurs pouvaient ramer au besoin, il fut déterminé qu'on n'aurait point recours à la race grossière des matelots. Je luttai vainement contre cette folie; nous touchions à l'équinoxe, et la beauté des journées précédentes ne me rassurait pas. D'ailleurs, dans toute la Manche, il règne des coups de vent inattendus. Mais que peuvent la rai

son et l'expérience d'un marin contre la confiance d'un homme qui n'a traversé de sa vie qu'une mer à peine ridée, à bord d'un bateau à vapeur ?

Le lendemain, dès que le soleil se leva, je courus lestement au port. Les côtes étaient rapprochées, le vent mauvais, la mer houleuse, et mes inquiétudes s'accrurent. Je n'osai les communiquer à nos Parisiens, ils m'eussent accablé de sarcasmes ; rien n'est impitoyable comme l'intrépidité qui nait de l'ignorance.

Nous mîmes à la voile. La gaîté de notre équipage était une chose charmante. Chaque fois qu'une vague enlevait notre embarcation légère, et que l'on se sentait voler sur son sommet avec la rapidité d'une flèche, on retenait son haleine et l'on se regardait en riant. Le plaisir, la surprise de ces jeunes gens, qui

n'avaient point encore navigué, me gagnaient insensiblement, et me reportaient aux premières impressions de ce genre que j'avais subies autrefois. Je commençais à me complaire dans la société de nos Parisiens : ils étaient fort aimables lorsqu'on parvenait à percer leur écorce de voyageur et qu'on s'imaginait deviser avec eux dans un élégant boudoir. Notre joie ne fut troublée que par l'indisposition de deux dames et d'un cavalier ; nous les déposâmes en route, à bord du paquebot le *Rouennais* qui se dirigeait sur Honfleur, nous continuâmes donc notre paisible traversée. Car elle était paisible, et tout paraissait conspirer à la rendre agréable. Il faisait un vent frais, un soleil un peu pâle. Notre voile était enflée légèrement ; chacun se tenait à son poste, nos messieurs à la rame, et moi au gouvernail. Les dames, rassemblées sur le banc d'arrière, y formaient un groupe plein de grâces. Ce ta-

bleau me semblait d'une fraicheur délicieuse et je le contemplais avec plaisir.

Déjà nous touchions à la moitié de notre course; les côtes de Basse-Normandie commençaienf à grandir; mais elles devenaient de moins en moins distinctes, un brouillard les enveloppait. Nous admirions le beau coup d'œil des nuages amoncelés et comme suspendus sur les coteaux lointains. Cependant une jeune dame disait : N'est-il pas malheureux que cette mer soit si calme et ce vent si paisible? Ne verrai-je donc jamais un orage sur mer ? Ce doit être un bien beau spectacle.

— Beau comme un incendie, comme un champ de bataille, comme tous les théâtres de la misère humaine. Quand on a vu les barques s'engloutir et les cadavres des noyés restés sur la plage, quand on a vu ces grands désastres et qu'on s'est trouvé sur le point d'y

succomber soi-même, on ne témoigne plus de curiosité pareille.

— Je conçois que l'on souffre en réfléchissant aux conséquences d'un orage; et pourtant, dussé-je moi-même n'être pas à l'abri des dangers qu'il entraîne, je voudrais en admirer un.

— Le ciel vous entend, répondis-je, car voici que le temps se couvre. Nous distinguons à peine les côtes de Basse-Normandie... Voyez, à quelques pas, cette grande tache verte sur l'eau, il va pleuvoir; de larges gouttes tombent maintenant sur la voile..... M. Fabricius, abaissez-moi la misaine, et puis, si le cœur vous en dit, récitez-nous les vers d'Horace que vous répétiez ce matin; car voici le moment où il faut que nos cœurs soient cuirassés d'audace, suivant son expression. Le jeune homme prit mon invitation au sérieux :

après avoir baissé la voile, il monta sur un banc, et, se tournant vers moi, déclama les premiers vers avec une expression profonde. L'aspect des vagues soulevées et la présence réelle des aquilons qu'il invoquait semblaient agrandir son âme et lui faire comprendre plus vivement encore la mâle harmonie du poète. Quoi donc! l'éducation peut-elle nous fausser le jugement au point de nous faire jouer ainsi sur notre lit de mort? L'aspect de ce pédantisme insouciant et de cette poésie jetée sur une réalité terrible me glaçait plus encore que les présages de tempête sans cesse renaissants

Un silence complet régnait à notre bord, on attendait avidement que mes prévisions prissent un caractère plus affirmatif. En général, quand on ignore la nature des périls, on n'accepte la crainte que sur des signes extérieurs.

Ces signes effrayants ne tardèrent point à paraître. Je vis tout à coup le brouillard tourbillonner auprès de nous. Tenez-vous fermes ! m'écriai-je, tenez-vous fermes à vos bancs ! cramponnez-vous au mât, partout où vous pourrez ? A peine avais-je terminé ces mots, que notre embarcation tournoya vivement. Elle s'inclina sur le flanc, une vague la surmonta de toute sa hauteur et parut prête à l'engloutir. Mais, plus rapidement encore notre quille fut redressée, et nous nous élançames sur la hauteur du flot. Je regardai autour de moi : les larmes me vinrent aux yeux ; oui, dans ces affreux moments de crainte personnelle, les larmes me vinrent aux yeux à l'aspect de ces faibles femmes accroupies au pied du mât, toutes également belles, et les yeux attachés sur moi comme si j'eusse tenu leur

salut dans mes mains!...Et moi qui me sentais impuissant, moi dont la langue ne pouvait même articuler quelques paroles d'espérance! Périr si jeunes, si fortunées ; périr dans une partie de fête , quelle destinée pitoyable ! Et pour moi, qui avais parcouru tant de mers éloignées, périr entre deux côtes, à portée des secours, quelle destinée atroce!

Je sentais cruellement alors toutes les imperfections de notre petit navire, Comme on l'avait construit pour l'élégance et non pas pour la marche, il portait un arrière beaucoup trop élevé, ce qui rendait terribles les effets du tangage. Son mât était trop élancé ; aussi le vent nous balottait sans cesse, et nous inclinait quelquefois de telle manière que nous puisions l'eau par notre bord ; nous étions inondés. Il eut un moment de calme.

— Faut-il prendre les rames?dit un de nos compagnons.

— Eh ! qu'en voulez-vous faire? répondis-je. De quel côté nous diriger ! Nous n'avons aucune boussole, le vent tourne sans cesse, et toutes les côtes sont voilées par ce maudit brouillard ! Nous sommes isolés comme au milieu de l'Océan.

— Voici que la tourmente recommence ! s'écria-t-on tout d'une voix!

Notre navire alors fut horriblement secoué, un craquement se fit entendre,, notre mât fut brisé, ses débris tombèrent à l'eau, des cris d'effroi l'accompagnèrent.

— Ne vous effrayez point , c'est là notre but !

J'avais beau parler de la sorte, l'apparence délabrée de notre embarcation causait plus de terreurs que le danger. Nous avions véritablement l'aspect de naufragés, et tous ces citadins paisibles, qui n'avaient rencontré de spectacle pareil que dans leurs romans parfumés, pouvaient à peine concevoir l'horrible vérité qu'ils avaient sous les yeux.

Si notre position eût été moins terrible, je n'aurais pu sans rire entendre les exclamations de M. Martel. Les suppositions les plus bizarres lui tourmentaient l'esprit; quelquefois il s'imaginait que nous parcourions la Manche avec une rapidité surprenante et que nous allions aborder sur une côte d'Angleterre; d'autres fois, il s'imaginait que nous dérivions en Seine et que nous touchions à l'heure de rencontrer les quais rouennais. Il

imagina d'attacher au tronc de notre mât des écharpes et des mouchoirs en signe de détresse. Pendant ce temps, j'étais assis auprès du gouvernail et je poussais des cris désespérés. Cet expédient nous réussit : un énorme chasse-marée perça notre atmosphère de brouillard ; cinq pêcheurs le montaient : ils consentirent à nous prendre à bord, et traînèrent à la remorque les débris de notre charmante nacelle, qui faisait eau de toutes parts. Nos dames eurent alors le chagrin de coudoyer des matelots, non pas fashionables comme ceux qui dirigent les embarcations d'agrément, mais de véritables pêcheurs, odorants et jurants. Nous entendîmes tout à coup M. Martel qui criait : *Terre !* avec autant d'ivresse qu'un navigateur qui découvre des rives inconnues. En traversant le chenal, nous remarquâmes avec orgueil la

foule assemblée sur les quais pour nous considérer. M. Martel et sa famille ne se sentaient pas de plaisir, la plus folle joie succédait au plus cruel abattement. Être sorti victorieux d'une pareille épreuve, et pouvoir se vanter d'une émotion poignante, c'est pour des Parisiens un bonheur indicible ; chacun sur son front semblait porter ces mots : *Et moi aussi j'ai fait naufrage !*

Le soir, je me rendis chez M. Ed. Corbière, que nous connaissons à Paris pour ses jolis romans, et au Hâvre surtout pour son journal patriotique. Je le priai de vouloir bien m'accorder un service ; et le lendemain, au dîner, tandis que Martel s'extasiait sur notre aventure, je lui fis lire cet article dans le paragraphe des sinistres : «Il faut ranger au nom-

bre des désastres causés par l'orage d'hier le naufrage d'une embarcation sur laquelle une famille parisienne avait eu l'imprudence de se diriger vers Honfleur. Les passagers ont éprouvé dans ce petit trajet toutes les horreurs et les périls d'un naufrage en pleine mer. C'était, nous a-t-on dit, M. Martel, négociant de la capitale, qui dirigeait cette périlleuse entreprise. » Et M. Martel m'embrassa dès qu'il eut fini sa lecture. Il fit acheter sur le champ deux cents exemplaires de ce numéro pour mieux constater son immortalité; enfin, il prit un abonnement au journal de M. Corbière. Depuis ce temps, M. Martel me traite avec autant d'amitié que si j'étais un de ses innombrables neveux; il m'estime si fort que je serais sûr d'obtenir une de ses filles en mariage si la fantaisie m'en prenait. Elles sont

toutes fort jolies, mais elles ont comme leur père la passion des voyages, et Dieu me garde alors de mettre à profit ma faveur auprès du négociant naufragé !

LES DEUX PAUVRES.

I.

Par une soirée pluvieuse du mois de no-vembre, il y avait belle et nombreuse compagnie à l'auberge du *Grand-Frédérick,* située dans un faubourg d'Amsterdam. C'était le rendez-vous des plus fameux pêcheurs de

harengs qui venaient s'y délecter avec un pot de bière , et fumer flegmatiquement leur pipe. L'aubergiste , fort de sa vieille renommée , due à l'excellence de sa bière et de ses harengs fumés , n'attachait pas grand prix au luxe de la décoration ; les tables n'étaient autre chose que des ais tant soit peu vermoulus placés sur de vieux tonneaux , et dont l'équilibre mal assuré avait été plus d'une fois fatal aux buveurs , qui , non contents du pot de bière , s'étaient laissés séduire par les charmes de quelques verres de schnick. Mais , qu'importait au brave hôtelier, maître Péters, quelques chutes, quelques contusions qui, au résumé n'empêchaient pas les victimes de cuver leur alcool sous le poids d'un tonneau ou d'une planche , ronflant là tout aussi bien que dans leur lit ? Que lui importait de

heurter le lendemain avec le pied les corps de cinq ou six ivrognes ensevelis sous les décom bres? Le mal n'était pas grand, et les réparations n'étaient pas coûteuses : en moins d'une demi-heure, les tables étaient relevées, et les ivrognes balayés dehors avec les ordures, par le bras de la robuste Gertrude. La vaisselle, consistant en des vases, des gobelets et des plats d'étain, était également à l'abri de tout dommage, et en sortait quitte pour quelques bosses de plus. Les murs, exposés depuis cinquante ans et plus à une atmosphère de fumée, étaient *culottés* comme la pipe des plus rudes habitués de l'auberge ; aussi je ne dirai pas que ces susdits murs étaient çà et là charbonnés de figures grotesques, armées d'une énorme pipe ; car aux artistes et poètes de l'endroit force était de se servir d'un morceau de craie,

ou tout au moins d'une brique pour inscrire leur chefs-d'œuvre sur le vernis noir de la muraille.

Tout ceci prouvait que maître Péters était un homme de sens, qui comprenait que son auberge, des mieux achalandées, pouvait très-bien se dispenser de toilette. Ce soir-là, la figure naturellement réjouie de Péters, était encore plus rayonnante que d'ordinaire; son nez rubicond, ses yeux brillants, ses jambes croisées, ses mains jointes sur son ventre, et ses pouces courant l'un après l'autre avec vélocité, attestaient une béatitude profonde. Jamais le respectable hôtelier n'avait projeté avec plus de majesté et à de plus rares intervalles, la fumée de sa pipe; il parcourait la salle d'un regard d'empereur; il suivait avec

jubilation les mouvements précipités de Gertrude, qui se démenait de toute sa puissance pour suffire aux demandes des consommateurs, et se transporter partout où l'appelait le choc bruyant d'un gobelet ou d'un pot heurté contre la table. Deux raisons expliquaient ce concours si formidable de buveurs; d'abord ce jour-là était un jour de fête, ensuite il faisait un de ces temps durant lesquels on goûte si délicieusement le bonheur d'être dans une chambre chaude et fermée, alors que l'on entend au dehors le vent siffler et la pluie tomber par torrents. Un philosophe se fût amusé à écouter les mugissements des vagues soulevées par la tempête, il aurait rêvé avec une délicieuse horreur au milieu du fracas de la nature; mais nos braves Hollandais semblaient prendre à tâche de couvrir la voix des

éléments, et la dureté peu commune de leur langue se prêtait merveilleusement à leurs intentions ; ils se souciaient peu d'admirer les beautés d'une tourmente ; seulement de temps à autre, quand un coup de vent plus violent ébranlait la porte ou la fenêtre de la salle, il se faisait un moment de silence interrompu par quelques exclamations signifiant à peu près : « Quel b.....de temps ! » Puis les conversations ou plutôt le tapage recommençait et les plus anciens prenaient de là occasion de raconter les dangers qu'ils avaient courus et de pronostiquer tout aussi doctoralement que maître Mathieu Laensberg sur la pêche de cette année.

Bientôt les cartes eurent leur tour, et l'intérêt du jeu, absorbant toutes les facultés, les

cris devinrent moins bruyants, et l'on distingua le claquement des lèvres qui s'ouvraient pour donner passage à d'épaisses bouffées de tabac. Alors la conversation put devenir générale.

— Ah! çà, gros Péters, dit un joyeux compère, où donc est ton vieux hibou, nous ne le voyons pas ce soir.

— Ma foi, s'il se trouve bien où il est, il me fera grand plaisir d'y rester; c'est tous les soirs un morceau de pain avec un bon hareng et un succulent pot de bière qu'il m'en coûte, car il faut être charitable,

Et ici Péters ôta sa pipe afin de pousser à l'aise un gros soupir.

— Çà n'est bon à rien; çà ne sait que men-

dier ; et si ce n'était sa pauvre fille, dont la mine maigre me fait peine, il y a long-temps que je l'aurais envoyé continuer son tour du monde.

— Le fait est qu'avec sa grande barbe, son air sombre et ses yeux enfoncés, il m'a toujours fait l'effet de n'avoir pas la conscience plus blanche que les cartes que tu nous donnes.

—Mes cartes, mes cartes! murmura Péters, et l'on vit errer sur ses lèvres une repartie qu'il rengaîna aussitôt, dans la crainte que son esprit ne nuisît à son commerce, en offensant l'amour propre de ses hôtes : quoiqu'il en soit, je le regarde comme un envoyé du diable, et je tremble toujours que sa présence ne me

vaille quelque malheur ou quelque démêlé avec la justice.

— Parce que ce pauvre vieillard a des habits déguenillés, et parce que ses joues sont creuses, faut-il donc pour cela qu'il ait tué ou volé ? dit la grosse Gertrude, qui s'était arrêtée, un pot de bière à la main, lorsqu'elle avait entendu parler du mendiant et de sa fille.

— Ouais, ma mie, reprit Péters, offensé de l'interruption de sa servante, vous avez la langue bien longue et bien sotte aujourd'hui. Au lieu de vous apitoyer sur un vaurien, vous feriez bien mieux de porter votre bière à Tony qui se meurt de soif là-bas, et qui fait claquer son palais comme s'il avait mangé une tonne de salaison ; et ensuite vous irez, pour

vous rafraîchir, détacher mon enseigne et la rentrer ici, parce que ce coquin de vent, que j'entends souffler dans ma cheminée avec un bruit d'enfer, serait capable de me jeter bas *mon grand Frédérick.* A ta santé, Tony...Pour en revenir à ce vieux mécréant, je crois que ma charité pour lui me coûte au moins déjà dix *escalins;* aussi je veux lui dire ce soir sans plus tarder qu'il ait à chercher un gîte ailleurs. Avec de pareils hôtes on finirait par manger tout son pauvre bien, et par mettre sa maison en mauvaise odeur.

—Tu fais d'autant mieux, Péters, qu'il m'est revenu aux oreilles certain bruit auquel je n'ajoute pas foi, parce que, Dieu merci, je ne suis pas de ces imbécilles qui croient toutes les sornettes qu'on débite; mais enfin je parle dans ton intérêt, tu en prendras ce que tu voudras.

Les cartes restèrent suspendues entre les mains des joueurs, les verres s'arrêtèrent subitement jusque sur les lèvres les plus altérées.

—Voyons, Tony, qu'as-tu donc entendu dire de ce vieux gueux?

— Je vous répète que je n'en crois pas un mot; et je vous engage de tout mon cœur à en faire autant, si vous avez l'esprit aussi fort que le mien. On m'a dit que cet homme était le même qu'on a vu autrefois à Bruxelles, vous savez le fameux Juif-Errant.

— Bon, bon, s'écria Péters, je repondrais bien à ceux qui racontent de si belles choses, qu'ils sont aussi niais qu'il est possible de l'être. D'abord le Juif-Errant, ainsi appelé parce

qu'il marche toujours en punition de sa cruauté, aurait eu le loisir d'aller à Rome ou en Turquie depuis le temps que celui-ci est resté ici à se chauffer près de mon feu, à boire ma bière et à manger mon pain ; ensuite le fameux Juif, qui a passé à Bruxelles, avait toujours cinq sous dans sa poche, et avec cela, au moins il ne faisait tort à personne.

— Peut-être que le bon Dieu a trouvé la charge trop lourde.

— C'est plutôt que le Juif lui même veut faire maintenant des économies.

On pense bien que ces facéties furent tout à fait du goût de la société, non moins que la logique forte et concise du vénérable hôtelier; il s'ensuivit une foule de plaisanteries, de lazzis hollandais parfaitement semblables à leur

bière et à leur fromage, d'histoires curieuses, intéressantes, effrayantes ou lamentables; et la conversation était devenue extrêmement animée, lorsqu'on entendit frapper à la porte, et une voix douce et tremblante, demanda en suppliant qu'on vînt ouvrir,

— Hum ! dit Péters en hochant la tête, voilà mes deux bonnes pratiques qui arrivent, le vent n'a pas soufflé assez fort pour les emporter, il aurait fallu que le diable se mît de la partie. Allons, Gertrude, n'entends-tu pas tes protégés qui se morfondent au dehors; place, place, vous autres, car le vieux reître va se secouer en entrant comme un caniche qu'on a jeté dans l'eau.

Gertrude ne s'était pas fait répéter deux fois l'ordre de son maître, et à peine la porte avait-elle été ouverte, que le mendiant s'é-

tait précipité dans la salle, suivi de sa fille. Il faut rendre justice aux braves pêcheurs, malgré leurs préventions contre lui, et malgré les mépris qu'ils lui avaient prodigués tout à l'heure pendant son absence, ils ne purent d'abord se défendre d'un mouvement général de compassion, et ceux qui se tenaient le plus près du foyer, se levèrent presque malgré eux pour en laisser approcher les deux nouveaux venus. En effet, c'était pitié de les voir; le chapeau du vieillard, d'où l'eau ruisselait comme d'une gouttière, n'avait plus aucune forme, les bords, au lieu de se relever, étaient plaqués sur ses joues et semblaient faire suite à ses épais favoris; son manteau n'était pas moins maltraité; ses souliers pleins d'eau faisaient entendre un clapotement à chaque pas. Sa pauvre fille était dans un état encore plus pitoyable, car son corps frêle et délicat ne paraissait pas capable de supporter le poids de

l'eau qui chargeait ses vêtements de bure noire. La bonne Gertrude avait pris dans ses paumes calleuses les doigts glacés de la malheureuse, et les frottait, pour son bien, jusqu'à l'en faire crier.

Le pauvre alla s'accroupir devant le feu ; il plaça ses mains presque sur la flamme, et l'on vit peu à peu ses doigts ridés se détendre à la chaleur. On entendait incessamment l'eau qui coulait de ses habits et de sa barbe tomber en pétillant sur les tisons ; ses yeux éteints reprirent un peu d'éclat, ses dents, d'abord serrées convulsivement l'une contre l'autre, commencèrent à claquer, le sang se reporta à ses joues, et colora ses paumettes d'un pourpre éclatant. Alors il promena ses regards autour de lui, examinant les convives et les tables, et ses lèvres violettes s'agitèrent comme pour prononcer quelques mots qui se confondirent

en un murmure inintelligible. La jeune fille ne fut pas si promptement remise, quoique Gertrude lui eût fait quitter ses vêtements trempés, pour lui en prêter d'autres, dans lesquels aurait tenu dix fois le corps de la pauvre mendiante; puis, comme elle était venue s'asseoir sur une mauvaise escabelle en bois, auprès de son père, ses yeux déjà ternis se fermèrent tout à fait, et elle tomba entre les genoux du vieillard.

— Pauvre Thérèse! s'écria celui-ci, c'est la faim qui la tue! elle et moi depuis ce matin nous n'avons pas eu un seul morceau de pain à manger.

Ces paroles dites en mauvais hollandais avaient été cependant parfaitement comprises de Péters, sur la figure duquel on voyait la sensibilité et l'avarice se combattre d'une manière passablement grotesque.

Heureusement Gertrude, toujours compatissante, eut l'excellente idée deprésenter une petite écuelle de bois aux pêcheurs attablés, en réclamant d'eux l'obole de la pitié, et, bien que le nombre des pièces de monnaie qui tombèrent fût très minime, la victoire néanmoins se déclara chez l'hôtelier pour la sensibilité, et un pain noir avec un hareng des plus secs furént apportés devant le pauvre, qui les dévorait des yeux, tout en s'efforçant de rappeler à la vie l'infortunée Thérèse. Il suivait bien aussi d'un regard de convoitise la sébile que tenait Gertrude; mais il eut la douleur de voir Péters étendre la main vers elle, et empocher fort tranquillement ce qu'elle contenait, en honorant d'un sourire approbateur l'intelligence de sa servante.

Cependant, Thérèse ayant repris ses sens, le vieillard eut le loisir de satisfaire son ap-

pétit, et se jeta avec avidité sur le maigre repas qui lui était offert. Ce spectacle eut le bonheur d'intéresser vivement les braves Hollandais, et d'amener un sourire de satisfaction sur la figure de ceux qui avaient contribué à la collecte, et qui s'amusaient pour leur argent tout autant que les badauds qui payent pour voir un sauvage manger de la viande crue. Thérèse avala une soupe que Gertrude avait prélevée sur son propre souper, et quand il n'y eut plus rien de curieux à voir, les buveurs reprirent leur verre, les joueurs leurs cartes, non sans quelques discussions sur les coups de piquet qui avaient été interrompus et sur les points qui, on ne sait comment, s'étaient marqués tout seuls. Le gros Péters resta assis près de son feu, en face du mendiant, et se gratta lentement la partie inférieure de l'oreille, afin de trouver le commencement le plus convenable au discours qu'il avait préparé, et

à la sommation de vider les lieux qu'il avait immuablement résolu de faire ce soir à son hôte en guenilles. Mais notre hôtelier n'était pas au bout de ses chagrins ainsi que nous allons le voir.

II.

L'ordre était à peine rétabli dans l'auberge que trois violents coups ébranlèrent la porte, et une voix cria :

— Ouvrez, ouvrez, pour l'amour du ciel.

— Qu'est-ce encore que ceci, dit Péters ef-

faré. Tout le monde écouta. On frappa de nouveau, et on fit intervenir cette fois dans la supplique tous les saints du paradis.

— Je gage, Péters, que c'est ce vieil ivrogne de Fritz, qui ne peut pas retrouver son chemin et qui vient demander asile.

— Ma foi, Tony, je ne sais pas comment les oreilles te tintent, jamais voix pareille n'est sortie du gosier de Fritz ni du gosier d'aucun habitant d'Amsterdam; c'est bien plutôt quelqu'un de ces vauriens de Français que leurs blessures ont retenus dans notre pays, après la guerre qui nous a délivrés de leur chien d'empereur! qu'on aurait bien mieux fait d'achever ou d'enfermer au moins en prison, car il n'y a pas de peste pareille à ces maraudeurs, et il ne se passe pas de jour sans qu'on ap-

prenne que quelqu'un à été tué ou tout au moins volé par eux. D'ailleurs, que ce soit un ivrogne ou un Français, je ne veux ni de l'un ni de l'autre; ainsi, bonsoir, qu'il passe son chemin.

Pendant ce colloque, les prières et les coups ne discontinuaient pas, malgré les malédictions par lesquelles Péters les accueillait; on pouvait même distinguer que le suppliant impatienté se servait maintenant pour frapper, du bout d'un bâton ferré; de plus, le hurlement plaintif et prolongé d'un chien vint se joindre à cette harmonie.

— Allons, vieux poltron de Péters, dit Tony, que crains-tu? ne sommes-nous pas capables à nous tous de te défendre contre une dizaine de malfaiteurs? C'est peut-être

quelque camarade que tu laisses ainsi mouillé à la porte. Et, en disant ces mots, Tony l'avait ouverte sans se soucier du geste négatif de l'hôtelier, et du mouvement que fit même celui-ci pour se lever, mouvement que la rotondité de son ventre rendit prodigieusement lent, et par conséquent tout à fait inutile.

L'homme et le chien se jetèrent instantanément dans la salle comme s'ils avaient craint tous les deux que leur mauvaise mine ne fît subitement retomber la porte sur eux. En effet, ce n'était ni Fritz ni personne de la connaissance des pêcheurs, mais bien un individu vêtu d'un mauvais habit noir, qui avait une certaine prétention risible, et d'un pantalon à pièces diversifiées; il portait sur le dos une besace à peu près inutile, à en juger

par l'état de platitude auquel la pluie l'avait réduite, et à la main, un énorme bâton qui n'aurait nullement rassuré Péters, s'il s'était trouvé seul avec le malencontreux étranger. Le chien, dont on aurait pu facilement compter les côtes, courut sans cérémonie se camper près du feu, non sans monter avec ses pattes crottées sur les beaux souliers à boucles de l'hôtelier; quant au maître, il fit de nombreuses et profondes salutations, s'excusant moitié en français, moitié en hollandais, de la liberté qu'il s'était permise d'entrer prendre un *air de feu*, et promettant de ne pas abuser de la complaisance de ces messieurs, mais de déguerpir aussitôt que la pluie aurait cessé de tomber par torrents. En même temps il imita son chien, et alla se placer

dans un coin du foyer, du côté opposé à celui qu'occupait le premier mendiant.

Celui-ci jeta au nouveau venu un regard sinistre, et serra sa fille contre lui, semblable à un dogue qui a trouvé un os au coin d'une borne, et voit, en grondant, arriver un camarade disposé à partager avec lui le profit de la trouvaille.

Mais la figure la plus singulière de toute la société était, sans contredit, celle du propriétaire de l'auberge du *Grand Frédérick*, qui, malgré sa bonne envie de parler, je dirai même de jurer, était resté tout ébahi de l'audace et du sang-froid de l'intrus, demeurait là immobile et la bouche béante.

— Dis-donc, gros richard, s'écria Tony,

en le tirant de son assoupissement et lui frappant sur le ventre, ne trouves-tu pas l'aventure plaisante? Celui-ci fait un excellent pendant à l'autre; vois-les, examinez-les tous les deux, nous aurons tout à l'heure à nous tenir les côtes de rire, car ils ne peuvent manquer de se faire quelque compliment. Écoute, je vois par où le bât le gêne; eh bien! jette encore un morceau de pain à celui-ci, et je veux être noyé ou pendu si je ne paie le pain et le hareng. Entendez-vous, mes maîtres, continua-t-il en s'adressant aux deux pauvres, c'est moi qui vous régale, mais je veux que vous m'amusiez.

— Que Dieu vous le rende, mon brave seigneur, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous être agréable, et si la chose peut

plaire à ce monsieur qui a l'air déjà fort gai, je lui proposerai une fine partie de piquet.

— Ah! oui, une partie de piquet, mais quel sera votre enjeu? Vous ne jouerez pas un pot de bière, à moins que Péters ne vous fasse crédit, ce dont je doute.

Ici, une oscillation de tête très significative de la part de l'hôtelier.

— A Dieu ne plaise que je ne vous sois à charge, mais ceux qui ont de l'or jouent de l'or, ceux qui ont du cuivre jouent du cuivre, et la perte est cruelle pour les uns comme pour les autres. Monsieur a une besace, j'en ai une qui vaut parbleu bien la sienne, et que j'ai achetée à un vieux farceur qu'on menait en prison : la besace sera notre enjeu, et je vous

réponds que si je la perds, il ne fera pas bon se trouver sous ma main lorspu'elle frappera la table avec impatience.

— Accepté ! accepté ! place , place , aux milords ; jamais nous n'aurons vu plus gros enjeu ni plus belle partie. Voilà des cartes, attablez-vous ; je vous paie un pot de bierre, vrai comme je m'appelle Tony.

Un jeu de cartes fut mis immédiatement à la disposition des mendiants, et l'hôtelier dont l'œil infatigable veillait à tout, eut soin que ce jeu fût de tous, le plus gras et le plus avarié. Alors, celui qui avait proposé la partie se leva, et, se posant avec toutes sortes de grâces devant le vieillard, il lui dit en français :

— Estimable collègue dont je ne connais

pas le nom, bien que j'aie une idée confuse de vous avoir vu jadis avec des cheveux moins blancs, une barbe moins longue, et des habits d'une coupe plus élégante ; je m'appelle Hector, je suis un brave et digne compère, tapez là, et passons à la table de jeu pour faire plaisir à nos hôtes.

L'autre lui lança un regard soupçonneux, mais en même temps la vue des cartes fit luire dans ses yeux, comme un éclair, et un sourire sur ses lèvres. D'ailleurs, il vit bien que les assistants n'étaient pas gens à lui faire grâce des plaisirs qu'ils se promettaient, et qu'ils commençaient à s'impatienter de ce que le spectacle tardait trop ; il quitta donc le coin qu'il occupait sans répondre aux paroles de M. Hector, sans prendre la main qui lui était tendue, et alla s'asseoir silencieu-

ment à la table, en ayant soin de faire placer sa fille à côté de lui.

— Allons ! messieurs, s'écria le plaisant Hector avec autant d'emphase que s'il eût été dans les salons du plus riche banquier de la capitale, les paris sont ouverts, faites vos enjeux ; il fut un temps où j'aurais joué en un seul coup vingt fois plus de pièces d'or que le plus robuste de vous ne peut manger de harengs dans sa journée ; mais je me trouve momentanément dans une position de fortune moins avantageuse. Il est bien convenu entre nous, continua-t-il, en s'adressant à son adversaire, que le gagnant sera propriétaire des deux besaces; je ne sais vraiment pas ce que j'en ferai ; vous encore, vous aurez la facilité de mettre l'une des deux sur le dos de cette charmante demoiselle, qui en devien-

dra cent fois plus intéressante ; mais moi, je ne pourrai pas en conscience, en charger ce pauvre Médor. Tiens, Médor, voilà la moitié de mon souper, et quand je dis souper, j'entends déjeûner et dîner. Ce chien est une excellente bête parfaitement taillée pour la course ; mais qui, comme vous pouvez le voir, a bien assez maintenant de se porter elle-même. N'importe ! ce qu'il y a de certain, c'est que le perdant sera plus misérable encore qu'il ne l'est à présent, et je vous réponds que l'idée seule de perdre ma pauvre besace va rendre la partie intéressante pour moi. A vous à donner. Je vois avec plaisir, à votre bonne façon, que les cartes ne vous sont pas étrangères.

Le vieux pauvre, en effet, n'avait plus cette apathie avec laquelle il s'était assis tout à

l'heure devant le feu; ses doigts crispés laissaient une empreinte creuse sur les cartes qu'ils serraient, et rien ne pouvait se comparer à l'expression animée de sa figure, que l'avidité avec laquelle il avait contemplé le pain qu'on lui avait offert, lorsqu'il était rentré mourant de faim, à l'auberge. Il ne répondait que par des signes de tête à la prolixité de son facétieux compagnon; seulement, fatigué de ses préambules et de ses périphrases, il lui dit sèchement:

— Monsieur Hector, nous ne sommes pas gens à cérémonies : appelez-moi Pierre tout court.

On voyait l'impatience contracter ses traits toutes les fois qu'une carte trop épaisse se refusait à glisser et peu s'en fallût qu'il ne jetât le

jeu au nez de Péters, et ne lui en demandât un autre. Il se contint fort heureusement, car l'irascible aubergiste qui digérait avec peine cette sorte de plaisanterie, lors même qu'elle était faite par ses habitués, aurait infailliblement jeté l'audacieux à la porte, et nous aurions été ainsi privés des scènes que j'ai à vous raconter. Les Hollandais se regardaient en souriant et prenaient grande joie à voir la passion qui animait les deux adversaires; encore un peu, et les pauvres allaient vraiment être quittes du pain dont on leur avait fait la charité. Mais ce que les assistants n'apercevaient pas, c'était l'attention avec laquelle chacun des joueurs examinait les doigts de l'autre, alors qu'il donnait les cartes ; il était évident qu'ils ne s'accordaient pas grande confiance, et qu'ils se croyaient mutuelle-

ment susceptibles de cette sorte d'adresse dont on peut prendre des leçons presque publiques en maints endroits de Paris.

III.

La fortune se déclara contre Pierre, et, pour parler le langage technique, il fut fait en quelques instants, pic, repic et capot. Un soupir de satisfaction s'exhala de la poitrine d'Hector, tandis que le vaincu, se mordant les lè-

vres, envoya un morne regard à la besace qui séchait suspendue au manteau de la cheminée.

— Mon bâton contre le vôtre, dit-il sourdement.

—Accepté ! bien que le mien soit orné d'un gland; agrément que le vôtre ne possède pas.

Cette fois encore la chance fut défavorable à Pierre, il perdit le bâton aussi promptement qu'il avait perdu la besace.

Pierre demeura quelque temps absorbé, et parut discuter longtemps avec lui-même; en saisissant avec force le poignet d'Hector, qui le regarda avec des yeux dans lesquels flamboyait une horrible avidité, il se pencha vers lui et lui dit à voix basse en français : Tu es

venu comme un mauvais démon, t'asseoir au même foyer que moi; dès que je t'ai vu, j'ai senti en toi quelque chose d'infernal : et il n'y a que l'enfer, en effet, qui puisse t'avoir suggéré l'idée de me faire jouer. Sens-tu comme ma main tremble? Eh bien mon cœur bat dix fois plus vite; tu as rallumé un feu qui me brûle, je n'y peux plus tenir, je veux jouer encore. J'ai dans ma poche six sous; c'est tout ce que j'ai ramassé en cinq jours parmi ces ladres habitants d'Amsterdam, que je voudrais tous voir engloutir dans les flots qui les menacent. Demain je serai chassé d'ici comme un chien; cet argent est tout ce que j'ai pour me nourrir moi et mon enfant; si je le perds on nous trouvera tous deux morts de faim et de froid dans quelque fossé d'une route; si je gagne, tu me rendras mon bâton et ma besace : jouons.

Et il lâcha le bras d'Hector pour reprendre les cartes. Celui-ci accepta le marché avec une inclination de tête des plus gracieuses, et les pêcheurs, qui n'avaient rien compris au colloque furent satisfaits de voir s'engager une nouvelle partie, sans s'inquiéter de l'enjeu. Le vieillard, avant de commencer, se tourna vers sa fille; la pauvre enfant pleurait à chaudes larmes et grelottait ; il la baisa au front, et sembla hésiter un peu. — Je vous attends, dit froidement Hector. Alors Pierre laissa pleurer sa fille, et joua avec plus de rage que jamais. Le malheureux était décidément dans une veine funeste ; cette troisième partie ne lui fut pas plus favorable que les premières ; en deux coups son adversaire avait gagné. Pierre considéra, avec une attention stupide, le jeu de celui-ci étalé sur la table, il compta

et recompta dix fois ; et se frappa le front avec désespoir quand il se fut bien convaincu qu'il n'y avait rien à objecter, absolument rien.

Cependant la soirée avançait et les pêcheurs n'avaient pas coutume de prolonger si longtemps leur séjour à l'auberge. Déjà on entendait çà et là quelques baillements significatifs. La plupart des pipes étaient rentrées dans leurs étuis de bois ; aussi, quand cette troisième partie fut achevée , chacun parut disposé à regagner son gîte. Le trop fameux quart-d'heure de Rabelais était arrivé pour ceux des consommateurs que la fortune du piquet n'avait pas favorisés ; ils faisaient sortir lentement, et une à une les pièces de monnaie nécessaires , non sans mâchonner intérieurement quelques plaintes et quelques ré-

criminations. Ce moment était toujours pour Péters un moment de jubilation ; les paysans étaient les bien-venus, et recevaient pardessus le marché, en échange de leur argent, un sourire extrêmement agréable. Mais hélas ! il était dit que ses joies les plus pures seraient empoisonnées. L'hôtelier était inquiet ; ses yeux couraient rapidement d'un coin de la salle à l'autre ; il n'apportait pas dans ses comptes cette lucidité, cette sûreté qui faisaient l'admiration de ses hôtes, et lui avait valu partout une immense réputation de capacité. La cause de cette anxiété cruelle n'était pas difficile à deviner : Péters ne se souciait pas de rester seul, ne fût-ce que quelques minutes, avec les deux aventuriers que son mauvais génie avait adressés chez lui. Avant donc que tout le monde ne fût parti, il se

dirigea vers ses hôtes d'un pas décidé. —Ah ça, mes maîtres, leur dit-il, il fait maintenant un temps superbe ; regardez, la lune s'est levée tout exprès pour vous éclairer ; ainsi, bonsoir et bonne chance ; je vous souhaite beaucoup d'auberges comme celle du *Grand-Frédérick* ; mais je ne crois pas, sans me flatter, que vous rencontriez un second aubergiste aussi humain, aussi généreux que Péters Berghem. Si un jour nous nous retrouvons dans le paradis, j'espère que vous en rendrez bon compte.

A cette injonction précise, les deux pauvres se levèrent ; Hector s'approcha de l'autre chuchota quelques mots à son oreille ; aussitôt Pierre mit avec précaution sa main dans sa poche, puis ses sourcils se rejoignirent, et un sombre désespoir se peignit sur sa figure.

Le malheureux alors se dirigea vers sa besace; il oubliait qu'elle n'était plus à lui. — Vous avez le droit de la vider, dit le vainqueur avec ironie ; et si vous voulez même, je vous la vends six sous. Les pêcheurs rirent de cette saillie, et trouvèrent qu'Hector était un pauvre beaucoup plus aimable que le vieillard. Celui-ci avait été frappé rudement par les paroles d'Hector; son bras déjà étendu pour saisir la besace, retomba tout à coup, et il lança un regard étincelant de colère sur celui qui le raillait si impitoyablement; maintenant il n'avait plus rien à laisser ni rien à prendre. Il se dirigea vers sa fille; la pauvre Thérèse s'était endormie; sa petite tête, abaissée sur son sein, indiquait par ses mouvements que sa respiration était courte et oppressée; une espèce de sifflement sortait de sa

poitrine; mais enfin elle dormait; elle était peut-être transportée par un songe loin de ses misères et de ses chagrins, elle souriait peut-être intérieurement à des spectacles d'aisance et de bonheur : il eût été cruel de l'arracher à ces chimères bienfaisantes, pour la replonger dans une horrible réalité, pour la jeter faible et chancelante sur un chemin sans but, prêtant l'appui de son bras à un père qui venait de perdre jusqu'à leur nourriture du lendemain. Aussi Pierre la montra d'un air suppliant à l'hôtelier, et ses regards semblèrent solliciter de lui un sursis à l'exécution de la sentence qu'il avait prononcée; mais un signe de tête profondément négatif fut la seule réponse de Péters ; sa résolution était immuable, et il s'avança pour réveiller lui-même la jeune fille.

Mais Hector qui la contemplait depuis quelques minutes avec une grande attention, l'arrêta assez rudement, ce dont Péters ne parut pas médiocrement offensé.

—Messieurs, dit Hector à tout ce qui restait de la nombreuse assemblée, je devine pourquoi le vénérable patron de l'auberge redoute de se trouver seul avec nous deux; je lui pardonne ses craintes; il est juste de dire, en effet, que la manière dont nous sommes vêtus n'est pas faite pour donner de nous une excellente opinion. Cependant, j'aurais eu à proposer à mon collègue une quatrième partie de piquet qui aurait été mille fois plus piquante que les trois premières, et il y a cent à parier contre un que celui qui la perdrait courrait se mettre une corde au cou ou se jeter à la mer, il est donc fâcheux que vous

vous en alliez, car, si j'en juge par l'intérêt touchant avec lequel vous nous avez vus nous dépouiller tout à l'heure, vous vous privez d'un plaisir bien plus grand encore.

— Que diable auriez-vous encore à jouer? dit Tony; à moins que l'un de vous ne veuille se retirer d'ici tel qu'il est sorti du ventre de sa mère. Prenez garde, notre bourgmestre ne s'en accommoderait pas; c'est un homme sévère sur les mœurs, et qui ne se ferait point scrupule de vous fourrer tous les deux en prison.

— A Dieu ne plaise, que je prétende donner un pareil spectacle à la vertueuse ville d'Amsterdam; grâce aux fils de toutes couleurs dont je suis journellement obligé de consolider mes habits, je ne pense pas qu'on puisse

apercevoir de moi autre chose que les mains et la figure. Mais ne soyez point inquiets, nous possédons tous les deux un trésor à peu près équivalent. Je veux bien passer sur les avantages que le mien peut avoir ; décidez seulement l'estimable propriétaire de cette auberge à faire sortir un peu moins ses yeux de leur orbite, et je vous promets une scène qui surpassera tout ce que vous avez vu jusqu'ici.

— Ma foi ? arrive que pourra, je reste ; qui veut en faire autant ? Le vieux a déjà perdu sa besace et son bâton ; je suis curieux de savoir ce qui lui restera quand il aura encore perdu quelque chose. Allons, allons, camarades, je paye à chacun de vous un verre d'eau-de-vie, et je veux que ceux qui se sont hâtés de partir se mordent les pouces demain, quand

nous leur vanterons l'excellence de la vieille liqueur de Péters ; nous avons du tabac , des pipes , et nos femmes peuvent bien dormir toutes seules.

Sept ou huit pêcheurs se rendirent aux paroles de Tony, et se décidèrent à rester, pour goûter enfin du contenu de cette bouteille poudreuse qu'ils avaient lorgnée souvent. On se rassit , on frappa sur la table, on barricada la porte, les cris de, Gertrude par ici, Gertrude par là , recommencèrent ; et Péters , tout en grommelant et en considérant son horloge de bois qui marquait dix heures et demie , vit que le meilleur parti à prendre était de mettre à profit la recrudescence de soif qui avait saisi ses hôtes ; les gobelets, les pots, reparurent en abondance ; la fumée , qui s'était peu à peu dissipée , fut en un moment épaissie par de

nombreuses bouffées de tabac; et l'on peut dire que les enragés qui avaient imité Tony, buvaient, fumaient, et faisaient du bruit comme quarante. Ces dispositions brillantes, qui promettaient à l'aubergiste un surcroît de consommation et à son escarcelle un surcroît de monnaie, chassèrent enfin les nuages qui, depuis longtemps, obscurcissaient le front de Péters; le calme et l'amabilité lui revinrent en même temps; il but, il rit, il anima la société, et remit de l'huile dans les petites lampes de fer.

Cependant Hector avait pris à part le vieux pauvre, et l'avait emmené dans un coin de la salle qu'éclairait un rayon de lune tombant d'une lucarne placée en haut de la muraille, mais arrivant pâle et jaune à travers les nuages de tabac qu'il fallait percer.

—Camarade, vous avez une fille charmante, et qui dort certainement du sommeil de l'innocence ; il n'y a en effet que les sourds et les innocents qui puissent n'être pas réveillés par un semblable tintamarre. Un seul de ses regards fait sur les passants plus d'effet que tous les *Pater* et les *Ave* du monde, plus d'effet qu'une jambe de bois, qu'un bras en écharpe, qu'un ulcère, que tous les moyens enfin dont on use pour exciter la commisèration. Car, il ne faut pas s'y tromper, notre art est un grand art; on peut y faire fortune, et rarement on peut s'y ruiner, vu que c'est un commerce dans lequel on apporte peu de fonds. Que dites-vous de mon chien ?

— Je dis que je lui souhaiterais un autre maître.

— Charmant ! charmant ! vous maniez parfaitement l'épigramme ; je vois que je ne risque pas de me compromettre avec vous, nous sommes deux mendiants de bonne société. Médor, viens ici.

Le chien réveillé par une voix connue, arriva lourdement, semblable à un homme aviné ; et il posa sa tête entre les jambes de son maître pour la soutenir.

— Ce chien a toutes sortes de gentillesses, il danse, il fait des tours, il est capable d'amuser des Parisiens. Aussi cet animal m'est d'un excellent rapport ; et quand il fait le tour d'un cercle, une écuelle de bois dans sa gueule, il est rare que les assistants ne se laissent pas aller à y déposer quelque chose. Aussi voyez !

A la lueur de la lune, Pierre vit briller une

pièce d'or entre les mains d'Hector; son œil s'enflamma aussitôt; il se baissa pour la considérer de plus près, et dans son extase il passa la main sur la tête de Médor, qui ne répondit à ses caresses que par un sourd grognement. Puis la pièce d'or disparut, et son regard resta fixé sur la poche où elle s'était engouffrée.

— Vous sentez combien mon chien doit m'être cher, continua l'autre; eh bien! je veux risquer de le perdre. Il faut que l'un de nous sorte d'ici riche comme un Crésus, l'autre s'en ira se tuer de la manière qui lui paraîtra la plus commode. Avec un chien et une jolie fille, pâle et languissante, imbécille est celui qui ne fera pas fortune.

Pierre l'avait compris, il fit en arrière un saut d'étonnement.

— Vous voudriez que je jouasse ma fille !

— Comme un Savoyard joue sa marmote, un Basque son ours, et comme moi-même je jouerai Médor. D'ailleurs, je suis accommodant ; à mon chien je joins la pièce d'or ; si je perds, il est inutile que je fasse de la mer ma légataire universelle ; tenez, regardez, je la mets au jeu ; c'est un beau doublon, celui qui le gagnera en amassera autant qu'il voudra. Vous me direz que le métal est méprisable, c'est vrai ; mais ce qu'on peut avoir par son intermédiaire ne l'est point du tout.

L'or étincelait de nouveau aux regards du vieux mendiant. Il se rapprocha de sa fille. Thérèse ne s'était point réveillée. Oh ! pourquoi la pauvre enfant ne pressentait-elle pas son malheur ! ne levait-elle pas ses grands

yeux bleus sur son père ! ensemble ils seraient partis ; ils auraient pu vivre ou mourir de faim ensemble. Mais rien ne vint contrebalancer dans le cœur du vieillard la puissance de l'enfer ; une sorte de délire s'était emparé de sa tête, il s'assit à la table, prit les cartes dans sa main et fit signe à Hector de se placer en face de lui. Un mouvement de curiosité se manifesta parmi les assistants ; maintenant qu'ils avaient avalé leur fameux verre d'eau-de-vie, ils attendaient la partie promise.

— Messieurs, dit Hector, si cela peut vous être agréable, vous saurez que les enjeux sont cette jeune fille et mon chien Médor. Tous les deux dorment d'un profond sommeil, l'un et l'autre sera très étonné à son réveil de trouver une autre figure à son propriétaire.

— Vous savez ce que vous ajoutez, dit Pierre en français.

Soyez sans crainte, je vous ai dit que privé de mon chien je n'aurai plus besoin de rien ; je n'en ai pas parlé aux mangeurs de harengs, parce que cette grosse bedaine d'aubergiste en aurait pris texte pour nous faire payer notre écot.

Les pêcheurs, quand ils ouïrent l'annonce faite par Hector, s'entre-regardèrent d'un air d'incrédulité et comme des gens disant à peu près : — Nous attendions quelque chose de sérieux, on se moque de nous, nous sommes volés. Cependant la partie commença ; la chance avait tourné. Il y a peu de lecteurs qui ne soient versés dans la connaissance des termes techniques du piquet ; comme donc

cette histoire est très véritable, je veux la dire toute entière.

Les deux adversaires étaient convenus de jouer en partie liée, c'est-à-dire que le vainqueur devait être celui qui aurait gagné, le premier, deux parties. Au moyen d'un soixante et d'un quatre-vingt-dix, le vieux pauvre avait enlevé la première manche avant qu'Hector eût pris seulement dix points. Les Hollandais purent voir alors, au silence de celui-ci, qui avait tout à coup perdu sa loquacité, et à la joie excessive de Pierre, que réellement ils n'étaient pas volés, et qu'en tout cela il n'y avait point de raillerie; de quoi ils furent très charmés, et ils se resserrèrent autour des deux joueurs.

—Médor, dit le plus jeune d'une voix triste,

couche-toi là, mon vieux Médor; appuye ta tête sur mes genoux, tu es déjà à moitié perdu pour moi. Pauvre bête! te es tout ce que j'aime; quand j'ai du pain, je n'en casse pas un morceau pour toi, mais je le partage en deux portions égales. J'ai été riche, continua-t-il en s'adressant aux pêcheurs, mes parents se sont donné beaucoup de mal pour moi; j'ai mangé vite ce qu'ils m'avaient amassé; c'est très facile à Paris; puis quand j'ai eu dévoré le tout, ceux qui m'avaient aidé le plus efficacement me plantèrent là; et comme j'étais paresseux et incapable de rien faire, je me mis à mendier, et ayant un jour rencontré ce chien dans la rue, il se prit d'amitié pour moi, et depuis ce jour nous ne nous sommes jamais quittés.

Après cette rapide biographie de lui-même, il reprit les cartes: la nouvelle partie s'engagea

d'une manière funeste pour lui. Pierre, radieux, fit encore un soixante, désormais il n'avait plus rien à craindre; le louis d'or et le chien allaient passer en sa possession; du moins il fallait bien du malheur pour être renversé de si haut. Il soupira donc comme un homme soulagé et regarda Thérèse en souriant. Encore un coup, et tout va peut-être se décider ; mais la fortune veut aller moins vite, elle penche pour un revirement, le plateau d'Hector remonte un peu. Une quinte et un quatorze restent inutiles dans les mains du vieillard, son adversaire a quinte et quatorze supérieurs; la seconde partie est gagnée par lui, l'égalité est rétablie.

—Voyons *la belle*, s'écrient presque instantanément les assistants qui suivent avec un intérêt marqué les détails de cette partie, et

qui semblent ne reprendre haleine que dans les moments où elle est suspendue.

La belle, la partie décisive, s'ouvre en effet; c'est à Pierre à donner les cartes; le désavantage est pour lui, mais la chance peut tout réparer, Hélas! il n'y eut pas même de second coup, Hector avait le jeu le plus triomphant qu'il soit possible de trouver, il marquait la centaine sans jouer la carte. C'en était fait.

Le vieillard se leva, il était pâle comme la mort.

— Adieu, Thérèse, dit-il, il était écrit que je serais toujours malheureux par le jeu : j'ai joué mes terres, mon argent, celui qui m'était confié; j'ai joué l'honneur de ma femme; j'ai tout perdu; il me manquait de jouer ma fille! Maudit celui qui a réveillé dans mon cœur

cette ardente passion! que mon sang retombe sur lui! En disant ces paroles, Pierre ouvrit la porte et disparut. Deux jours après, on trouva sur la grève le corps d'un vieillard que les flots y avaient déposé.

Quant à Hector, impossible de vous dire ce qu'il devint, seulement on m'a dit avoirvu passé à Bruxelles, un ou deux mois après l'époque de la scène que j'ai racontée, un mendiant avec une jeune fille et un chien; la jeune fille pleurait sans cesse, ajoutait-on, et le mendiant la menait rudement; mais le chien, plus humain que son maître, semblait vouloir la consoler par ses caresses, et l'avoir prise en grande affection.

UN EPISODE DE LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE.

Pour comprendre ce qu'une guerre civile entraîne de douleurs et de crimes, il ne faut pas la regarder dans son ensemble, mais dans ses accidents : ce n'est point sur le champ de bataille qu'on doit arrêter les yeux, c'est dans

l'intérieur des familles; là se trouvent les âmes brisées, les cœurs saignants, les sentiments dénaturés, les inquiétudes et les désespoirs de toute heure. Qu'est-ce que la blessure du corps auprès de cette plaie morale que nulle plaie ne fermera, et le désordre d'une mêlée auprès de ce désordre domestique qui règne depuis le palais des rois jusqu'à la dernière cabane? Ne dites pas seulement : Carlos contre Christine; dites: le fils contre le père, l'époux contre la femme, le frère contre la sœur, la haine partout. Quand les calamités publiques se transforment ainsi en angoisses individuelles que chacun dévore en silence, il ne peut exister un peintre assez fécond, de toile assez vaste pour les perpétuer toutes; on en fait un choix douloureux, et l'on reproduit celles que la grâce touchante ou la fortune des héros rend plus pitoyable encore. Ainsi, l'anecdocte suivante n'est qu'un détail ina-

perçu dans le vaste tableau des misères du peuple espagnol.

L'un des beaux hôtels de Madrid était occupé, quelques mois avant la mort de Ferdinand, par don Gomez de Viana, seigneur habile et riche, qui, récompensé de ses services par d'importantes charges, avait tellement concentré toutes ses affections politiques sur la personne de son roi, qu'il en partageait les faiblesses, et qu'il venait d'abandonner sa résidence de Biscaye pour apporter à la future régente l'appui de ses talents. Deux personnes presque également chères à son cœur l'avaient accompagné dans ce voyage, Térésia, sa fille, et don Léon, jeune cavalier d'une haute naissance, qu'il avait accepté pour gendre. Ce mariage, auquel la beauté de Térésia, le noble caractère de Léon, l'opulence et la noblesse de tous deux promettaient tant de

charmes, n'était pas accompli. Peut-être l'imminence d'une crise politique l'avait elle retardé; peut-être le vieillard défiant s'était-il donné ce délai pour mieux approfondir les opinions du jeune noble, dont quelques amis ou parents soutenaient les prétentions de don Carlos.

Toup à coup Ferdinand mourut; Léon quitta Madrid; on sut qu'il avait rejoint les carlistes, et qu'un corps d'insurgés pénétrait dans le Portugal sous son commandement. Les dangers qu'il courait alors émurent à peine Térésia, car son départ n'avait plus laissé dans cette âme de place à la douleur. La première infortune que l'on souffre anéantit à la fois toutes les facultés, parce qu'elle étonne et confond plus encore qu'elle n'afflige. Ainsi, lorsque tout occupée de son amour, n'ayant de souvenirs et d'espérances

que pour lui, la pauvre fiancée vit son amant partir, il lui sembla qu'elle mourait, il lui sembla que toutes les choses de la vie devenaient un rêve insensé; car elle ne pouvait comprendre comment les intérêts d'un inconnu venaient atteindre de si loin son bonheur domestique.

Cependant un moment de joie vint couper la longue infortune qui commençait pour elle. Le prétendant quitta l'Espagne. Don Gomez savait apprécier l'honneur dans tous les partis politiques: il acceuillit Léon à son retour, lui rendit tous ses droits sur la main de Térésia, mais il fit le serment solennel qu'une nouvelle tentative en faveur du parti carliste les lui ferait perdre à jamais. Les deux fiancés s'abandonnèrent sans réserve au bonheur de se revoir, à l'espérance de ne plus se quitter, à toutes les illusions qu'une expérience du

malheur leur rendait plus chères encore. Mais bientôt le jeune homme redevint triste et soucieux comme avant son premier départ; il écrivait beaucoup, recevait des messages, et conférait souvent avec des inconnus. Un jour on ne trouva dans sa chambre déserte qu'un papier contenant ces mots: « Adieu, Térésia! adieu! plaignez et ne condamnez pas le malheureux qui n'ose vous revoir une dernière fois. S'il vous voyait, hélas! il n'aurait plus le courage d'aller où l'honneur le rappelle,

Bientôt on publia que don Carlos était rentré sur le territoire espagnol. Le jeune homme n'avait point osé rompre les engagements qui l'enchaînaient à cette fatale cause plus désespérée que jamais, redoutant avant tout qu'on attribuât sa défection au mauvais état des affaires. Ainsi un sentiment d'orgueil décidait de son sort. L'amour de Téré-

sia, le bonheur le plus pur, l'avenir le plus brillant, il sacrifiait tout. Mais son caractère souffrait du combat intérieur qu'il avait dû livrer, son intelligence froissée par une odieuse oppression était prête à se révolter; les circonstances firent le reste.

Quand il vit de plus près les nouveaux insurgés, rien ne lui sembla disposé pour une véritable guerre; il s'étonna des hommes qu'on lui donnait à commander : c'était une centaine de héros en guénilles, massacrant et pillant au nom de don Carlos; au nom de don Carlos, dévastant chaumière et château, bravant les lois humaines, lassant la patienee divine. Oh! combien dut souffrir l'homme civilisé dans ce contact impur! Combien dut gémir le guerrier plein d'honneur, lorsqu'il essaya vainement de dompter ces passions sans frein ! Un tel supplice dura peu; les for-

ces du jeune homme n'y pouvaient résister. Il s'était revolté d'abord, mais bientôt aguerri aux horreurs qui l'environnaient sans cesse, exalté par les représailles d'un impitoyable ennemi, harcelé par des rêves de sang, par des images de terreur et de désolation, il descendit de sa sphère jusqu'à coudoyer sans frémir ses féroces soldats. Bientôt il surpassa ceux qu'auparavant il eût rougi d'imiter ; tout subissait en lui la même transformation ; son regard devenait cruel, sa parole brève et tranchante, sa démarche hautaine. Lui aussi il goûtait maintenant les sombres joies du brigandage : lui aussi il aimait cette liberté sauvage, cette haine des lois et ce mépris des hommes, si chèrement achetés. A son tour, la bande était fière d'un chef qui les dépassait tous en audace, allumait le premier le feu des incendies, frap-

pait avec acharnement toutes les existences paisibles, et criait : Malheur aux heureux ! O souvenir de Térésia ! lorsque tu traversais cette âme comme un éclair traverse les ténèbres d'un orage, quels transports de fureur n'y rallumais-tu pas ! Terrible et foudroyante est la pensée d'un bien perdu ! Ce n'étaient plus les prétentions de don Carlos, c'étaient sa propre rage, son amour étouffé, ses vagues inquiétudes qu'il promenait dans la Biscaye ; voilà ce qui lui demandait du sang pour se calmer et des flammes pour se distraire.

Un jour, triste et pensif, le chef des brigands cheminait dans un bois montueux ; quelques hommes l'accompagnaient, respectant son silence ; d'autres le précédaient cherchant à découvrir la trace d'une habitation. Le chef portait sur son visage un abattement

profond; d'une main pressant son poignard, de l'autresa poitrine, il murmurait tout bas ;

— Je tiens le mal et le remède; je puis rompre la chaîne qui m'attache au malheur. Quelle est cette pensée de mort dont mon âme s'inquiète ? Jamais je n'ai senti comme à présent la crainte d'avancer un pas dans la vie. Ce pressentiment m'annonce-t-il que mon heure est venue, et qu'il faut dire adieu à ces sombres forêts, ma dernière demeure?

Il se serait tué peut-être, il aurait avancé d'un jour ce moment redoutable ; mais sa mémoire se porta sur la douce fiancée qui ne l'attendait plus.

— Encore de la vie!encore de la vengeance! dit-il.

Aussitôt des cris retentirent à l'extrémité du bois. Voilà le ciel ou l'enfer qui m'exauce, continua le brigand ; ces cris ne peuvent annoncer qu'une riche demeure, un château, des heureux !

Tous les bandits coururent à la fois dans la direction du bruit ; rien au monde, excepté le fer des christinos, ne pouvait leur ravir cette proie signalée ; or, les christinos étaient loin, et les hurlements redoublaient à mesure que de nouveaux groupes venaient à découvrir, au fond d'une belle vallée, les hautes murailles et le donjon d'un château magnifique. Léon vint à son tour, mais hélas ! à l'aspect de la noble demeure, au lieu de faire entendre son cri de joie comme les autres, il pâlit, détourna la tête et répandit des larmes, car il venait de reconnaître les tours de Viana.

— Arrêtez-vous ! dit-il à ses gens ébahis, nous respecterons le château.

De violents murmures s'élevèrent.

— J'en connais un autre plus riche, ajouta le malheureux chef, et nous y serons dans deux jours.

— C'est aujourd'hui que nous avons faim ! dit un homme.

— Je suis fatigué !...

— J'ai besoin d'argent !...

Ainsi murmurèrent les autres, et tous levaient leurs armes.

— Nous marcherons seuls ! disaient-ils.

— Silence ! dit une voix redoutable qui domina les murmures séditieux et rétablit le calme.

C'était la voix du capitaine, il était devenu tel qu'on avait coutume de le voir au moment du combat. l'émotion passagère qu'il venait de subir avait disparu de son visage ; et puis, avec l'accent d'une inflexible volonté, il ajouta ces mots :

— Nous dévasterons le château, mais j'ai droit au butin, et je me réserve une femme. Elle sortira libre sous ma protection. A vous le reste !

— A nous le reste !

— La nuit tombe : allumez des feux, et

dormez ; que toutes les sentinelles veillent soigneusement, qu'elles entourent le château et laissent passer la femme dont j'accompagnerai la fuite. Que demain, dès l'aurore, on soit prêt pour l'assaut, car on entendra mon signal.

On alluma les feux , les sentinelles furent posées, et le château, dont quelques fenêtres, brillaient d'une douce clarté, s'endormit sous la surveillance terrible de ceux qui rêvaient son pillage.

Dans les allées solitaires du parc se promenait encore une jeune fille légère et gracieuse mais le front incliné ; on eût dit qu'elle dévorait un souvenir pénible. Ainsi depuis longtemps vivait Térésia, résignée dans son infortune. Soudain un cri d'effroi s'échappe de sa

bouche : un homme venait de s'élancer sur elle et de l'arrêter par le bras. Le visage de l'étranger était à moitié caché sous les plis d'un manteau et par les ombres de la nuit.

— Jeune fille, dit-il, le château de ton père est entouré de malfaiteurs. Demain, au lever du soleil, ceux qui vivent dans ce manoir imploreront en vain la pitié du vainqueur... Monte sur la terrasse et regarde ces feux épars dans la campagne ; vois comme ils ceignent ta demeure !... C'est une bande de carlistes qui t'enveloppe ainsi.

La jeune fille étourdie lève les yeux au ciel.

— Tèrésia, reprit l'inconnu, j'ai le pouvoir de te sauver, mais il faut que tu t'abandonnes

sans crainte à ma protection. Je jure, par tous les serments les plus sacrés, qu'on te respectera. Sois donc avant une heure près de la porte basse, montée sur un cheval rapide. Un homme t'appellera par ton nom, suis-le ; il te fera franchir les lignes ennemies ; mais il ne peut sauver que toi.

L'inconnu s'éloignait.

— Oh ! qui donc êtes-vous pour nous connaître ainsi ? Dites-moi votre nom, pour que j'ose me fier à vous.

— Térésia ! Térésia ! lui répondit l'homme en fuyant, n'as-tu point reconnu la voix de don Léon ?

Une heure après cette entrevue, don Léon se tenait à cheval près de la porte basse, son

cœur battait violemment. Quelle pénible attente! quel rendez-vous fatal! quel voyage désespérant il allait faire auprès de cette fiancée chérie, et sous quel horrible costume il se représentait à ses yeux après une absence si longue! Enfin parut celle qu'il attendait, du moins reconnut-il sa robe et le voile dont était couvert son visage; elle était bien montée, les deux chevaux partirent avec une rapidité merveilleuse. Le brigand murmurait parfois à l'oreille de Térésia des paroles qui peignaient vivement le trouble de son âme. Térésia ne répondait rien. Souvent une sentinelle carliste marchait à l'encontre des fugitifs: le chef poussait alors une exclamation connue, et le bandit se retirait. Enfin les derniers feux se trouvèrent passés, don Léon suspendit sa course; quant à la jeune fille, elle pour-

suivit la sienne sans proférer un mot, sans manifester de faiblesse.

Le lendemain, au point du jour, un cri de guerre fut entendu par tous les hommes de la bande ; ils répondirent par des hourras, des sons de trompe, des coups de fusils. Les habitants de Viana s'éveillèrent épouvantés ; ils aperçurent les brigands, et de toutes parts le pillage et le meurtre. Un seul entre tous les vainqueurs semblait calme et tranquille ; il marchait à pas lents vers le château conquis. C'était pourtant de sa poitrine que le signal terrible était parti ; mais plus il s'approchait de cette habitation, embellie autrefois par l'amour d'une femme et qu'il venait de livrer à la désolation, plus il comprenait l'étendue de son crime et de ses malheurs. Impuissant à se rendre compte de tant d'émotions, il fré-

missait à la pensée des châtiments. Son corps manquait de force pour entrer au milieu des ruines de la demeure hospitalière. Mais non, ce n'était pas ce sentiment qui l'accablait le plus : il ressentait quelque chose d'inouï, d'inexplicable, de fatal. Morne et les yeux baissés, il traversa la cour, déjà couverte de décombres; il s'achemina sans dessein vers une petite chambre dont Térésia jadis, faisait son oratoire. Il poussa la porte... O terreur! Térésia, les mains jointes, était agenouillée sur son prie-dieu! Elle ne détourna point la tête.

— Est-ce une vision?... Térésia! Comment êtes-vous ici? Malheureuse Térésia! et moi plus malheureux encore!

Ainsi criait Léon en se frappant la tête.

— Insensé que je suis !... Qui donc ai-je sauvé ?

— Mon père ! dit la jeune fille.

Des brigands avaient envahi la chambre, attirés par le bruit de cette lamentable scène Les beaux traits de la fiancée, sa taille noble et souple leur arrachèrent alors d'horribles exclamations. Ils se pressèrent autour d'elle et l'enlevèrent du prie-Dieu malgré les cris de son amant, qui, ne se souvenant ni de sa fierté ni de rien au monde, suppliait tous ces misérables, se traînant à leurs pieds, embrassant leurs genoux avec des larmes déchirantes. Mais la beauté de Térésia parlait plus haut que lui; les bandits l'emportaient déjà dans leurs bras vigoureux. Alors, s'abandonnant au désespoir, leur chef se releva d'un bond soudain, l'œil

terrible et le pistolet haut Il fit feu... la jeune femme tomba morte... elle avait le crâne brisé.

— Qu'on se retire maintenant !

Aucun n'osa braver la fougueuse colère du maître, et la jeune fille étant abandonnée, vint tomber à ses pieds. Dès cette heure, Léon ne sortit plus de l'oratoire. Il étendit sur un lit de repos le corps de celle qu'il avait aimée, s'assit à son chevet, et demeura longtemps les yeux fixés sur la blessure ; puis, ayant aperçu le livre de prières que son amante parcourait un instant plus tôt, il s'en saisit, s'agenouilla sur le prie-Dieu, et lut jusqu'au soir les prières des morts, comme aurait fait un prêtre. Souvent le bruit monotone de sa longue prière était étouffé par la rumeur lointaine d'une orgie ; des chants joyeux retentissaient dans la

maison. Quelques-uns de ses hommes vinrent pour l'emmener dans leur salle de festin, mais ils n'osèrent l'interrompre, effrayés de l'austère ardeur qui brillait dans ses yeux. Bientôt à ce désordre de l'ivresse succéda le bruit d'un combat et d'une fusillade, mais le chef des bandits ne se dérangea point, il ne cessa point de prier. Tout à coup retentit dans les corridors une voix qui s'approchait sans cesse ; elle criait : « Térésia ! Térésia ! » don Léon reconnut Gomèz, se leva gravement, et quand le vieillard eut franchi le seuil de la chambre en appelant encore sa fille :

— Il est trop tard ! murmura-t-il ; la voici morte, don Gomez, et c'est moi qui l'ai tuée. Mais au lieu de me condamner, cette action plaidera pour moi devant le maître qui m'appelle. Maudites soient les querelles des princes ! Ayez pitié de moi, mon Dieu !

Et d'un coup de poignard il ouvrit les ailes à son âme.

Quand les autorités de la ville voisine vinrent féliciter Gomez de sa victoire, elles le trouvèrent pleurant sur les cadavres des fiancés, et demandant au ciel de mourir avec eux.

FIUSEPPO BALDONE.

A quelques lieues de Grenade dans une des gorges de la Sierra-Segura, et au revers d'une montagne, sélevait un vaste bâtiment dont les murailles se détachaient comme une bandelette blanche sur la sombre verdure des sapins et des mélèses. Cette ligne de pierres dont rien ne venait adoucir la raideur, ni rompre l'uniformité ; cette multitude de fenêtres cintrées et étroites, garnies d'abat-

jours qui brisaient encore la lumière, et ne pouvaient transmettre à l'intérieur que quelques rayons pâles et incertains; les campanilles au toit de plomb qui marquaient les quatre angles et la porte d'entrée principale; toute cette construction froide, régulière, silencieuse, faisait connaître de loin et la destination du bâtiment et le caractère de ceux qui l'habitaient : c'était un couvent.

Il était impossible que le besoin de la solitude et de la réflexion pût choisir une position plus pittoresque, plus imposante. Dans cet asyle, les religieux voyaient suspendus au-dessus de leur tête, des rochers qui menaçaient de les écraser de leur masse; image continuelle, incessante du néant de la vie humaine. Et si, des pensées de la mort, ils voulaient revenir à l'idée de la bonté infinie de Dieu, ils n'avaient qu'à monter dans une des campanilles, et, de là, ils découvraient d'abord sous leurs pieds cette belle et vigou-

reuse vallée au fond de laquelle de nombreux ruisseaux serpentaient comme des filets d'argent; puis, plus loin se déroulait à leurs yeux un magnifique tableau encadré par le profil escarpé des deux montagnes qui formaient la gorge : c'étaient les riches campagnes de Grenade, les bords du Xénil, ces contrées voluptueuses que les Maures s'étaient plus à décorer de tout leur luxe qu'ils avaient abandonées les derniers et avec tant de regrets. Lorsque les rayons du soleil brillaient de tout leur feu, quand les brouillards qui tournoyaient au fond de la vallée étaient dissipés, alors on apercevait au dernier plan la ville de Grenade elle-même et la pointe élancée de ses minarets.

Capricieusement posée sur l'un des rochers qui dominaient le couvent, une jeune fille contemplait ce sublime point de vue, et une larme roulait dans ses grands yeux noirs : arme d'admiration et d'attendrissement, com-

me en arrachent aux âmes impressionnables les beaux spectacles de la nature. Elle regarda ainsi sans paraître fatiguée, jusqu'à ce qu'aux approches du soir, une vapeur rougeâtre vint s'étendre en forme de rideau devant ce tableau magique qui absorbait ses sens et son cœur. Alors elle se lèva précipitamment, et jeta les yeux sur une petite porte placée à l'une des ailes du bâtiment; un mouvemement d'impatience suivit cette rapide investigation, et son pied délicat frappa vivement le roc. A la voir si svelte et si gracieuse, à voir la finesse de ses traits, le brillant de ses cheveux et sa robe blanche que le vent faisait voltiger, on eût voulu croire aux fées et aux sylphides. Bientôt la jeune fille s'élançant de rocher en rocher avec la légèreté d'un chamois, descendit sur le plateau et s'arrêta devant la porte dont la vue avait semblé exciter son impatience. Là son air boudeur disparut bientôt; à une moue gracieuse suc-

céda sur ses lèvres un sourire plus gracieux encore, et qui paraissait habituel à sa figure enjouée. La porte cependant ne s'était pas ouverte; mais des sons partis de l'intérieur du couvent étaient parvenus à ses oreilles, et elle les écoutait attentivement, et sa bouche les répétait tout bas avec une gaîté folle. Ce n'était point le chant solennel d'un hymne ou d'un psaume roulant majestueusement sous les voûtes d'une église; ce n'était point la mélodie grave et lente d'un chœur de religieux : c'était un gai refrain chanté par une voix d'homme douce et fraîche, avec des cadences et des roulades profanes. La voix cessa, des pas se firent entendre, dans la cour, le cœur de la jeune fille bondit de joie, et lorsque la clef eut fait craquer trois fois le pêne de la serrure, un jeune homme à la physionomie heureuse, au teint coloré, aux cheveux noirs, parut sur le seuil de la porte. Il portait un élégant costume italien : le juste-au-corps de

velours noir, à pélerine pareille, sur lequel ressortait une chaîne d'or; les manches bouffantes au-dessous de l'épaule, et serrées sur le reste du bras; le pantalon collant de satin noir, et la toque de velours.

La jeune fille se jeta dans ses bras, se suspendit à son cou, et lui, il appuya sur ses lèvres un baiser dont le retentissement ne dut pas être moins étrange pour les échos d'un lieu saint que les chants d'amour et de plaisir qu'ils avaient redits tout à l'heure. — Tu as tardé bien longtemps aujourd'hui, mon Fiuseppo; vois comme l'ombre des montagnes est déjà grande, regarde le bois qui couronne le faîte de cette montagne là-bas devant nous il est si haut que rien ne peut lui dérober les rayons du soleil; pourtant ces rayons ne font déjà plus qu'effleurer les dernières branches du grand sapin qui domine tous les autres. — C'était parce que j'étais avec toi, Félicia, que les heures ont glissé si

rapidement pour moi; le soir m'a surpris devant la toile où se retraçait avec toute la chaleur de mon amour ta figure angélique. Oh! jamais l'art qui me passionne ne m'a paru si beau que lorsqu'il me servait à rendre ainsi les traits de celle que j'idolâtre plus encore. Avec quelle rapidité mon pinceau suivit l'élan de ma pensée; ou plutôt je ne peignais pas, il me semblait que ton image était là toute tracée comme dans mon cœur, et je n'avais qu'à soulever peu à peu le voile qui la couvrait. — Prends garde tu vas me rendre jalouse de moi-même; si tous les jours tu m'oublies ainsi pour admirer ton ouvrage, je ne viendrai plus te chercher au couvent et tu descendras seul la montagne. Sais-tu que souvent le cœur me bat bien fort, si quelque branche sèche tombe avec bruit derrrière moi, si le vent fait craquer les rameaux entrelacés des chênes, si un reptile glisse au milieu des feuilles mortes, si une biche quitte

précipitamment le buisson que je frôle en passant. Je ris de ma frayeur d'enfant, et une minute après, ma frayeur recommence. Puis, quand j'arrive près de ces grands murs blancs qui te séparent de moi, c'est quelque chose de plus pénible qui me serre le cœur, il me semble qu'ils se dressent de toute leur hauteur comme une barrière éternelle entre nous deux. C'est alors que si tu tardes, un frisson glacial me saisit, mille idées tristes se croisent dans ma tête, et je me sens défaillir.

— Tu es folle, Félicia, de te créer ainsi des chimères et des chagrins, les bons pères n'ont pas plus envie de me garder, que moi de rester avec eux. Il m'est si doux le soir, après avoir été condamné toute une journée à la solitude et au silence, ne voyant que les visages pâles et sévères de quelques dominicains qui viennent se prosterner sur la dalle de la chapelle! il m'est si doux d'entendre une voix chérie, d'écouter des paroles de ten-

dresse, de contempler et de presser contre mon cœur une femme adorée.

J'admire ces pieux cénobites, je les révère, mais tant que le monde se présentera à moi séduisant de gloire et d'amour, tant que Félicia vivra et que mes doigts pourront tenir un pinceau, leur exemple ne me tentera point

— Ces bons pères, ces bons pères! dit la jeune fille en jouant avec la pélerine de Fiuseppo; si par hasard j'en aperçois quelqu'un errant autour du couvent avec sa grande barbe et sa longue robe brune, je suis aussi tremblante que si le diable m'était apparu. Il en est un surtout dont l'aspect me fait trembler; un matin ce fut lui qui vint t'ouvrir la porte, et quand tu fus entré, moi je me retournai pour te voir au travers les barreaux de la petite lucarne; mais j'aperçus deux yeux perçants fixés sur moi, et je faillis pousser un cri de détresse, tant leur éclat infernal m'avait douloureusement pénétrée.

Plusieurs fois, depuis ce jour, cette apparition m'est revenue en songe, et il me fallait une caresse de toi pour me rassurer. Défends-lui de me regarder ainsi, dis-lui qu'il me fait peur. — Enfant, vous jouez avec tout!

Félicia n'avait pas remarqué que ses paroles avaient insensiblement rembruni le front de son ami, aussi la transition fut brusque pour elle, et l'accent sévère avec lequel Fiuseppo prononça ces mots, firent rouler les larmes de ses yeux, une d'elles tomba sur la main du jeune homme, qui se hâta d'essuyer avec ses lèvres les paupières de Félicia. — Qu'as-tu fait en m'attendant, ajouta-t-il avec gaîté et en serrant sa taille gracieuse. — J'ai regardé la campagne, j'ai vu la ville de Grenade, et je me suis dit : si mon Fiuseppo était là, il ferait passer tout cela sur la toile ; il peindrait cette scène avec son immensité, en sorte qu'on ne saurait qui admirer le plus ,

ou la nature si belle, ou l'homme qui l'imite si bien.

Ensuite, comme tu ne sortais point, J'ai collé mon oreille contre la porte, et ta voix est venue rendre la paix et la joie à mon âme. Ta voix est si mélodieuse, et les chants de ton Italie si ravissants, que j' ai oublié l'heure en t'écoutant, comme tu l'avais oubliée en contemplant mon image. Maintenant tu es près de moi, et me voici heureuse jusqu'à demain. Maintenant je ne veux plus désormais que tu ailles t'enfermer des journées entières dans des lieux où je ne puis t'accompagner, m'asseoir près de toi, regarder la toile qui s'anime sous ton pinceau, te délasser par mes caresses. Oh! quand donc quitterons-nous ces lieux, quand partirons-nous pour l'Italie, pour ce pays que je me fais si beau, parce qu'il est ta patrie? Promets-moi que ce sera bientôt.

Le trajet n'était pas bien long du couvent à

la demeure qu'habitaient Fiuseppo et son ami; c'était une espèce de hameau composé de quelques chétives maisons de pâtres, et situé au bas de la montagne; cependant la nuit était venue quand ils y arrivèrent. Devant l'entrée était un vieux tronc d'arbre creux dans lequel Félicia déposait la clef; alle avance la main pour la prendre, mais elle la retire aussitôt en poussant un cri d'effroi. Au même moment, un hibou s'envole lourdement en faisant retentir l'air de son cri sinistre que les échos répètent longuement.

La jeune fille se serra contre Fiuseppo, dont elle sentit le cœur battre et la main trembler convulsivement. — Félicia, dit-il avec tristesse, tu as parlé légèrement des choses saintes, Dieu veuille qu'il ne nous arrive pas malheur.

Un rayon de la lune qui se levait vint éclairer son visage; il était pâle et défait. — Maudit oiseau, murmura tout bas Félicia; va donc

chercher ton abri sous les clochers de San Cyrreno, car là tout est d'un mauvais augure.

Le lendemain un reste d'inquiétude obscurcissait encore le front du peintre. Il ne pouvait se lasser de regarder Félicia; mais ses yeux avaient une morne fixité, symptôme de la profonde préoccupation de son âme. Cependant, la gaîté enfantine de la jeune fille, chez qui les frayeurs de la veille s'étaient promptement dissipées, triompha enfin des craintes de son amant; et les rires et les douces causeries revinrent avec le calme. Un lit, quelques chaises de bois formaient l'ameublement de leur petite chaumière; puis, auprès de ces meubles grossiers, on voyait un chevalet, des toiles, des instruments de peinture, une mandoline suspendue au mur. C'était quelque chose de curieux, d'original, que ce rapprochement entre la civilisation et la simplicité la plus rustique, quelque chose

que n'imiteront jamais les amateurs de champêtre, avec leurs chaumières prétentieuses et leurs chalets aussi factices, aussi ridicules que les rochers d'un jardin anglais. Les pâtres voisins avaient pour le jeune artiste et sa compagne une espèce de vénération ; ils s'extasiaient avec une joie naïve devant ceux de ses tableaux qui représentaient avec tant de vérité les beaux sites de leurs montagnes; ils y cherchaient leurs troupeaux, leur habitations ils s'y cherchaient eux-mêmes, sans avoir cet air insoutenable de connaisseur avec lequel nos semi-villageois disent à un peintre : « Ah! monsieur tire le portrait de notre église. » Ils écoutaient avec ravissement la voix de Fiuseppo et de Félicia, lorsqu'ils chantaient en s'accompagnant sur la mandoline; mais leur âme était surtout doucement émue quand celle-ci redisait les chants qui leur étaient familiers, ces chants dont l'habitude leur

cachait la mélodie; il y avait alors une sorte de vanité dans leur attention, et souvent le plaisir de l'entendre leur avait fait oublier l'heure ordinaire du repos.

Félicia avait été heureuse dans ce séjour, du moins pour quelques mois, si chaque matin il ne lui avait fallu quitter son ami pour ne plus le revoir qu'avec la fin du jour. C'était toujours lentement et avec tristesse qu'elle faisait les préparatifs du départ; chaque matin, elle trouvait la montagne fatigante et la nature insipide. A mesure qu'ils approchaient du couvent, ses paroles devenaient moins enjouées; et lorsque Fiuseppo était entré, le bruit de la porte qui retombait lourdement, du verrou qui rentrait en criant dans sa gache comprimait son cœur, et souvent elle se mettait à pleurer. Ce jour-là ressemblait à tous les autres et après avoir gravi un chemin qui tantôt serpentait sous une fo-

rêt épaisse, tantôt suivait la pente rapide d'un rocher, et laissait apercevoir la profondeur étourdissante de la vallée; après s'être arrêtés cent fois par cent raisons imaginées par Félicia, les deux amants étaient parvenus au lieu de leur cruelle séparation. Fiuseppo agita la sonnette, deux chiens vigilants répondirent par leurs aboiements, et un révérend dominicain, après s'être préalablement assuré à travers la lucarne que cette visite n'avait rien d'offensif, contint la colère des chiens, et ouvrit la porte au jeune peintre en lui souhaitant la bien-venue.

Nous, que la règle sévère du couvent ne consigne pas à l'entrée comme la triste Félicia, suivons Fiuseppo dans l'intérieur de la pieuse demeure. Les bâtiments formaient un vaste carré long occupant tout le plateau de la montagne, coupé en deux sur sa longueur par un cinquieme corps de logis; les deux

cours égales, formées par cette disposition, étaient environnées d'une galerie couverte; une double rangée d'arbres était plantée devant chacun des côtés de cette galerie, et des plantes grimpantes de différentes espèces tapissaient les entre-deux des arceaux. Sur l'une des faces du bâtiment commun aux deux cours, le portique était interrompu, et un péristyle conduisait par plusieurs marches à une porte en bois assez grossièrement sculptée, et sur les panneaux de laquelle on découvrait une intention de quatre évangélistes. Cette porte était celle de la chapelle du couvent dont la nef était extérieurement désignée par une façon de dôme sans proportion, sans élégance, qui relevait à la fois le désir et la crainte d'imiter les mosquées arabes. L'intérieur de l'édifice n'était pas d'une architecture plus remarquable; c'etait un cintré, flanqué de deux bas côtés; au fond du cintre

se trouvait le maître-autel; l'un des bas-côtés était consacré à Saint-Cyrreno, le patron du couvent, qui avait été un grand saint et dont on racontait une foule de choses merveilleuses. Lors de la conquête de Grenade par les Maures, San-Cyrreno s'était retiré sur la montagne pour y vivre solitaire; Mais les enfants de Mahomet avaient découvert sa retraite, alors Dieu lui donna le don des miracles, en sorte qu'au lieu de le persécuter, les enfants de Mahomet allaient à lui comme à un homme surnaturel. Ce qu'ayant appris, le roi de Grenade vint le trouver lui-même et lui offrit de riches présents s'il voulait lui révèler l'avenir; San-Cyrreno ne fut point tenté, et il dit seulement au roi de Grenade de prendre garde à lui et à ses sujets, parce qu'une peste horrible les menaçait; et comme il l'avait prédit, la peste ravagea ces belles provinces. Le prince Musulman en conçut une grande colère, et il

envoya des soldats pour faire périr le fatal devin. Mais lorsque ceux-ci furent arrivés au lieu de sa retraite, le solitaire et sa cellule disparurent à leurs yeux, et eux-mêmes furent tous engloutis, à l'exception d'un seul que Dieu sauva afin qu'il pût raconter le prodige qu'il avait vu. Un tableau, monument de l'enfance la plus naïve de l'art, représentait San-Cyrreno, entouré d'infidèles à qui il prêchait la parole divine.

Dans l'autre bas-côté, un échafaudage, une toile aux trois quarts couverte, attestaient des travaux qui n'étaient pas encore terminés. Le sujet représenté était l'adoration des mages, et déjà par la pureté du dessin, par la suavité du coloris, on reconnaissait l'école de Raphaël; une seule tête était achevée et parfaite, c'était celle de la vierge. Quand Fiuseppo entra dans la chapelle un dominicain était debout, immobile devant

le tableau; une méditation profonde se lisait sur son front sévère, mais non point une méditation calme, religieuse, car ses yeux caves étaient ardents, ses lèvres décolorées donnaient passage à des mots qu'on ne pouvait entendre. Le jeune homme le considéra quelque temps étonné de l'expression étrange de sa figure.— Frère Luïs, lui dit-il enfin, en lui frappant légèrement sur l'épaule, il paraît que mon tableau vous plaît, voilà près d'un quart d'heure que je vous regarde, et vos yeux pour se détourner, semblent attendre que ceux de la vierge se détachent de vous.

Le moine tressaillit comme un homme réveillé en sursaut, et il fut facile à Fiuseppo de voir combien il lui savait mauvais gré d'avoir interrompu sa contemplation, car il fixa sur lui des regards égarés et furieux, et des imprécations semblaient prêtes à s'échapper de sa bouche. Mais ce mouvement n'eut que la

durée d'un éclair; une contraction des muscles manifesta la contraction plus violente encore de l'âme, et le visage de Luïs, devenu tout à coup froid comme un marbre, ne conserva qu'un air de défiance et de dédain.

— Je pensais, seigneur Fiuseppo, que votre tableau serait un chef-d'œuvre partout ailleurs que dans le lieu saint; vos inspirations ne viennent pas de Dieu.

Puis il s'éloigna, traversa la chapelle et, passant devant l'autel, oublia de s'incliner.

Cependant Félicia avait écouté les pas de son amant se perdre peu à peu sous les corridors du couvent, et le silence profond qui régna quand elle eut cessé de les entendre la fit frissonner plus encore que d'ordinaire. Ses jambes fléchirent sous elle, et avant de reprendre sa route, elle fut forcée de s'asseoir au pied d'un grand chêne, aux rameaux étendus, qui s'élevait seul en cet endroit au milieu

des sapins, et devait souvent protéger de son ombrage les religieux lorsqu'ils venaient respirer un air plus libre et méditer Dieu hors de l'enceinte de leur couvent. Lorsque quelques instants de repos eurent réparé ses forces, elle se disposa à se lever, et à prendre le chemin du hameau ; mais à ce moment, la porte sur laquelle elle tenait ses yeux fixés s'ouvrit rapidement, en même temps un cri d'effroi s'échappa de sa bouche, et elle couvrit son visage de ses deux mains. Le dominicain qui sortait était Luïs, et Luïs était celui dont les yeux lui avaient paru briller d'un éclat sombre, et dont l'image menaçante revenait sans cesse comme un cauchemar à l'esprit de la jeune fille. Quelle dut donc être sa terreur à cette soudaine apparition? La surprise et la crainte la clouèrent à sa place, immobile, tremblante; et quand, essayant de reprendre un peu de courage, elle ôta sa

main de devant ses yeux, alors elle put examiner les joues amaigries du religieux, sur lesquelles la présence du sang ne se révélait que par les couleurs faibles et violettes dont ses pommettes étaient vergetées, ses sourcils épais et noirs, sous lesquels brillait le feu de son regard d'aigle, son nez aquilin, sa bouche souriante avec un air de désir et sa barbe noire et épaisse. Lorsque les traits de Luïs étaient calmes, son aspect devait être noble et imposant; mais l'expression qui les animait maintenant n'était propre qu'à effrayer la pauvre Félicia.

Cependant elle voulut se lever, se promettant d'échapper à sa présence par une course rapide; mais le religieux la saisit par le bras, et elle sentit sur son poignet l'impression de ses doigts nerveux.

— Pourquoi chercher à fuir, jeune fille? Pourquoi ma vue semble-t-elle t'effrayer au-

tant que si une louve affamée tombait bondissant devant toi, et menaçait de te dévorer ? Je ne t'ai jamais fait de mal ; je n'ai point troublé ton sommeil ; je n'ai pas mis un feu brûlant dans ta tête ; je n'ai pas déchiré ton cœur par un supplice de tous les instants. Mais sais-tu qui a souffert tout cela, qui a eu son âme torturée par toutes les douleurs, qui a senti sa tête ardente comme un charbon enflammé ? C'est un homme voué à Dieu, qui ne doit voir que lui, qui ne doit aimer que par lui. Songe aux combats horribles qu'il s'est livrés dans son cœur, jusqu'au moment où l'enfer a triomphé du ciel, où Satan a planté sa bannière et régné en maître.

— Laissez-moi, laissez-moi, s'écria Félicia, qui faisait de vains efforts pour dégager son bras de l'étreinte de Luïs, et à qui chacun de ces efforts arrachait un cri de douleur. Qu'ai-je de commun avec vous ? Je vous plains

si vous êtes malheureux; mais que puis-je davantage? Oh! laissez-moi retourner à ma chaumière.

— Non! non! tu m'entendras jusqu'au bout. Tu as lu sur mes traits que j'étais le misérable dont je te peignais la souffrance; à présent, sache que c'est toi qui m'as fait ce que je suis. Avant de t'avoir vue, si parfois l'ardeur de mon sang entraînait ma pensée vers la terre, je l'étouffais à force de jeûnes et de mortifications; je priais, je me prosternais devant l'autel, et le froid de la dalle sur laquelle je frappais mon front ramenait le calme dans ma tête. Aujourd'hui j'ai tout fait; mais comme partout l'image de la créature était devant l'image de Dieu, Dieu ne m'a pas entendu; alors je n'ai plus opposé de résistance, et l'amour avec ses désirs brûlants a envahi mon cœur. Or, dis-moi, que faut-il faire pour être aimé de toi? Faut-il

abandonner cette demeure tranquille, et fuir à l'autre bout de l'univers? Que m'importe maintenant, j'ai sacrifié Dieu pour toi; je donnerais toute mon existence pour te posséder un instant.

— Grâce! grâce! vous m'effrayez!

— Je l'effraie; je suis un objet d'épouvante pour elle; ô Dieu, que vous êtes vengé! L'amour est donc bien affreux sous une robe de bure, puisqu'il n'inspire que l'effroi; il faut, pour toucher le cœur d'une jeune fille, des habits de velours ou de soie, des cheveux bouclés et flottants, une figure douce et efféminée; à nous le cilice et la mort du cœur. Et si les passions pénètrent dans cette âme qui doit rester froide comme la tombe, si à travers la laine lourde et grossière de ce vêtement, on peut compter les battements d'une poitrine que soulèvent d'impétueux désirs, alors nous devenons un objet de mépris ou

d'horreur, on fuit nos caresses comme on fuirait l'attouchement d'un lépreux.

A mesure que Luïs parlait, on voyait osciller sous la chair les muscles de son visage, et son cœur bondir sous sa robe épaisse. Félicia, inquiète et tremblante, pouvait suivre sur son visage toutes les agitations croissantes de son cœur. Elle était là, seule, au pouvoir d'un homme égaré par la passion, hors d'état de fuir, incapable de lutter, livrée sans défense à son délire. Aussi sa bouche ne trouvait pas une parole, et la voix mourait avant de parvenir à ses lèvres.

— Félicia, dit encore le moine, chez qui la pâleur avait fait place à un rouge pourpre, Félicia sois à moi, prends pitié de tant d'amour! et en même temps sa main avait entouré la taille de la jeune fille, et il cherchait à l'attirer sur son cœur. Elle sentit sur son front passer une haleine brûlante, et deux lè-

vres de feu imprimer un baiser; le désespoir alors la ranima : Arrêtez, où j'appelle, et il y a là quelqu'un qui entendra mes cris. — Malédiction, dit sourdement Luïs, malédiction sur toi et ton amant! imprudente, tu viens de faire renaître en moi la jalousie, tu viens de me rappeler que ton âme et ton corps sont à un autre. O rage, que n'as-tu poussé un cri, il serait accouru, mais sans armes...

Et en même temps le moine faisait briller un poignard aux yeux de Félicia.

— Mais non, ajouta-t-il, après quelques instants de silence cela ne compenserait pas ce que j'ai souffert, puisqu'on n'a pas miséricorde de moi, je n'aurai pas miséricorde des autres. Ecoute, je suis maître de toi, et maintenant tu n'appelleras point; tu sais que Fiuseppo accourrait à une mort certaine; je t'emporterais dans mes bras, tu ne pourrais m'échapper, et ensuite j'attendrais Fiuseppo que

tu aimes, et je me vengerais en le frappant. Mais il existe non loin d'ici des rochers escarpés où il est facile de trouver la mort, et sans doute tu n'hésiterais pas à te précipiter de leur sommet, joyeuse d'aller retrouver ton amant. Ce n'est pas la vengeance qu'il me faut. Fiuseppo, vivant, cessera de t'aimer ; il t'abandonnera, et alors tu mourras malheureuse, ou tu iras, en mendiant, regagner la ville qui t'a vu naître, et revoir ton père qui te chassera comme une prostituée.

Des pas se firent entendre dans l'intérieur du couvent ; aussitôt Luïs lâcha Félicia, dont le bras portait en cercle bleu l'empreinte de ses doigts : — Que Fiuseppo, continua-t-il à voix basse, ne sache pas un mot de ce que je t'ai dit ici, sa vie me répond de ta discrétion. Puis voulant cacher aux yeux de ses frères l'agitation par laquelle il sentait son visage encore bouleversé, il s'enfonça rapidement dans l'épaisseur de la forêt.

La jeune fille, dégagée, prit son élan, et l'effroi dans le cœur elle eût bientôt franchi l'espace qui la séparait de sa chaumière. Là, elle resta longtemps absorbée dans de tristes pensées ; elle croyait distinguer dans le murmure des vents la voix du dominicain vomissant la menace et l'imprécation ; vainement elle fermait les yeux, ses regards terribles étaient toujours devant elle, se croisant comme des éclairs. Cependant elle prit enfin un peu de courage, se persuadant que le plus grand danger était passé pour elle, et se disant avec confiance :

— Oui, nous partirons ce soir, je découvrirai tout à Fiuseppo, et il ne pourra plus résister ; alors nous quitterons l'Espagne, et nous irons à Florence braver la vengeance du religieux. Et si plus tard le souvenir de cette horrible rencontre me revient à l'esprit, le calme de mon bonheur n'en sera que plus

doux. Quand je verrai Fiuseppo, toujours aimant, s'asseoir près de moi, m'entourer de ses bras et m'appeler son épouse chérie, alors je rirai de ces menaces dont mon cœur a pris si forte alarme.

Elle s'abandonnait avec volupté à ces riantes images, à ces espérances de bonheur, que venaient pourtant traverser encore des craintes et des idées lugubres. Quelquefois il lui semblait voir entre elle et les rêves enchanteurs de son imagination, le dominicain le bras armé d'un poignard et l'œil étincelant de rage. Tout à coup la porte s'ouvrit, Félicia arrachée par ce bruit à sa méditation, leva la tête en tressaillant ; mais sa frayeur ne fut pas longue, car celui qui entrait, c'était Fiuseppo.

— Que tu as été bien inspiré, mon ami, de quitter San-Cyrreno plustôt qu'à l'ordinaire ; j'avais grand besoin de ta présence, car je

souffrais bien ; et ta vue seule peut rendre le calme à mon cœur. En même temps, elle tendait ses lèvres au jeune artiste, attendant qu'il y déposât le baiser du retour. Fiuseppo l'embrassa au front, puis il s'assit silencieusement en jetant sur elle un regard de tendresse, dans lequel on distinguait un mélange de pitié et de regret.

— Félicia, dit-il, en paraissant se faire violence, Félicia, il faut t'armer de courage. Nous allons nous séparer pour quelque temps, pour quelque temps je vais demeurer au couvent. Un cri de douleur partit du cœur de la jeune fille, car une si cruelle résolution l'avait frappée comme la foudre; elle qui tout-à-l'heure encore se berçait de l'idée d'entraîner son amant loin de ces lieux funestes, elle l'entend parler lui-même de se séparer, de s'enfermer quelques jours à San-Cyrreno, dans ses murs qui renferment l'objet de sa

terreur. Fiuseppo, qui n'attribue qu'au chagrin la pâleur et le désespoir de Félicia, essaie en vain de la calmer en lui répétant que cette séparation sera courte, qu'il ne sera pas moins impatient qu'elle de l'abréger, et qu'ensuite il pourra s'abandonner tout entier à son amour. Les larmes de la jeune fille ne cessaient pas de couler.

— Ma bien-aimée, tu connais ma tendresse, mais tu sais aussi que la gloire et l'art ont des droits puissants sur moi. Lorsque mon pinceau avait à retracer des sujets riants, des scènes d'amour et de bonheur, c'était près de toi, c'était la tête appuyée sur ton sein, que je venais chercher mes inspirations. Mais aujourd'hui j'ai besoin de solitude et de méditations, j'ai besoin de m'arracher à la terre, de me pénétrer de la divinité, afin de la peindre dignement. Il avait les yeux au ciel, et semblait comme ravi dans une extase.

Fiuseppo Baldone avait quitté Florence et l'Italie pour parcourir l'Europe , agrandir ses idées et perfectionner son art ; le ciel brûlant de l'Espagne et ses contrées si fertiles l'avaient attiré d'abord à Cadix où il débarqua ; là il connut Félicia , et l'amour entra dans son cœur ; la jeune fille se donna tout entière à lui, et consentit à le suivre partout. C'est ainsi qu'ils arrivèrent tous deux à Grenade , où la réputation que s'acquit Baldone le fit bientôt désigner pour exécuter le tableau dont les religieux de San-Cyrreno voulaient décorer leur chapelle. L'âme du jeune peintre s'était transportée à l'idée de faire une œuvre magnifique. Il songeait aux grands maîtres d'Italie que la religion avait si bien inspirés, il songeait à Raphaël, à Jules Romain dont il avait été l'élève.

On se rappelle les paroles que Luïs lui avait adressées le matin : « Vos inspirations ne

viennent pas de Dieu. » Ces paroles lui avaient semblé prophétiques; il avait contemplé profondément son tableau, il n'avait trouvé dans ses personnages rien de divin, rien qui les élevât au-dessus de la sphère terrestre. La vierge même était ravissante, mais c'était Félicia, avec sa grâce de femme, et ce n'était plus à ses yeux la mère du Sauveur. Aussi, ce jour-là, il eut un moment de désespoir, et sa main se refusa à prendre le pinceau; mais l'idée lui vint qu'en se renfermant dans le cloître, en priant et jeûnant, et se couvrant du cilice avec les religieux, il recevrait du ciel cette inspiration qu'il sentait lui manquer. Résolu à accomplir ce dessein, il avait quitté le couvent de bonne heure, afin d'aller dire adieu à Félicia, et revenir le soir même commencer sa vie d'ascétisme. Pauvre jeune fille, qui était toute joyeuse de le voir sitôt de retour, comme son bonheur avait été court,

comme il s'était changé en tristesse et en pleurs!

Elle pressait ses mains dans les siennes, elle lui disait tendrement : Tu pourras donc me quitter, tu pourras passer des semaines, des mois peut-être, sans me voir, sans m'embrasser. Oh! non, Fiuseppo, tu as trop présumé de tes forces, ne commence pas ce que tu ne pourrais achever. Partons plutôt, quittons à l'instant ces montagnes, dont l'aspect me devient de jour en jour plus sinistre; tu viendrais, si tu savais pourquoi je tremble si fort; ce n'est pas une vaine crainte qui agite mon cœur, qui altère ma voix, si nous nous séparions, n'en doute pas, ce serait pour ne plus nous revoir. Mon Dieu! mon Dieu! je suis donc bien peu de chose pour toi, Fiuseppo, puisque mon souvenir n'est pas seulement descendu dans la balance, alors que tu pesais tes desseins. Tu cherches la gloire, tu

la trouveras ailleurs ; ne peux-tu pas mieux employer ton talent et ton génie que dans la chapelle ignorée de San-Cyrreno?

Et comme elle voyait que son amant, loin de céder à ses paroles, cherchait à se raidir contre son émotion. — Eh bien ! s'écria-t-elle, apprends tout, et connais les malheurs dont nous sommes menacés. Ce matin, quand j'eus perdu de toi jusqu'au bruit de tes pas, je m'assis au pied du grand chêne pour me reposer. Alors est sorti du couvent ce religieux qui vint t'ouvrir un jour, et dont le visage m'avait inspiré tant de frayeur. Hélas! cette frayeur n'était pas puérile ; c'était, au contraire, un funeste pressentiment. Il s'est placé devant moi ; il s'est emparé de mon bras. et de sa bouche impure sont sorties des paroles de délire et d'amour. J'étais seule, sans défense, je voulais crier, mais il a fait briller à mes yeux un poignard, et j'ai senti sur mon

front le feu de son haleine infernale. Heureusement Dieu a permis qu'un bruit soudain se fît entendre, comme de gens qui approchaient, et il s'est enfui avec ces paroles terribles : « Que Fiuseppo ne sache pas un mot de ce que je t'ai dit; sa vie me répond de ta discrétion. »

Fiuseppo regarda Félicia d'un air d'incrédulité. Je ne sais si ce que tu dis est mensonge; Dieu te le pardonne, s'il en est ainsi.

— Oh! qu'un soupçon est douloureux pour moi; mais puisque tu ne me crois pas, j'atteste tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je le jure par l'enfant que je porte dans mon sein, je ne t'ai dit que la vérité.

A ces accents Fiuseppo n'est plus maître de lui, il se précipite dans les bras de Félicia. — Partons, dit-il, partons, la nature et l'amour l'emportent. Ces paroles étaient à peine sorties de sa bouche, que déjà la jeune fille

faisait, en sautant de joie, les préparatifs du départ, et Fiuseppo sortit pour aller chercher un pâtre qui pût lui aider à transporter leur bagage jusqu'à Grenade. Il revint bientôt ; elle l'entendit parler au-dehors ; une voix d'homme lui répondait, et au son de cette voix Félicia pâlit ; sa mandoline, qu'elle tenait alors, s'échappant de ses mains, se brisa en murmurant sur le plancher de la cabane ; en même temps elle vit paraître Fiuseppo, l'air confus et embarrassé, et à ses côtés Luïs le regardant avec un sourire méprisant et cruel.

— Félicia, dit Baldone, je retourne au couvent, vas à Grenade, tu pourras m'y attendre sans crainte.

Et aussitôt le bras du dominicain le repousse à l'extérieur, en même temps qu'il retient Félicia qui s'élançait vers lui, la bouche ouverte et prête à lui dire : le voilà, c'est lui ! Mais elle vit Luïs porter une main sous sa

robe, et tremblante, elle s'arrêta. — Vous avez déjà trop parlé, lui dit-il à demi-voix.

Le soir, les pâtres de la vallée de San-Cyrreno en ramenant leurs vaches des pâturages trouvèrent, à l'entrée du hameau le corps de Félicia étendue comme morte. Ils la transportèrent dans sa chaumière et répandirent sur son visage une eau dont la fraîcheur la fit revenir peu à peu. Ces hommes grossiers furent émus de l'air de désespoir avec lequel elle parcourut tout l'intérieur de sa cabane, aussitôt que ses yeux furent ouverts à la lumière. Mais Hélas! pourquoi l'avait-on rendue à la vie? un coup d'œil avait rappelé toutes ses angoisses, et son regard sec avait pris l'immobilité de la mort. Sa poitrine exhalait des soupirs entrecoupés, et pas une larme ne venait soulager son oppression; une fièvre ardente la saisit, et, dans son délire, sa voix saccadée lançait des mots inarticulés qui

n'arrivaient que comme des cris aux oreilles de ceux qui avaient naguère entendu sortir de cette bouche des sons si mélodieux. Une femme se chargea de veiller au chevet de l'infortunée; et lorsque la nuit fut venue, il n'y avait plus dans la chaumière éclairée par une lampe vacillante, qu'une femme que le sommeil gagnait, en dépit de sa bonne volonté, et une autre étendue sur un lit de douleur, qu'elle trempait d'une sueur brûlante.

Quand le grand jour parut, sa lumière éclaira les ravages que la fièvre et la douleur avaient déjà faits sur cette figure hier si fraîche, sur ce corps hier si souple et si agile. Félicia voulut se lever, mais faible, son pied vint heurter les débris de la mandoline, et elle tomba sur les genoux. Chaque instant amenait son angoisse, chaque heure du jour avait son souvenir qui la nâvrait. C'était le moment où elle avait coutume de faire les préparatifs du

départ quotidien; puis plus tard, c'était l'heure où le soleil, plus avancé dans sa course, la voyait reprendre le chemin du couvent. Aujourd'hui, rien de tout cela! une tristesse sans espérance, un départ sans retour, une nuit qui ne ramenait que plus affreuses les ténèbres et la solitude.

De temps en temps, le bruit de la porte qui s'ouvrait lui faisait retourner la tête avec vivacité, et son œil, brillant d'un éclat subit, regardait avidement; mais ce n'était qu'un pâtre que la compassion attirait et qui examinait avec surprise la mandoline brisée, le désordre de la chaumière et le désordre plus grand encore de Félicia. Car il ne comprenait pas l'excès de cette douleur, et quand à des questions pressantes elle répondait : « Ils sont partis ensemble. » Le pâtre s'efforçait de la consoler en lui disant qu'elle reverrait bientôt son Fiuseppo, et que rien de mal ne pouvait lui

advenir en la demeure des bons dominicains. Si éloignés qu'étaient les habittans du hameau de songer à la cause d'un si violent désespoir, comment auraient-ils pu la saisir à travers les paroles incohérentes qui s'échappaient de la poitrine de Félicia? Cependant, effrayés de la pâleur livide qui couvrait les traits de la jeune fille, de ses lèvres entr'ouvertes, de ses joues comme sillonnées par les doigts de la mort, ils jugèrent que les secours spirituels lui étaient devenus nécessaires, et ils allèrent demander au couvent un prêtre pour une femme mourante.

Le troisième jour donc après le départ de Fiuseppo Baldone , un accablement qui ressemblait à du sommeil, ou à quelque chose encore de plus tranquille que le sommeil, avait fermé les paupières de Félicia. Les faibles mouvements de ses mains, et le bruit inégal de sa respiration indiquaient seuls que la

vie habitait encore ce corps si faible, que le sang circulait toujours sous cette chair décolorée. Mais ce repos même, ou mieux cet engourdissement, ne fut pas de longue durée, l'imagination n'était pas assoupie, et bientôt un tressaillement subit l'y arracha. Elle se dressa sur son séant, elle regarda avec terreur ce n'était plus une femme qui était assise devant elle, tenant sa quenouille et faisan tourner son rouet, c'était un dominicain ; c'était pour elle l'ange du mal, venant recueillir ses dernières tortures. Cette vue aurait dû la tuer sur le champ, et elle eût été moins malheureuse ; mais il sembla au contraire que l'excès de son effroi produisait sur ses nerfs un effet électrique, car ses joues se vergétèrent et elle sécria avec force : « Infâme ! que me veux-tu encore ?... qu'as-tu fait de Fiuseppo ! »

Luis sourit étrangement et répondit : — «

Ton Fiuseppo est sain et sauf; pas un cheveu n'est tombé de sa tête, seulement, au lieu d'appuyer son front sur tes épaules blanches, de jouer avec ta longue chevelure, de s'enivrer à ton haleine et à ton regard; il est sans doute maintenant prosterné devant l'autel, souillant ses cheveux de poussière, et se frappant la poitrine. Qui sait s'il ne te renie pas à cette heure où tu souffres tant pour lui, s'il ne songe pas à t'écarter de son chemin comme une pierre de réprobation? Pauvre femme, qui a cru que pour l'imagination il n'était rien de plus frappant que l'amour! Comme le désespoir t'a déjà flétrie; comme ta fraîche jeunesse s'est vite inclinée sous le souffle de la fièvre; encore deux jours, et tu seras éteinte dans la tristesse; encore deux jours, et ton cercueil, couvert d'un long drap noir, sera tout ce que Fiuseppo verra de toi dans la chapelle de San-Cyrreno. Cependant,

je le tiens sous ma main ; je peux arrêter la fascination que j'exerce sur sa tête faible, il peut encore t'être rendu, mais à une condition, car l'aspect de tes souffrances n'a pas éteint le feu qui dévore mon cœur.....

— Assez! assez ! je t'exécre, je te méprise; va continuer ton ouvrage. je mourrai en maudissant la religion qui fait des monstres tels que toi; va-t-en : j'aime mieux redouter ta vengeance, qu'entendre ton affreuse parole. Qu'attends-tu encore? n'es-tu pas rassasié de mes douleurs ? crois-tu que tu ne m'as pas rendu tous les supplices que tu dis avoir soufferts? Lorsqu'un assassin a versé le poison, faut-il encore qu'il vienne savourer les derniers soupirs de sa victime !... Ou bien, si tu restes, parle; que faut-il faire pour mériter de toi un coup de poignard? Oh! alors, je n'hésiterai pas.

—Adieu donc pour toujours, dit le moine en

se levant et en jetant sur elle un regard de pitié dédaigneuse; tout sera fait comme tu l'as voulu ; il faudrait que les murs du couvent s'en-t'rouvrissent pour laisser sortir Fiuseppo; ainsi n'aie plus d'espoir, va l'attendre à Grenade, si la mort consent à te laisser franchir le seuil de ta cabane; moi je lui dirai que je t'ai trouvée défigurée, délirante, prête à exhaler ton dernier soupir dans les souffrances et les regrets déchirants. Et alors, sans doute, plein de son enthousiasme religieux, il récitera à ton intention une litanie ou la prière des agonisans. La pitié pour le salut de ton âme c'est, déjà tout ce qui reste en lui de son amour.

Quand Luïs l'eut quittée, quand elle eut entendu le bruit de ses pas se perdre dans le lointain, Félicia se leva. La surexcitation de son âme lui avait redonné une vie en quelque sorte nerveuse ; tous ses mouvements étaient raides et précipités. Elle eut donc la force de

sortir sans chanceler, et un air pur vint dilater ses poumons, et l'haleine du vent vint caresser son front brûlant en faisant voltiger sa chevelure. En la voyant ainsi marcher à pas rapide, le regard fixe et les lèvres agitées, on l'eût prise pour une insensée. Elle alla s'asseoir sur un rocher d'où l'on apercevait les murailles de San-Cyrreno, et ses yeux ne s'en détachèrent plus. Mille réflexions poignantes, mille projets inspirés par le délire, se peignirent successivement sur sa figure mobile, et la malheureuse resta ainsi absorbée jusqu'à ce que la nuit fut venue. Cependant les pâtres inquiets de sa disparition, s'étaient dispersés pour la chercher; l'un d'eux parvint au lieu où elle était assise, et elle se laissa reconduire à sa dememre.

Le lendemain était la fête de la vierge; or, ce jour là les portes de la chapelle du couvent étaient ouvertes aux fidèles du hameau, et

même grand nombre de gens s'y rendaient d'endroits plus éloignés, parceque le lieu était en grande vénération dans le pays. Dès le matin, les pâtres revêtirent leur plus beau juste-au-corps de buffle avec la pélerine de peau de mouton ; ils ceignirent leurs pieds d'une espèce de cothurne attaché par des lanières de cuir et montant un peu au-dessous des genoux : un chapeau ayant la forme d'un feutre et terminé en pointe leur servait de coiffure et était surmonté, en ce grand jour, d'une plume de quelque oiseau de proie que leur fronde avait abattu. Les femmes portaient une jupe de couleur foncée, retenue par deux bretelles, et un corsage blanc à manches courtes. Une d'elles entra dans la chaumière de Félicia, et, la trouvant levée, lui demanda si elle ne voulait point venir avec eux à la chapelle du couvent. C'est grande fête, dit-elle, et les reliques du bien-

heureux San-Cyrreno seront exposées. Ces reliques avaient été sans doute découvertes lorsqu'on avait bâti les fondations du couvent, à l'endroit où le saint avait été englouti avec les soldats du roi de Grenade. Et certes, comme on le verra tout à l'heure, le saint avait dignement récompensé les moines qui s'étaient placés sous son patsonnage en leur faisant rencontrer ces restes vénérés.

Un mouvement d'horreur et d'effroi fut la première réponse de Félicia ; puis, prompte comme l'éclair, une idée traversa son esprit et elle répondit vivement : — J'irai, j'irai; je me sens assez de force pour cela. Alors elle apporta un peu plus de soin à sa toilette; elle arrangea ses cheveux et les releva en bandeaux sur son beau front, et bientôt les pâtres, émerveillés, la virent disposée à gravir avec eux la montagne, soutenue cependant par les bras de deux d'entre eux. Il y avait ce

jour là bon nombre de fidèles, et par conséquent bonne aubaine pour le couvent. La coutume des offrandes était trop précieuse pour qu'on ne l'eût pes adoptée à San-Gyrreno, et il n'y avait personne qui n'eût apporté un cadeau, soit du laitage, soit des fruits, ou les plus beaux moutons de leur troupeau. Il y en avait d'autres qui, n'étant point pâtres, déposaient une espèce de monnaie dans un tronc placé à cet effet, et le son répété de ses pièces semblait frapper agréablement les oreilles du vieux sacristain, qui branlait la tête en signe de remerciment.

La foule se plaça religieusement et en silence, dans les bas côtés de la chapelle. Les dominicains occupaient la partie qui se trouvait sous le dôme, et une haute palissade de bois les séparait des fidèles séculiers. Nous avons déjà fait connaître la disposition du lieu; disons seulement que l'échafaudage dans

l'un des bas côtés existait toujours, mais une toile cachait le tableau aux yeux du profane vulgaire. Ce fut au pied de cet échafaudage que Félicia alla se placer, derrière un pilier qui l'empêchait d'être vue de l'endroit où étaient assis les moines. Lorsque le chœur entonna gravement le *kirie-éléïson* il semblait que Félicia cherchait à saisir les sons d'une voix connue, et ses yeux se glissant derrière le pilier, parcoururent avidement cette rangée de figures calmes et immobiles de têtes où le ciseau n'avait laissé qu'une couronne de cheveux. Mais celui qu'elle cherchait ne se trouvait point là, et l'infortunée n'y rencontra que le regard terrible de luïs. C'était plus qu'il n'en fallait pour la faire reculer avec terreur derrière le pilier qui la protégeait.

Cependant la cerémonie touchait à sa fin, et le prêtre, debout près de l'autel, balançant entre ses manis le saint-sacrement, dont on

voyait chatoyer les rayons d'argent, venait de bénir les assistants prosternés. A cet instant, les moines quittèrent la nef, et il fut permis aux fidèles d'aller adorer les divines reliques de San Cyrreno dans la chapelle qui lui était consacrée. Personne ne s'en fit faute, et chacun venait à son tour s'agenouiller dévotement devant la châsse qui renfermait les ossements du pieux anachorète; et, après avoir recommandé à son patronnage tous les objets de sa sollicitude, on déposait un baiser sur les vitraux, et, si l'on voulait encore, une offrande sur un plateau. Après quoi, ceux qui étaient acccourus de loin reprenaient leur route, joyeux et tranquilles, espérant peut-être recevoir dès leur retour, quelque marque signalée de la protection du grand saint. Les pâtres voisins de Félicia, habitant un endroit très rapproché du couvent, défilèrent les derniers, et derrière eux se referma la porte du lieu saint.

Quand il fallut descendre la montagne ils s'aperçurent que quelqu'un manquait à la troupe; en effet, Félicia ne se trouvait point là. Personne ne l'avait vue adorer les reliques; personne ne pouvait donner de ses nouvelles. La pauvre fille n'aura pas pu rester jusqu'à la fin, dirent-ils; sans doute elle sera descendue avant nous au hameau, et, sur cette sage réflexion, ils continuèrent leur route, s'entretenant un peu du désespoir de Félicia, et beaucoup des miracles sans nombre qu'avait opérés la châsse de San-Cyrreno. Quand ils arrivèrent à leurs cabanes, ils se rendirent dans celle qu'habitait Félicia, mais ils frappèrent vainement à la porte, aucune voix ne répondit de l'intérieur, la chaumière était déserte. Ils l'appelèrent à plusieurs reprises, espérant qu'elle répondrait à leurs cris, mais l'écho seul les répéta. Alors comme il se faisait tard, que le soleil, déjà disparu derrière l'horizon,

ne projetait plus qu'un faible crépuscule, ils remirent au lendemain à continuer leur recherche se proposant d'aller d'abord au couvent raconter la disparition de la jeune fille.

A cette heure, un vaste rocher interceptait les faibles restes de la lumière du jour, la chapelle était plongée dans l'obscurité; de tous les cierges qui avaient été allumés pour les offices du jour, il ne restait plus que l'odeur ; et une lampe suspendue au plafond du bas côté, où se trouvait la châsse de San Cyrreno, éclairait seule l'édifice, à la lueur incertaine de cette lampe, l'ombre des piliers semblait courir en vacillant sur les murs. Pourtant le lieu n'était pas désert, et l'on y aurait aperçu une figure enveloppée dans une longue robe blanche, sur laquelle son visage aussi blanc se détachait à peine. Elle

n'était pas à genoux et ne priait point, elle semblait seulement écouter avec anxiété et attendre. Uue des portes de la chapelle s'ouvrit, et la figure disparut aussitôt derrière un pilier. Un homme couvert d'une robe de bure comme les dominicains, mais dont les cheveux flottaient en boucles noires et s'échappaient de son capuchon, entra et se prosterna devant l'autel, la face contre terre. Là, des soupirs profonds s'échappèrent de sa poitrine, et de sa bouche des paroles entrecoupées de sanglots. Mais tandis qu'il était absorbé dans cette pieuse désolation, l'ombre blanche s'approcha d'un pas léger, puis après l'avoir contemplé quelque temps d'un air triste et doux : — Fiuseppo, dit-elle en secouant légèrement son capuchon; Fiuseppo, est-il donc vrai que tu m'aies abandonnée, que tu sois à jamais perdu pour moi? Regarde-moi, mon

ami, au lieu de rouler ton front sur la poussière, relève tes yeux sur moi, sur ta Félicia qui a tout bravé pour te voir et pour te parler.

Mais lui, pâle, hagard, d'une main couvrait son visage, et de l'autre écartait les bras de Félicia. — Retire-toi, retire-toi, vision satanique; tu veux en vain troubler l'œuvre de Dieu; en vain ta voix essaie de me ravir à ma divine extase, devant les saints autels je me ris de ta puissance. — Oh ! mon Dieu ! il délire, Fiuseppo, ce n'est pas une vision, je ne suis pas un spectre sorti du tombeau; ces joues, c'est le désespoir qui les a amaigries; ces yeux, c'est la fièvre qui les a creusés; sens ma main qui tremble dans la tienne, sens sur ton front l'impression de mes lèvres ardentes; et en même temps elle y déposait un baiser.

Baldone se redressa subitement; puis considérant devant lui ce corps gracieux, cette figure suppliante, il se mit à répandre des larmes abondantes qui ramenèrent un peu le calme dans ses esprits. Alors il prit tranquillement la main de Félicia. — Pauvre fille, tu as bien souffert, j'ai bien souffert aussi; ce n'est que sous le cilice, ce n'est que par les jeûnes et les mortifications que j'ai pu meurtrir mon âme et la réduire au silence. Mais Dieu, pour me récompenser, s'est révélé à moi et depuis lors je ne sens plus mon existence; je n'agis que sous une inspiration invincible qui me pousse et m'entraîne : aussi viens voir, Félicia, viens admirer l'œuvre de cette inspiration.

Et en même temps il l'entraînait rapidement vers la chapelle qu'elle venait de quitter tout

à-l'heure. Et là, comme s'il eût été possible de distinguer les objets à la lueur sépulcrale de la lampe, dont les faibles rayons se perdaient dans la nef, il ôta avec précaution la toile qui couvrait le tableau ; il le montra à son amante lui indiquant du doigt la partie la plus digne de son attention.

— Tout cela est beau, continua-t-il, par ce que tout cela est l'ouvrage de la main toute puissante qui a conduit mon pinceau ; regarde là cette mère de Dieu, la beauté des filles de la terre n'a pas servi de type à cette expression angélique ; et la tête du Sauveur autour duquel sa divinité éclate en une auréole brillante comme le soleil ; et ces rois dont les fronts sont pleins de grandeur et de majesté, et qui, se prosternant devant l'enfant divin, n'en paraissent que plus grands et plus majestueux.

Crois-tu maintenant que je puisse ne pas me donner tout entier au génie qui est en moi ? Crois-tu que je puisse vivre autrement qu'avec cette inspiration qui me jette au-delà de moi-même ?

— Cruel, s'écria Félicia, c'est donc pour m'abandonner, seule, sans appui au milieu de ces montagnes éloignées, que tu m'as fait quitter Cadix, ma patrie ; mais non, je ne puis pas croire encore; tu viens de parler comme on parle dans un songe : réveille-toi , Fiuseppo, vois Félicia, près de toi, Félicia à qui tu dois les moments les plus heureux de ta vie , qui doit te rendre père. Ces perfides dominicains ont usé de quelque sortilége pour t'arracher de mes bras ; maintenant reviens à toi, partons, nous pourrons trouver les moyens de sortir de cet horrible lieu. Comment as-tu

ajouté foi à ce que te disent ces hommes ? as-tu oublié ce que je t'ai conté l'autre jour, que l'un deux m'aime, qu'il me l'a dit, qu'il a juré de se venger de mes mépris ? Cet infâme est le même qui est venu l'autre jour te chercher à la chaumière, qui t'a entraîné loin de moi, sans que je reçusse au moins de ta bouche le baiser d'adieu.

Arrière , arrière, malheureuse ; ne mens point à la face des autels, crains de voir ces murs s'écrouler pour nous engloutir; la haine porte une langue envenimée. — Oui, que ces murs s'écroulent sur moi si ce que j'ai dit n'est pas vrai, si tu n'es pas ici la victime de ce dominicain. — Insensée, qui crois que des hommes peuvent m'avoir fait ce que je suis ; les hommes ne sont que les instruments de la toute puissance divine ; c'est elle qui m'a ap-

pelé, c'est elle dont la voix a rompu tout ce qui m'attachait à la terre, en sorte qu'il ne m'en reste plus qu'un souvenir bienveillant comme celui que les bienheureux doivent conserver là haut des objets qui leur furent chers pendant leur pélerinage.

Félicia se frappait le front avec désespoir, voyant que ces douces paroles allaient échouer sur la cruelle résolution de Baldone. Elle ne s'apercevait que trop que la tête du malheureux artiste était égarée par la démence, et qu'aucune lumière ne pouvait pénétrer jusqu'à son âme.

— Tu es perdue, malheureuse, s'écria tout à coup Fiuseppo, en secouant vivement le bras de son amante; écoute, on approche, on vient ici, ils vont te trouver, dérobe-toi à leurs yeux.

En effet plusieurs religieux parmi lesquels était le supérieur du couvent, entrèrent, dans la chapelle, pour y faire plus saintement leur prière du soir. Félicia, malgré l'exclamation de Fiuseppo, était demeurée immobile à sa place, celui-ci, frappé comme par un coup de foudre, était tombé sans connaissance à ses pieds. — Une femme, une femme ici, s'écria l'abbé; quel est celui de nous qui a introduit la profanation dans le saint lieu? — C'est moi seule qui ait pénétré ici, reprit tranquillement la jeune fille, parce que dans ces murs était renfermé celui que j'aime et que vous voulez me ravir.

Alors un des religieux s'approcha du supérieur, et lui parla à voix basse; quoiqu'il eût la figure entièrement cachée sous son vaste capuchon, Félicia frémit, car il lui avait

semblé reconnaître Luïs. L'abbé fronça le sourcil à plusieurs reprises, durant le récit que le moine fit à son oreille; ensuite il ordonna que l'on enfermât la jeune fille dans un des bâtiments du couvent, qui alors n'était pas habité. Félicia maintenant n'avait plus rien à craindre, aussi l'horreur que lui inspirait la présence de Luïs, fut le seul sentiment qui se peignait sur sa figure. Pourtant si la clarté l'avait permis, on aurait pu voir aussi ses joues rouges d'indignation, lorsque l'abbé, en donnant son dernier ordre, la traita de prostituée.

Celui-ci, après avoir veillé lui-même à la stricte exécution de ce qu'il avait commandé après avoir fait donner à la recluse une lampe et une cruche d'eau, se retira dans sa cellule, pour songer à la manière éclatante dont il

devait venger l'affront fait à la règle de Saint-Cyrreno. Le prieur don Valdorez était renommé pour son excessive sévérité, et le scandale dont son couvent venait d'être le théâtre, était trop grand pour qu'il ne la déployât pas toute entière. Dès le lendemain, des pères de la foi arrivèrent de Grenade; un grand conseil fut convoqué, auquel assista la communauté tout entière. Devant lui comparurent Fiuseppo Baldone, et l'infortunée Félicia, dont les yeux pleins de tendresse s'attachaient avec une sorte de compassion sur Fiuseppo, tandis que celui-là demeurait insensible, comme si cette scène terrible lui eût été étrangère. Cependant le conseil usa de clémence ; on fit intervenir le souffle du démon pour atténuer le crime, et la jeune fille ne fut condamnée qu'à être enfermée pour le restant de ses jours dans un couvent de fem-

mes, couverte d'un cilice en faisant pénitence pour ses péchés. Quand à Fiuseppo, il fut facile de justifier de sa démence, elle était peinte sur sa figure inanimée, que venait quelquefois détendre un sourire sans expression. Il fut décidé qu'on le garderait au couvent, et que les prières seraient employées pour faire sortir l'enfer de son cœur.

Cependant, ne voulant pas être taxé d'une indulgence criminelle le conseil arrêta que pour simuler la mort de la coupable, que sa condamnation rayait en effet du nombre des vivants, un cercueil serait dressé dans la chapelle, environné de cierges funéraires, et qu'auprès de ce cercueil vide on réciterait les prières des morts et les psaumes de la pénitence. La cérémonie fut faite avec pompe; et Félicia entendit le chant lugubre du *dies*

iræ, et les litanies récitées à son intention. Ensuite chaque dominicain vint à son tour jeter de l'eau bénite sur le cercueil, et alors une voix éclatante entonna le psaume *miserere*, et ne s'arrêta qu'au dernier verset. Cette voix, qui fit tressaillir Félicia. et qui arracha même des larmes de ses yeux, était celle de Baldone ; mais quand il eut achev é, une faiblesse subite le saisit, et sa tête alla frapper violemment sur la dalle. On l'emporta, et lorsqu'il revint à lui, le malheureux était totalement privé de raison.

FIN.